MES LOISIRS A LA CAMPAGNE D. A. PATRONI

Domenico Antonio Patroni









MES

LOISIRS À LA CAMPAGNE

PAR

D. A. PATRONI





NAPLES
IMPRIMERIE DU FIBRÉNE
1853

A Madame la Comtesse

Thérèse Cattaneo née Lanza

Madame la Comtesse

Vous qui unissez aux qualités de l'esprit le plus éclairé toutes celles d'un coeur noble et généreux, daignez accepter, Madame, la dédicace de ce recueil. C'est un souvenir d'amitié le plus respectueux et le plus reconnaissant.

Naples, 25 mai 1853

D. A. Patroni

Préface

Je n'aime pas les discours d'avant-propos. On n'en trouvera point ici, à moins qu'on ne veuille retenir pour tel l'article plagiat, auquel je renvoie le lecteur.



A

Absence. Hélas ! c' est bien douloureux de penser que, tout en recevant de temps en temps un tribut de souvenir, qui touche profondément, vous êtes porté à des lieux et à des personnes, qu' on ne doit plus revoir que par l' oeil de la pensée. Quel adieu et quelle tristesse, écrivait M.me de Sévigné, d' aller chacune de son côté, quand on se trouve si bien ensemble !

V. Adieux et Lettres missives.

Abstinence. V. Modération.

Accent. L' accent du pays où l' on est né, demeure dans l' esprit et dans le coeur comme dans le langage. L' accent de l' état que l' on a exercé, demeure dans les manières et dans la tournure comme dans le langage.

ACCUEIL. L'intérêt et la politique président plus souvent à l'accueil que l'estime et la bienveillance.

ACCUSATION. La première accusation est repoussée; la seconde effleure; la troisième blesse; la quatrième tue.

ACTIONS. Ne fais pas toi-même ce qui te déplait dans les autres. Une bonne action se passe de confidents; une mauvaise action ne saurait se passer de complices. Il n'y a pas de contentement égal à celui qui naît d'une bonne action; mais tenons pour maxime, dit Sénèque, que le fruit que nous devons retirer de nos bonnes actions est de les avoir faites.

ADIEUX (les). Il faut éviter les adieux le plus qu'on peut. Il faut les haïr comme la mort, car quelquefois elle en est la conséquence. Une résolution, du courage sans s'affaiblir, et l'on part, et pas un mot d'adieux.

ADMINISTRATION. L'administration, c'est le gouvernement. Elle doit être forte et rapide et ne s'arrêter jamais. Tout en faisant quelquefois des fautes, il ne faut pas cesser d'aller. Allez toujours, est un des axiomes, qui ne doit point être oublié, surtout par ceux qui sont préposés au gouvernement des provinces. On redresse une méprise, une erreur en marchant, plutôt que paralyser la puissance de l'action.

V. INTENDANCES.

Affection. V. **Langage** et **Oubli.**

Air. Ne point renouveler tous les jours l' air de son appartement, c' est vivre des ordures de la ville. Quand on a respiré une fois l' air de la montagne, on étouffe partout, et la santé en souffre. L'air a du ressort; il est huit cents fois plus léger que l' eau. L' air spirituel, dit La Bruyère, est dans les hommes ce que la régularité des traits est dans les femmes; c' est le seul genre de beauté, où les plus vains puissent aspirer.

L' air qu' on veut se donner, ne vaut pas celui qu' on veut quitter.

Amants. Ce couplet se trouve dans l'Anthologie grecque, heureusement traduit par Danchet:

« Que l' amant qui devient heureux
« En devienne encor plus fidelle;
« Que toujours dans les mêmes noeuds
« Il trouve une douceur nouvelle;
« Que les soupirs et les langueurs
« Puissent seuls fléchir les rigueurs
« De la beauté la plus sévère;
« Que l' amant comblé de faveurs
« Sache les goûter et se taire. »

Ambition. Elle doit être regardée comme le délire des âmes fortes; et l' amour, comme celui des âmes tendres. Quiconque est la seconde personne dans tout état, veut toujours être la première.

L'ambition est digne d'éloge ou de blâme, selon que le but en est bon ou mauvais. L'ambition du bonheur général fait les philosophes; l'ambition du bonheur public fait les grands citoyens. Pour cacher ce qu'il a d'étroit et d'égoïste, l'intérêt personnel prend aussi le titre d'ambition. C'est la pire de toutes les convoitises, c'est la soif de l'or. Dans l'ordre moral il produit les plus hideux criminels. Dans l'ordre politique on lui doit ces hommes, qui trafiquent de leur conscience, de leurs paroles, de leur pays. L'ambitieux véritable croit à sa patrie, à l'humanité; il sacrifie ses veilles, son intelligence, sa fortune et sa vie à une grande idée, à un noble sentiment. L'ambitieux vulgaire, ne voit que lui, rapporte tout à lui. Le nombre est grand de ces ambitieux mesquins, et l'espèce en est tellement feconde, que je la crois indestructible.

Tout ambitieux est ingrat.

Âme. Les mystères de l'âme ont un charme inconnu.

V. Amour et Événements.

Amis. Il est doux de voir ses amis par goût et par estime; il est pénible de les cultiver par intérêt: c'est solliciter. Dans les cours il n'y a point d'amis. *Amici, nullus amicus!* Les courtisans en général ne sont pas assez scrupuleux lorsqu'il s'agit de travailler pour leur intérêt. Ils sacrifient très-facilement leurs amis pourvu qu'il leur arrive du bien.

V. Fox, Hommes et Proverbes.

Amitié. Le temps, qui fortifie les amitiés, affaiblit l'amour. Le temps et l'absence usent l'amour; mais l'amitié est un métal que le temps ne ronge pas. Il est plus ordinaire de voir un amour extrême, qu'une parfaite amitié. L'amour et l'amitié s'excluent l'un l'autre. Celui qui a eu l'expérience d'un grand amour, néglige l'amitié; et celui qui est épuisé sur l'amitié, n'a encore rien fait pour l'amour. Une grande reconnaissance emporte avec soi beaucoup de goût et d'amitié pour la personne qui nous oblige. L'on ne peut aller loin dans l'amitié, si l'on n'est à se pardonner les uns aux autres les petits défauts.

« Souvent l'amour fait vieillir la jeunesse,
« Et toujours l'amitié rajeunit la vieillesse. »

Les caresses de l'amitié pénètrent doucement dans une âme souffrante; c'est un rayon de soleil qui perce, après une longue nuit, dans le cachot d'un prisonnier. Dans la souffrance de la vie, c'est beaucoup de n'être pas seul, de se voir entouré de ses amis.

L'amitié vraie ne consiste pas en des rélations agréables, mais à se faire le double de l'ami, à partager sa fortune s'il est riche. Que ceux qui n'ont pour leurs amis malheureux que des soupirs feints, des serrements de mains froides, des clignements d'yeux avares, se titrent de simples connaissances; mais, pour amis! oh non jamais! jamais!

Un beau génie renferme les parties de la véritable amitié dans un seul mot, qui décomposé comme ci-après, en montre les attributs:

AMORE

Amore	*summo*
More	*vero*
Ore	*fideli*
Re	*omni*

Horace dit de la fausse amitié : « Mais le vulgaire sans « foi, et la parjure courtisane, se retirent : ingénieux à « repousser le joug du malheur, ils fuient, ces faux amis, « dès qu'il ne reste plus dans les tonneaux qu'une lie des- « séchée. »

At vulgus infidum et meretrix retro
Perjura cedit: diffugiunt cadis
Cum fæce siccatis amici
Ferre jugum pariter dolosi (1).

Et l'Ariosto a dit au XIX chant st. 1.re :

« Alcun non può saper da chi sia amato,
« Quando felice in su la ruota siede;
« Però c' ha i veri e i finti amici a lato
« Che mostran tutti una medesma fede;
« Se poi si cangia in tristo il lieto stato,
« Volta la turba adulatrice il piede. »

V. **Dévouement** et **Fleurs**.

(1) Lib. I., od. 35.

Amour. Très-souvent en amour, dit un homme célèbre, on ne peut dire qu' un rien, mais ce rien est tout. N' est-ce pas d' un rien que Dieu a fait le monde? ce rien, c' est un mot, je t' aime. L'amour, comme tous les principes, ne se calcule pas, il est l'infini de notre âme. Il ferait adorer un dieu dans un pays d' athées. On ne commande pas au cœur. Quand on n' aime plus, ces paroles enferment un mystère tout aussi profond que celui contenu dans le mot j' aime. Quand on est sûr de plaire à une femme, l' homme déploie son esprit et révèle des qualités nouvelles. Être le principe constant du bonheur d' un homme, quand cet homme le sait, et mêler de la reconnaissance à l' amour, cette certitude développe dans l'âme une force qui dépasse celle de l'amour le plus entier. L' amour ne va jamais consulter les régistres de l' état civil; personne n'aime une femme parce qu' elle a tel ou tel âge, parce qu'elle est belle ou laide, bête ou spirituelle: on aime, parce qu' on aime. Aimer un sot, disait une dame, c' est s'identifier avec lui, c' est afficher qu' on a des sens et non une âme, c' est dépouiller Venus de sa ceinture. C' est vrai; mais je lui répondis: pouvez-vous dire que vous serez toujours maîtresse de braver vos penchants et les impressions que votre âme et vos sens reçoivent?

Une tendresse intime et ineffable est l' amour des âmes. C' est aux sentiments tumultueux qui s' élèvent tout-à-coup dans l' âme, qu' on doit attribuer l' empire extraordinaire qu' une femme prend si vite sur le cœur d' un homme. Les passions subites peuvent paraître une chose ridicule, mais qui, quelquefois, n' en est pas moins réelle. Il suffit d' un

coup d'oeil, d'un sourire, d'un de ces mille moyens que la nature nous a donnés de communiquer nos sympathies, pour faire naître une passion. Dans le premier moment l'imagination est excitée: le coeur obéit à l'impulsion donnée, en cédant à une influence plus lente et plus raisonnée. L'amour, quand il est véritable, a pour sa compagne inséparable la défiance. Veut-on être heureux? disait N***: n' oubliez pas la maxime que l'aveuglement vaut mieux qu'un jour qui blesse. Oui, pour les âmes honnêtes la vie se résume dans ce seul mot, l'amour. Oh! rien n'est comparable au bonheur de se sentir aimé. Mais il en faut être entièrement digne, pour l'obtenir dans sa plénitude; car pour être aimé, soyez aimable, est la maxime par excellence de toutes les rélations de sympathie: « Aime, et fais ce que tu voudras ».

Le roi de Prusse Frédéric II. écrivait: « Une aimable personne m' inspira dans la fleur de mes jeunes ans deux passions à la fois: vous jugez bien que l'une fut l'amour et l'autre la poésie. Ce petit miracle de la nature, avec toutes les grâces possibles, avait du goût et de la délicatesse. Elle voulut me les communiquer: je réussis assez en amour, mais mal en poésie. Depuis ce temps *j'ai été amoureux assez souvent et toujours poète.* »

L'amour est la seule passion qui ne souffre ni passé ni avenir.

Voltaire donnait le conseil suivant:

« Ne vous aimez pas trop, c' est moi qui vous en prie:
« C'est le plus sûr moyen de vous aimer toujours.
« Il vaut mieux être amis tout le temps de sa vie,
« Que d'être amants pour quelques jours. »

L'amour est un principe dont les effets sont si dissemblables, qu'aucune théorie ne saurait les embrasser ni les régenter.

Un amour éteint ne se rallume point.

Voici des conseils que donne Lucrèce aux femmes, dans ces vers traduits par Voltaire:

« On peut, sans être belle, être long-temps aimable.
« L'attention, le goût, les soins, la propreté,
« Un esprit naturel, un air toujours affable,
« Donnent à la laideur les traits de la beauté. »

L'amour ne reforme pas le chaînes que le temps a su détruire. Malgré cela l'expérience nous dit, que l'on conserve un intérêt secret, un sentiment inexprimable pour la personne qu'on a tant et long-temps aimée.

En amour il n'y a guère d'autre raison de ne s'aimer plus, que de s'être trop aimé. Le commencement et le déclin de l'amour se font sentir par l'embarras où l'on est de se trouver seuls. Les hommes sont si peu raisonnables! Ce n'est jamais dans ce qu'ils ont, c'est toujours dans ce qu'ils désirent qu'ils placent leur bonheur. Veux-tu être aimé? disait Sénèque: il faut que tu aimes. *Si vis amari, ama. Qui vult amari, languida regnet manu.* En amour le dernier sentiment est toujours le plus fort.

V. Hasard, Marguérite, Poésie, Propreté, Sympathie et Vieillard.

Amour - propre. Lorsque l'amour-propre est blessé,

ne se cicatrice jamais. L'eau et le temps sont les deux plus puissants dissolvants que je connaisse : l'un fend la pierre, l'autre l'amour-propre. L'amour-propre d'un sot est chose fort irritable ; il ne pardonne pas ce que les gens d'esprit oublieront facilement. L'amour-propre ne s'endort jamais.

Analogie. V. Napoléon.

Anglais. Un anglais sait à l'instant même tirer parti d'une découverte jusqu'à ce que de nouvelles découvertes le conduisent à des nouvelles applications. Qu'on s'étonne maintenant que les Anglais devancent toujours les autres.

V. Grande-Bretagne.

Anglaises. V. Femmes.

Antipathie. L'antipathie est un divorce de volonté, et la sympathie une affinité du cœur. Une sympathie qui est aidée d'un jugement droit et juste, peut être envisagée comme l'étoile du nord qui conduit à l'héroïsme. La sympathie est l'abécédaire de l'amour. Ce serait une folie que de prétendre à la conquête des cœurs sans ce don si précieux de la nature.

V. Sympathie.

Apparence. V. Bonheur.

À-propos. L'à-propos est un grand magicien. C'est le dieu de l'à-propos qu'il faut savoir saisir, quand il se pré-

sente: nos regrets ne l'attendrissent plus, quand on a négligé le caprice de sa faveur. Dans ce labyrinthe du monde, le chemin qu'on suit, la pente qui nous entraîne, l'issue qu'on trouve, le but où l'on arrive, sont subordonnés à un nombre infini de petites causes: notre prévoyance et notre volonté y sont souvent pour beaucoup, quelquefois pour rien. Il y a souvent de ces à-propos qui fondent toute une destinée, et que le grand Frédéric de Prusse nommait Sa Majesté le hasard.

V. Louis XVIII.

Archéanasse. Archéanasse était courtisane familière de Colophon, chérie comme Ninon de Lenclos dans sa vieillesse. Platon l'aima et lui adressa ces vers:

« Archéanasse mihi meretrix Colophonia nunc est,
« Cujus et in rugis insidet acer amor.
« Ah miseri! prima tetigit quos illa juventa,
« Igne suo medii vos rapuere rogi. »

Fontenelle en fit la traduction par ces vers:

« L'aimable Archéanasse a mérité ma foi;
« Elle a des rides, mais je vois
« Une troupe d'amours se jouer dans ses rides.
« Vous qui pûtes la voir avant que ses appas
« Eussent du cours des ans reçu ces petits vides,
« Ah que ne souffrîtes vous pas! »

ARGENT. L'argent fait tout. Tout homme a son prix, disait Napoléon. Vous avez une pièce d'argent ou même une pièce d'or: ce n'est pas assez, c'est le nombre qui opère. Faites-en un amas considérable et qui s'élève en pyramide, et je me charge du reste. Vous n'avez ni naissance, ni esprit, ni talents: n'importe; vous parviendrez où vous voudrez.

ARISTOCRATIE. Une courtisane, en parlant des grands noms de l'aristocratie, disait: Ceux-là ont le droit d'être bête, parce qu'ils le sont comme il faut. On peut se passer de nos jours de l'aristocratie de blason, quand on possède l'aristocratie de bon goût, de talent et d'amabilité.

ART DE LA GUERRE. Un jour Napoléon au mois de novembre 1805 devant les portes de Vienne en Autriche s'entretenant avec ses lieutenants, il définissait en ces termes l'art de la guerre: « L'art de se diviser pour vivre, et de « se concentrer pour combattre. » On n'a jamais mieux défini, ni mieux pratiqué les préceptes de cet art redoutable, qui détruit et fonde des empires.

ASTUCE FÉMININE. Il ne faut pas demander aux plus honnêtes femmes de n'avoir point d'astuces; le premier instinct des meilleures comme des pires, est la ruse. Pourvu qu'elles se servent de ce don naturel, comme l'abeille de son aiguillon, pour se défendre et non pour attaquer, il faut bien se résigner à les aimer rusées, ou à n'en pas aimer une seule. La coquetterie n'est de fait qu'une variation sa-

vante et infinie sur le thème naïf de la pudeur; et ce premier mouvement des femmes, n'est pas elle-même une ruse volontaire ... et charmante?

V. Finesse et Ruse.

Attente. Si l'attente use les désirs, il n'est à oublier pourtant ce vers: « Tout vient à point qui peut attendre. »

Auberges, Aubergistes. V. Vérité.

Auteur. Gardez-vous des applaudissements de votre rival. Ne vous y confiez pas. Votre disgrâce relève sa gloire.

Autorités publiques. Celles qui ont l'humeur paisible et le caractère conciliant pensent de plaire à tout le monde, du moins ne fâcher personne; mais c'est une chimère impossible dans les temps de trouble. Les hommes de quelque haut rang ne doivent parler, aux gens de lettres surtout, qu'avec politesse et dignité; la familiarité est dangereuse. Un prince, une grande autorité, qui se promène saluant celui-ci, touchant la main à celui-là, conversant avec un autre, perdent tout-à-fait de dignité, et le premier ne resterait pas long-temps sur le trône. Napoléon disait: « Si j'oublie un seul instant ma dignité avec ces gens-là, demain ils me viendront frapper sur l'épaule et me manger dans la main. »

Avantages (les). Le regret de certains avantages perdus est le remords pour beaucoup de consciences. La conscience

humaine sent tous les reproches qu'elle a mérité, surtout quand on les lui épargne.

Avare. Rien n'est plus fastueux qu'un avare.

Aventure (singulière). V. Candie.

Avenir (l'). L'avenir est un plus grand maître, et l'on doit tout attendre de lui.

V. Présent.

Aveu confidentiel. Monsieur M. se présente chez Madame N., qui s'excuse en entrant d'avoir passé quelques mois sans le voir, ce qui lui avait semblé un siècle.

— En quoi puis-je vous être utile, Monsieur?

— On ne peut viser plus droit au but, dit-il en riant. Il n'y a rien de tel qu'une femme d'esprit pour vous comprendre avant même qu'on ait parlé.

— Et pour ne pas se fâcher qu'on ne vienne la trouver que lorsqu'on a besoin d'elle.

— Ah! Madame, ne soyez pas généreuse à demi, car je n'oserais vous confier que je ne suis pas trop bien dans mes affaires.

— Dites même fort mal, Monsieur, puisque si je ne me trompe, vous avez été obligé d'abandonner équipage et chevaux.

— À dire vrai, je hais l'économie, j'ai peut-être été un peu trop à la voile. Mais l'argent qu'on jette est toujours ramassé par quelqu'un; et puis on a un rang à soutenir,

mille dépenses à faire indispensables; bref: j'ai voulu m'enrichir, et je n'ai réussi qu'à me ruiner complètement. Il ne me reste pas soixante mille francs de rente; et à moins que le roi ne vienne à mon secours, je me vois fort dans l'embarras.

Avocats. Un avocat du siècle dernier, chargé de défendre la cause d'un homme sur le compte duquel on voulait mettre un enfant, se jetait dans des digressions étrangères à son sujet. Le juge ne cessait de lui dire: Au fait, venez au fait, un mot de fait. L'avocat impatienté de la leçon, termina brusquement son plaidoyer en disant: « Le fait est un « enfant; celui qu'on dit l'avoir fait, nie le fait; voilà le « fait. »

On a quelquefois le plaisir, dans une même semaine, d'entendre plaider un même avocat pour un mari contre sa femme et pour une femme contre son mari.

Lorsque l'Empereur d'Autriche Joseph II. vint à Naples, il voulut entendre plaider le fameux avocat Joseph Cirillo, qui pria S. M. I. de revenir le lendemain au palais, car il plaiderait contre cette même cause qui lui avait valu des immenses applaudissements. Le nouveau plaidoyer fut aussi applaudi avec enthousiasme. Joseph II. trouva que l'avocat avait raison dans les deux discours pour et contre qu'il venait de prononcer: ce qui fut l'objet d'une conversation aussi gaie que réfléchie entre l'Empereur et le roi Ferdinand IV. Cela est historiquement traditionnel.

Calpurnie, femme de César, fut cause qu'on a interdit le barreau aux femmes, parce qu'ayant plaidé une affaire

qu' elle perdit, elle fut si irritée contre les juges, qu'elle se porta à des actes d'une impudence telle et si violente, pour leur prouver son mépris, que cela fut cause qu'on ordonna en même temps, que jamais femme ne plaiderait.

V. Barreau et Monde judiciaire.

B

Barreau. Le prince de Talleyrand prétendait que les gens de robe se sont toujours distingués par beaucoup d'orgueil et de suffisance, et par une haine réfléchie pour toute supériorité, et notamment celles littéraires; et qu'en politique, disait-il, ils ont presque toujours fini par une chute immense.

Après l'assassinat du Duc de Berry en 1820, un magistrat, qui depuis a fait un chemin rapide dans sa profession, écrivit à Louis XVIII. une lettre, dans laquelle il lui proposait de faire signer à tous les Français un acte en détestation du crime commis sur la personne de son neveu, et de prendre, à l'égard de ceux qui s'y refuseraient, des mesures sévères. Il allait même jusqu'à dire, qu'il fallait juger tous les rédacteurs de journaux comme complices de l'assassin Louvel. Peut-on extravaguer plus bêtement !

Quelqu'un disait qu'une des causes de la chute de l'Empire de Napoléon et des règnes de Charles X. et de Louis-Philippe d'Orléans; ne fut que leur intervention comme hommes politiques. Le coup d'état du 2 décembre 1851 de Louis-Napoléon Bonaparte, ne serait-il pas aussi une autre preuve de défaut de capacité de leur part? En 1848 ils se sont laissé partout emporter. On ne doit pas pourtant oublier

qu'en tout temps le barreau a fourni des profonds jurisconsultes, des hommes estimables. Ainsi il vaut mieux se reposer tranquille sur les lauriers de son état honorable; car il est bien rare qu'on puisse se défaire, disait une femme d'esprit, de cette subtilité captieuse, qui est une véritable incrustation dans l'homme. Je répondrais, que le barreau a cependant donné, dans une époque qui n'est pas éloignée, des vaillants militaires et des grands généraux à la France, ainsi que des politiques célèbres. Que pourrait-on ajouter alors, si non que ce furent des événements uniques, exceptionnels?

V. Grande-Bretagne.

Barreaux (Jacques da la Vallée seigneur des).

Il était conseiller au parlement. On sait qu'ennuyé d'un procès dont il était rapporteur, il paya de son argent ce que le demandeur exigeait, jeta le procès au feu, et se démit de sa charge.

Beau monde. V. Imitation.

Beauté. Tout est si fugitif chez la femme! Sa beauté d'aujourd'hui n'est souvent pas celle d'hier, heureusement pour elle peut-être.

La beauté est le premier présent que la nature nous fait, et le premier qu'elle nous ôte.

Le poète italien Tommaso Stigliani peint dans son Polifemo une belle femme par ces vers:

« Tutto in te la natura il bello accolse,

« Che fra le cose era disperso e vago,
« Per .... ch' io t' amassi, e farti volse
« De la grand' opra sua piccola imago.
« Da le stelle del cielo il guardo tolse,
« E da la via del latte il petto vago,
« E dal capo del sole il biondo crine,
« E le man bianche dalle nevi alpine.
« Tolse la fronte dai più bei cristalli,
« Dai ligustri le gote e da le rose,
« Dai pomi il mento, e i labri da' coralli,
« I denti dalle figlie preziose
« De la conca indiana, e fra i metalli
« Di schietto argento il bel corpo compose. »

Je renvoie le lecteur aux beaux chants de l'Ariosto 7.me et 11.me, ainsi qu' à la Gerusalemme de Tasso 4.me chant, et autres chants de ces deux fameux épiques.

La beauté physique n' est qu' une fleur, qui se fane et s' évanouit avec le temps; la beauté de l' âme est un diamant que le temps fait briller de plus en plus.

V. Grâces.

Beaux jours. Les beaux jours sont ramenés par la prudence et la vertu.

Bonheur. Le bonheur est un état permanent, qui ne semble pas fait ici-bas pour l'homme. Tout est sur la terre dans un flux continuel, qui ne permet à rien de prendre une forme constante. Tout change autour de nous. Nous changeons

nous-mêmes, et nul ne peut s' assurer qu' il aimera demain ce qu' il aime aujourd' hui. Ainsi tous nos projets de félicité pour cette vie sont des chimères. Profitons du contentement d' esprit, quand il vient, gardons-nous de l' éloigner par notre faute, mais ne faisons pas des projets pour l'enchaîner, car ces projets-là sont de pures folies. Le bonheur n' a pas d' enseigne extérieure; pour le connaître il faudrait lire dans le coeur de l' homme heureux; mais le contentement se lit dans les yeux, dans le maintien, dans l' accent, dans la démarche, et semble se communiquer à celui qui l' apperçoit. Est-il une jouissance plus douce que de voir un peuple entier se livrer à la joie un jour de fête, et tous les coeurs s' épanouir aux rayons expressifs du plaisir, qui passe rapidement, à travers les nuages de la vie?.. Rappelons en parlant du bonheur le proverbe espagnol, qui dit: « Ouvre la parte au bon jour, et prépare toi pour le mauvais. »

Le poète italien Pétrarque écrivait dans un sonnet:

« Ed or di quel che ho letto mi sovviene,
« Che innanzi al dì de l' ultima partita,
« Uom felice chiamar non si conviene. »

Et ce même poète dans le Triomphe de la Mort dit:

« Ivi eran quei che fur detti felici,
« Pontefici, regnanti e imperatori;
« Or sono ignudi, poveri e mendici.
« U' son or le ricchezze? u' son gli onori,
« E le gemme, gli scettri e le corone,

« Le mitre con purpurei colori?
« Miser chi speme in cosa mortal pone!
« Ma chi non ve la pone? E s'ei si trova
« Alla fine ingannato, è ben ragione.
« O ciechi, il tanto affaticar che giova?
« Tutti tornate alla gran madre antica,
« E 'l nome vostro appena si ritrova. »

Le bonheur est le soleil du printemps, qui ranime la nature et l'embellit. Mais nous sommes comme des marionettes mues par un fil caché. Je commence, un peu trop tard, à comprendre qu' un bonheur pur et constant est le rêve de la philosophie: c' est chercher un climat sans nuages. Vous aspirez à un bonheur plus grand que celui dont nous jouissons? Et n' est-ce pas l' âme qui donne un prix à tout? N' est-elle pas la vraie, l' unique source de nos plaisirs?

« Le bonheur nous appelle et fuit devant nos pas. »

La vie est courte, si elle ne mérite ce nom que lorsqu'elle est agréable; puisque si l'on cousait ensemble toutes les heures que l' on passe avec ce qui plait, l'on ferait à peine d'un grand nombre d' années une vie de quelques mois.

Divise de Madame du Châtelet:

« Du repos, des riens, de l' étude,
« Peu de livres, point d' ennuyeux,
« Un ami dans la solitude:
« Voilà mon sort: il est heureux. »

Le bonheur n' est durable qu' en proportion des sacrifi-

ces et du temps qu'il nous a coûtés. En parlant souvent de son bonheur d'amour, c'est en doubler le charme. Les personnes trop heureuses expient cruellement tôt ou tard les grands bonheurs usurpés sur les félicités que le Ciel nous promet; car le Ciel même s'en montre jaloux. Jouer l'homme heureux, quand on a la mort dans l'âme, est une torture que je ne souhaiterais pas à mon plus cruel ennemi, c'est l'art du comédien poussé à sa dernière limite. Et que de fois cet art est nécessaire dans les rélations de la vie! Du plus au moins est un spectacle, où chacun subit le rôle que lui impose le destin. On y affecte la joie ou la douleur, l'enthousiasme ou l'amitié, suivant que les intérêts ou les convenances le commandent. Le bonheur remplit l'âme, et toutes les autres impressions s'éteignent, ou se taisent, devant lui. Un éclair de bonheur fait si vîte oublier tout ce qu'on a souffert! Quand on souffre il faut si peu de choses pour se croire heureux !

Qu'est-ce le bonheur? Une femme d'esprit disait: « Le bonheur est où on le met ». Le bonheur a des ailes; le malheur a des jambes de plomb. Le bonheur conjugal est fondé sur l'ignorance. C'est une félicité pleine de conditions négatives, a dit M. de Balzac.

V. Jouissances.

Bons mots. Il n'y a point de bon mot si plat ni si fade, qui ne paraisse beau à quelqu'un. La plupart des bons mots sont des redites.

V. Esprit, Louis xviii et Parole.

Bourgeois. Larochefoucault dit: L'air bourgeois se perd rarement à la cour ; il se perd toujours à l'armée.

Bourgeoisie. La bourgeoisie est la noblesse des villes, comme l'aristocratie est celle du sol. Elle veut toujours singer les façons du beau-monde, mais le plus souvent elle en est la parodie. De nos jours, disait une dame, j'ai connu plus d'un libéral de haut rang, auquel toute rélation intime avec les constitutionnels plébéiens était insupportable. Tel marquis à Paris, par exemple, n'entrait jamais dans le salon d'un bourgeois sans dire: *c'est aujourd'hui que je m'encanaille.* En 1848 personne ne voulait être bourgeois. Tout le monde se renommait en France du titre de *travailleur.* Il paraît que les temps aient fait disparaître les classes, mais pourtant *le bourgeois gentilhomme* y restera toujours.

Quand une bourgeoise, et surtout si elle appartient au barreau, doit recevoir, ou faire les honneurs de la reception quelque part, vous la trouverez très-ridicule et d'un ton embarrassant. Sa mise, sa toilette, tout vous faira rire. Lorsque M.me N.... se trouve femme du ministre de *** à Paris, elle habitait le ministère. Une dame de bon ton fait sa description en ces termes : « La dame du lieu se leva presque « pour me recevoir. Ses attraits ressortaient à ravir sous une « robe d'indienne garnie de blonde, destinée sans doute à « allier la simplicité à la richesse; le contraste était curieux. « Elle était parée comme une chapelle : bijoux, fleurs, « plumes, rubans, rien n'y manquait; je fus éblouie. » (*Révélations d'une femme de qualité*).

Braves. Fais ce que tu dois, arrive que pourra. C'est leur divise. Deux contre un, qu'importe à des braves? Ils combattent, et ne comptent pas.

C

Café. L'usage du café parmi nous est depuis la fin du dix-septième siècle.

Caffarelle. Beau mot de Benoît XIV. V. Musique.

Calendrier. Grégoire XIII fit consulter tous les célèbres astronomes de l'Europe. Un médecin nommé Lilio, né a Rome, eut l'honneur de fournir la manière la plus simple et la plus facile de rétablir l'ordre de l'année telle qu'on la voit dans le nouveau calendrier. Il ne fallait que retrancher dix jours de l'année 1582, où l'on était pour lors, et prévenir le dérangement dans les siècles à venir par une précaution aisée. Ce Lilio a depuis été ignoré, et le calendrier porte le nom du Pape Grégoire XIII, ainsi que le nom de Sosigènes fut couvert par celui de César. Il n'en était pas ainsi chez les anciens grecs: la gloire des inventions demeurait aux artistes.

Calomniateurs. Le poète Pétrarca (nel 1.° del Trionfo dell'Amore) dit des calomniateurs:

« Tal biasma altrui che se stesso condanna;

« Che chi prende diletto di far frode,
« Non si de' lamentar s' altri l'inganna »

Le Tasso a fait le portrait d' un misérable calomniateur tel que la société de tout temps en compte des milliers, dans la strophe 58.me du 2.me chant. Le voici :

« Alete è l'un, che da principio indegno
« Tra le brutture della plebe è sorto;
« Ma l' innalzaro ai primi onor del regno
« Parlar facondo e lusinghiero e scorto,
« Pieghevoli costumi e vario ingegno;
« Al finger pronto, all'ingannare accorto;
« Gran fabro di calunnie, adorne in modi
« Novi, che sono accuse, e pajon lodi. »

Calomnie. La calomnie est un ver qui s'attache aux excellents fruits.

Mais moi chétif, écrivait Mr de Voltaire, qui ne suis ni roi ni rien, je tremble toujours de la calomnie, quelque absurde qu'elle soit; et je suis comme le lièvre, qui craignait qu' on ne prît ses oreilles pour des cornes. Il est du caractère des hommes généreux et nobles de mépriser la calomnie des méchants, dont les louanges sont également déshonorantes. *Excellentium virorum est improbum negligere contumeliam, laudari turpe.* Mais malheureusement la calomnie laisse toujours quelques traces de son passage, même quand elle est outrée ou exagerée, ou quand on en a connu la fausseté et

le ridicule; quoique on croie et qu'on dise qu'elle, comme le feu, s'épuise en proportion de sa violence.

V. Talent.

Campagne. J'ai passé plusieurs années à la campagne. J'évitais souvent les promenades fréquentées; je montais aux collines du *Vomero*, qui environnent la belle ville de Naples. Là, portant mes regards sur un vaste horizon, contemplant le lever et le coucher du soleil, je m'écriais dans mon enthousiasme : Quel superbe tableau! que tout est mesquin et misérable dans les villes! dans l'enceinte des murs on ne respire pas. C'est à la campagne que l'homme qui sent peut éprouver le véritable bonheur permis à l'homme.

Candie. Une aventure singulière et qui tient du roman attira les armes othomanes sur Candie. Six galères de Malte s'emparèrent d'un grand vaisseau turc, et vinrent avec leur prise mouiller dans un petit port de l'île nommée Calismène. On prétendit que le vaisseau portait un fils du Grand Turc. Ce qui le fit croire, c'est que Kislar-Aga, chef des eunuques noirs, avec plusieurs officiers du sérail, était dans le navire, et que cet enfant était élevé par lui avec des soins et des respects. Cet eunuque ayant été tué dans le combat, les officiers assurèrent que l'enfant appartenait à Ibrahim, et que sa mère l'envoyait en Egypte. Il fut long-temps traité à Malte comme fils du Sultan, dans l'espérance d'une rançon proportionnée à la naissance. Le Sultan dédaigna de proposer la rançon, soit qu'il ne voulût point traiter avec les chevaliers de Malte, soit que le prisonnier ne fût en ef-

fet son fils. Ce prétendu prince, négligé enfin par les Maltais, se fit doménicain : on l'a connu long-temps sous le nom du père *Othoman*. Les doménicains se sont toujours vantés d'avoir le fils d'un Sultan dans leur ordre.

CAPRICE. Bien souvent le caprice devient passion.
V. VOLUPTÉ.

CAUSERIE CONJUGALE. V. MÉNAGE.

CAUSES POLITIQUES. V. POLITIQUE.

CHEVEUX BLANCS. Les premiers cheveux blancs amènent les dernières passions, les plus violentes, parce qu'elles sont à cheval sur une puissance qui finit et sur une faiblesse qui commence.

CIVILISATION. Un des plus grands inconvénients de la civilisation, a dit Lacretelle l'ainé, est de rencontrer souvent des hommes incivils. Quelqu'un prétend qu'elle soit le règne de l'égoïsme, et que rien ne refroidit plus l'enthousiasme et l'amour, que le raisonnement.

CIVILITÉ. La civilité sans distinction ressemble aux courtisanes, qui caressent également tous ceux qui vont chez-elles.

CLÉMENCE. On lit dans Bacon qu'il n'y a point de vertu qui soit souvent si criminelle que la clémence. Ségur dit que la rigueur des princes faibles tue quelques conspirateurs ; la

clémence des grands caractères tue les conspirations. Mais il est des crimes qu'un roi ne peut se dispenser de punir, sans porter un grand préjudice à l'état.

Climat. V. Influence des climats.

Coeur. Le coeur de l'homme est rempli de bizarreries et de contre-sens. Les désirs qu'il a formés la veille, s'ils se sont réalisés le lendemain, sont à l'instant même remplacés par de nouveaux désirs aussi ardents que les premiers. Le coeur a sa mémoire. Le langage du coeur est la langue universelle. Une expression du coeur opère souvent les plus grands effets. J. J. Rousseau dit que le coeur ne reçoit de lois que de lui-même: en voulant l'enchaîner, on le dégage; on l'enchaîne en le laissant libre. Un coeur malade ne peut guère écouter la raison que par l'organe du sentiment. Mademoiselle Scudéry nous dit, qu'il ne se fait point, dans le monde, d'échange plus important, que celui du coeur de deux personnes qui s'aiment. Le coeur suffit pour savoir aimer, mais non pour savoir choisir. Le coeur seul connaît sa propre amertume; car le langage de l'esprit et celui du coeur sont différents. Le coeur n'entend que celui du coeur, disait Crébillon. Le coeur ne s'use point en aimant. Plus on aime, plus on est vif sur le sentiment, plus on a de délicatesse.

Colère. Où il y a trop de colère, il n'y a jamais assez de jugement. Que de repentir on s'épargnerait, si l'on mettait seulement un instant d'intervalle entre la colère et ses

effets! Sénèque appelle la colère une courte démence. Ne fais rien dans la colère; mettrais-tu à la voile dans une tempête? disait Dodsley. Il n' y a rien de plus messéant que d' être faible et de se mettre en colère.

Commérage et Commère. La commère est une femme qui veut savoir toutes les nouvelles du quartier, et qui parle de tout à tort et à travers.

V. Commères et Médiocrité.

Commerce. Un droit sur l' extraction des denrées nationales attaque la liberté du commerce, et ferme les débouchés dans un pays essentiellement agricole. L' industrie du commerçant est aussi réellement productive que l' industrie proprement dite. Il n' y a point eu d' agent plus actif de civilisation que le commerce. Il a joué un grand rôle dans l' histoire du monde. Le commerce extérieur doit mériter la plus vive sollicitude des gouvernements. Le commerce intérieur est très-favorable à l' assimilation, à l' identification d' un même peuple. Chaque fois que le gouvernement lui crée une voie de transport nouvelle, il crée une nouvelle richesse. Le commerce de spéculation tend à maintenir la stabilité et l' égalité dans les prix. Favoriser de toute manière le commerce intérieur, encourager et diriger d' une manière convenable le commerce extérieur, tolérer le commerce de spéculation, tel est le devoir d' un gouvernement sage.

Commères (les). Un des travers les plus choquants des

femmes qui sont commères ou caillettes, c' est de questionner sans cesse: elles feignent de prendre intérêt; elles n'ont que de la curiosité.

Marivaux fait le portrait d' une pareille bégueule en ces termes: « L'autre dame plus agée, était une femme fort sérieuse, et cependant fort frivole: c' est-à-dire que parlait gravement et avec dignité d'un équipage qu'elle faisait faire, d' un repas qu' elle avait donné, d' une visite qu' elle avait rendue, d' une histoire que lui avait contée la marquise une telle; et puis c' était M.e la duchesse... qui se portait mieux, mais qui avait pris l'air de trop bonne heure; qu' elle l' en avait querellée, que cela était effroyable; et puis c' était une repartie haute et convenable qu' elle avait faite la veille à cette Madame une telle, qui s' oubliait de temps en temps à cause qu' elle était riche, qui ne distinguait pas d' avec elle les femmes d' une certaine façon, et mille autres choses d' une aussi plate et d' une aussi vaine espèce. »

Commotion. Une violente commotion, surtout dans une organisation nerveuse, peut produire un désordre égal à la pointe d' une épée ou à la balle d' un pistolet. Une fièvre cérébrale vient souvent d' une grande douleur morale. Les profondes commotions nous sont bien des fois enlevées. Alors nos passions et nos sentiments sont réduits à un mécanisme stérile. Nous poursuivons des ombres; nous ne vivons que du souvenir des rêves de l' âme.

Compagnie. J'ai remarqué, que tel innocent qu'on soit,

ou si coupable que l'on puisse être, on est toujours calomnié quand on vit en mauvaise compagnie. Les mauvaises gens conçoivent les mauvaises pensées, et tiennent les mauvais propos. On n'est sali que par la boue, dit le proverbe, voulant dire qu'une personne de naissance et bien élevée n'aurait jamais été salie par la boue, si elle n'en avait recueillie dans son salon. Le monde n'aime à se parer que de ce qui peut le glorifier: *et ce que le monde fuit le plus, c'est le contact de la disgrâce et de la défaite.* Quand l'esprit d'une nouvelle société s'efface, il reste encore debout quelques caractères de ce temps passé: *ceux-là seuls se touchent, se pressent, ils échangent de communes pensées; il n'y a de sincère amitié qu'entr'eux; ils se prêtent les confidences; ils subissent la nouvelle société, ils ne l'adoptent pas.*

Comparaison. Qu'on s'abstienne de toute comparaison; c'est le fait des petits esprits; une différence annulle mille ressemblances; un point suffit pour faire d'un diamant un caillou du Rhin.

Compilateurs. Un homme savant disait: Il ne faut pas confondre avec ces maîtres les simples écrivains ou copistes, ni les visionnaires ou les inventeurs de systêmes; et on ne doit envisager dans les ouvrages des auteurs que ce que ces grands hommes ont successivement ajouté à la doctrine de leurs prédécesseurs.

On ne doit par cependant exclure tout-à-fait du nombre des auteurs les compilateurs, qui se sont bornés a recueillir et à rassembler les faits et les dogmes particuliers, disper-

sés dans les livres, ou qui nous ont transmis leurs propres observations; car on ne peut se dispenser soi-même, quand on veut compiler avec choix et méthode, et l'art d' abréger avec discernement suppose jusqu'à certain point le talent de composer. Un compilateur judicieux est même un homme de goût, et quoiqu' il ne se soit pas appliqué à tirer de ses recherches de nouvelles lumières par des travaux plus étendus, il est digne au moins d' une estime réelle par ses collections, qui contribuent aux progrès des sciences et des arts.

Confiance. La confiance et un besoin de l' amitié.
V. Secrets.

Conquérants. Les véritables conquérants sont ceux qui savent faire des lois. Leur puissance est stable; les autres sont des torrents qui passent.

Conscience. V. Avantages.

Contentement du coeur. Il est un des meilleurs remèdes aux souffrances physiques.

Contradictions. L' esprit de l' homme est plein de contradictions. Nous agissons plusieurs fois, presque à notre insu, contrairement à nos convictions, sous l' empire des événements; influencés par des circonstances étrangères, nous brisons les plus chers sentiments, sans tenir compte du désaccord qui presque toujours existe entre notre coeur et nos

occupations. L'esprit de contradiction est fils de la vanité. L'expérience et les systèmes ont toujours été en contradiction. L'esprit de l'homme est plein de contradictions. La femme d'un artisan étant à dîner avec ses enfants et son mari, affectait de la contradiction en tout, croyant l'empêcher de trop boire. Le mari, pour faire valoir ses raisons, s'empara du vin qui restait, et dit, en buvant rasade : Si ce que je dis n'est pas vrai, que ce verre de vin me serve de poison. La femme continue son rôle, et le mari la rasade et le serment ; si bien qu'un des enfants dit tout bas à la mère : Accordons-lui quelque chose, ou nous allons mourir de soif. Il y a des hommes, a dit Lingrée, pour qui le plaisir de la contradiction est si vif, qu'il y a presque autant d'inconvénient à être de leur avis qu'à les combattre. Si nous étions moins faibles, il y aurait en nous moins de contradictions. Contredire quelquefois est une ruse pour connaître la vérité : c'est frapper à la porte d'un logis, pour savoir s'il y a quelqu'un dedans. Il ne faut contredire au surplus que pour mieux s'instruire. Tout a été et tout sera en général comme l'habit d'Arlequin. Son maître n'avait point de drap ; quand il fallut l'habiller, il prit des vieux lambeaux de toutes les couleurs : Arlequin fut ridicule, mais il fut vêtu.

Convenances. Le défaut d'éducation et de sensibilité se reconnaît à l'oubli des convenances. Les sages les suivent comme les modes, une fois qu'elle sont établies. Les gens d'esprit ne s'en servent que pour leur avantage ; et les sots les frondent.

V. Inconvenances et Politesse.

Conversation. Jadis les cercles du beau monde étaient polis avec aisance, élégants et simples tout à la fois. Là on causait sans confusion, quoique la conversation y fût toujours générale; là point d'à-parté, de mots dits à l'oreille; là des oppositions d'idées, mais nulles discussions longues ou vives; là l'esprit errait avec grâce et légèreté. On sortait de ces cercles content des autres et de soi-même. La maîtresse de la maison savait mettre chacun à son aise, le faisant naturellement et sans efforts, s'étudiant à faire valoir ceux qu'elle recevait chez elle. Tant de charmes ont disparu! on ne les conçoit même pas; car les singeries grossières de nos jours ne sont en général qu'une parodie des anciens salons d'autrefois. Il ne vous faut qu'un quart d'heure de conversation pour vous faire haïr un homme. Plusieurs se sont perdus auprès des grands dans la conversation; ils se sont fait haïr, en croyant se faire valoir. Souvent une douce conversation, en épanchant le coeur, en fait échapper le secret.

V. Société.

Coquetterie. La coquetterie cherche à faire naître des désirs. M.e de Montespan écrivait à M.e de Frontac sa cousine, en parlant de Louis XIV: « Je le renvoie toujours affligé et jamais désespéré. » La plus forte passion de la coquetterie est d'être adorée. Que faire à cet effet? toujours irriter les passions sans jamais les satisfaire. C'est la définition de la coquetterie. La simplicité est une coquetterie permise à une jolie femme; dans celle qui ne l'est pas, c'est une excuse.

V. Astuce féminine.

Correspondance par lettres. Les lettres sont inventées pour soulager les personnes éloignées. Ayant perdu le plaisir effectif de se voir, on se trouve en quelque manière.

V. Lettres missives.

Cour. À la cour il faut demander toutes les places qui vaquent, dire du bien de tout le monde, et s'asseoir toutes les fois que l'on peut. Le cardinal de Richelieu donna ces conseils à un jeune seigneur, qui venait pour la première fois d'être admis dans le carrosse du roi. C'est beaucoup tirer de notre ami, si ayant monté à une grande faveur, il est encore un homme de notre connaissance. M.e de Genlis disait, que la cour est un séjour plein de fumée: on n'en sort que les larmes aux yeux. La science de la cour, dit Voltaire, est comme la chirurgie, qui s'apprend par la blessure des autres. À la cour, ceux qui sont sur leurs pieds, ne relèvent guère ceux qui sont tombés. Mon expérience à la cour, disait Mad.e de Maintenon, m'a appris, que rien n'y était plus rare que l'à-propos. En général à la cour on n'aime pas ces marques de satisfaction accordées ouvertement par le maître à un ministre. Tout ce qui tend à ramasser la faveur sur une seule tête, est insupportable aux autres. Savoir arriver et surtout s'en aller à propos, voilà le moyen de faire son chemin à la cour.

À la cour, la timidité dans l'âge mûr ne paraît être que de la gaucherie; mais elle y réussit toujours dans la grande jeunesse: les princes les plus affables veulent être imposants, et le meilleur de tous est toujours flatté en secret de l'embarras qu'il inspire. C'est Mad.e de Genlis qui parle.

Courage. V. Politesse et Valeur.

Courtisanes de la Grèce. Les courtisanes de la Grèce étaient distinguées en cinq classes.

Première classe. Les philosophes, les poètes: telles furent Aspasie, Léontium, Sapho etc. etc.

Deuxième classe. Les favorites, ou les maîtresses des rois, des princes, des hommes célèbres: telles furent Pithionice, Milto, Thaïs, Herpillis etc. etc.

Troisième classe. Les familières (mot pris dans l'acception latine), ou celles avec qui l'on vivait pendant quelque temps: telles furent Laïs, Phryné, Glycère etc. etc.

Quatrième classe. Les aulétrides, ou joueuses de flûtes: telle fut dans l'origine Lamie etc. etc.

Cinquième classe. Les dictériades (prostituées vulgaires): telles furent Abîme, Astra etc. etc.

Courtisans. Le chef-d'œuvre d'un courtisan consiste à dissimuler même l'art nécessaire de la dissimulation. Polibe a dit des courtisans, qu'ils sont comme les jetons, qui passent de la plus grande valeur à la plus petite, au gré de celui qui les place.

Napoléon disait: Les courtisans consommés méprisent l'idole qu'ils semblent adorer et sont toujours prêts à le briser. Et Christine de Suède comparait un homme de cour à certaine colonne de marbre, disant qu'il lui ressemble, car comme elle le courtisan est dur, froid, poli et bigarre. Des petits intérêts de courtisan décident bien souvent des plus grandes affaires. Les roues, les ressorts, les mouvements

sont cachés : rien ne paraît d'une montre que son aiguille, qui insensiblement s'avance et achève son tour : image du courtisan d'autant plus parfaite, qu'après avoir fait assez de chemin, il revient au même point d'où il est parti. Celui qui a le plus d'esprit, échoue; et celui qui a dans le caractère plus de patience, de force, de souplesse et de suite, réussit.

V. Dévouement et Ministre.

Crainte. La crainte prend l'homme au berceau, et l'accompagne jusqu'au cercueil. Il craint la nourrice; puis il a peur de celui qui l'élève; dans la jeunesse il redoute ses supérieurs; dans l'âge mûr les revers de la fortune. S'il est bon, il craint les méchants; s'il est méchant, il craint les lois. Enfin l'homme craint la douleur, la pauvreté, l'ennui, la honte, la maladie, la mort; la perte enfin de ce qui lui est cher. Quand on est coupable, comme quand on est amoureux, tout ce qu'on craint paraît possible. La crainte était aussi une déesse du paganisme; elle avait un temple à Sparte, l'endroit du monde où les hommes avaient le plus de bravoure, et où ils étaient le moins dirigés dans leurs actions par la crainte, cette passion vile, qui fit mépriser et le culte et les autels que Tullius-Hostilius fit élever à la même déesse chez les Romains. La crainte était fille de la nuit; et j'ajouterais volontiers, du crime. La faiblesse est sa fille aînée. Que de malheurs cette mère et cette fille n'ont-elles apportés à la société!

Un des agents des révolutions de nos jours, non moins actif que l'audace, l'ambition, l'intrigue, l'inconséquen-

ce, la maladresse, est la peur. La peur entraîne la faiblesse, qui prend, selon les circonstances, le caractère de prudence. On est faible, disait Napoléon, par paresse, ou par défiance de soi-même; malheur à celui qui l'est par ces deux causes ensemble: s'il est simple particulier, il ne sera que nul; s'il est roi, il est perdu.

Bonaparte par une démarche énergique abat la révolution le 18 fructidor (novembre 1799) et monte au pouvoir. Louis Napoléon Bonaparte, son neveu, fils du feu Louis roi de Hollande, président de la république française, au moment où l'anarchie allait maîtriser partout avec force, sauve les peuples et les Souverains par son fameux coup d'état du 2 décembre 1851, et la reconnaissance publique le proclame Empereur des Français.

Le Roi des Deux Siciles Ferdinand II., adoptant les mesures les plus vigoureuses, non seulement parvint à rétablir l'ordre en 1848 dans ses états, mais il contribua par son exemple de fermeté à conjurer la tempête révolutionnaire, dont la société était menacée par de folles pensées républicaines.

La peur se trouve partout. Cette déesse frémissante préside en souveraine aux délibérations des princes, des législateurs, dans les clubs populaires, et dans les attroupements séditieux: on la voit assise jusque sur l'affût des canons; et celui qui dans leur sein fait détonner la poudre, reçoit le premier d'elle le sentiment d'effroi qu'il inspire.

V. Faiblesse et Peur.

Création. Ussérius fixe le premier jour de la création du

monde au 23 octobre, quatre mille ans avant Jésus-Christ. Les SS. Pères soutiennent que le monde a été crée dans le printemps. Le P. Calmet, Samson et autres savants placent le Paradis terrestre dans l'Arménie, entre les sources du Tigre, de l'Euphrate, de l'Araxe et du Phasis. On a tout lieu de croire que ce sont les quatre fleuves désignés par Moïse. Tous les commentateurs placent le déluge universel en l'année 1656.

Crédit. Nous ne sommes riches que de notre crédit. Un homme pour qui les grands s'intéressent vivement, est presque toujours coupable. Ordinairement ce n'est que pour les méchants que l'on a besoin de faire des efforts extraordinaires de crédit et d'autorité.

Crédit public. Le crédit public ne doit pas se mesurer d'après les mêmes règles que le crédit privé. Cette théorie de J. B. Say est d'autant plus erronée qu'elle peut séduire par son apparente simplicité. Si les opérations étaient semblables, les calculs devraient être les mêmes. Le trésor le plus pauvre est celui qui se trouve plein d'écus sans emploi. La mission d'un ministre des finances est de jeter l'argent par les fenêtres: il lui rentre par ses caves. Il faut multiplier les emplois au lieu de les réduire. Au lieu de rembourser les rentes, il faudrait multiplier les rentiers. On ne doit pas amortir le capital, mais les intérêts. La puissance du crédit fait tout. Le crédit a été l'instrument le plus puissant de la grandeur des États et de leurs forces, après l'invention de la vapeur et les inventions sans nombre des scien-

ces appliquées, comme s'exprime M.[r] A. Broët dans le Journal des Débats du 6 septembre 1852.

La dette publique a presque toujours été, en réalité, une source de richesse et de prospérité, lorsqu'elle est contractée à propos et dans de justes limites.

Crédulité. La crédulité, véritable maladie chez les sots, n'est chez les hommes élevés par la pensée, qu'une sorte de tribut payé à l'humaine faiblesse; s'ils ne se montraient hommes en quelques points, ils seraient à une trop grande distance de nous. Il n'est si grossière sottise, qu'on ne puisse faire adopter à un homme d'esprit, en la lui faisant répéter tous les jours pendant un mois par son valet de chambre.

Curiosité. Les hommes ordinairement s'amusent plus volontiers à chercher la raison des faits qu'on leur propose, qu'à en chercher la vérité. Ils passent par-dessus les suppositions, mais ils examinent curieusement les conséquences. Ils laissent les choses et courent aux causes. La triple race des sots, des oisifs, des méchants, si commune partout, et surtout dans les petites villes, aime à s'enquérir toujours de toutes les affaires furtives et mystérieuses des autres. La curiosité cloue l'oreille à une porte, quelque désagréable que soit ce qu'on entend. Il y a deux sortes de curiosités, a dit Larochefoucault: l'une d'intérêt, qui nous porte à désirer d'apprendre ce qui nous peut être utile; et l'autre d'orgueil, qui vient du désir de savoir ce que les autres ignorent.

D

Dames parvenues. Les dames parvenues, par leurs manières, donnent de continuels démentis à leurs titres et à leurs riches atours. Les dames parvenues étaient tout étonnées à la cour de France d'être reconnues à leur taille ou à leur accent: elles en mouraient de dépit.

V. Bourgeois et Bourgeoisie.

Danger. Il y a bien de la différence entre la prudence et la peur, et ce n'est pas manquer de courage que de fuir le danger. Mais quand le péril est inévitable, peut-on mieux faire que l'affronter? On croit ordinairement le danger plus grand qu'il n'est; tandis qu'il diminue à mesure qu'il approche.

Danse. La danse chez les gentils fut souvent une cérémonie religieuse.

L'exercice de la danse semble avoir été inventé par l'Amour, pour faire briller le Grâces. Torquato Tasso dans ses *rime* dit de la danse:

« . . . . Se in maestrevol giro
« Volge al suon vario il piede, e i passi accorti
« Ora veloci, or tardi, or lunghi, or corti
« Forma, il leggiadro portamento ammiro. »

Et le Dante (nel 28.mo del Purgatorio) a dit aussi:

« Come si volge con le piante strette
« A terra ed intra se donna che balli,
« E piede innanzi piede a pena mette. »

Le poète Simonide appelle la danse une poésie muette. La danse sacrée des Grecs fut établie pour honorer les dieux, dont Orphée institua le culte. Tous les peuples du monde connu, à quelque idole qu'ils aient sacrifié, ont toujours fait de la danse l'objet principal de leur culte. Toutes les cérémonies, les sacrifices de toutes les espèces, etc. ne se faisaient qu'en dansant.

Déclaration d'amour. Pour me convaincre, on me dit: Je vous aime: en doutez-vous? ma main, ma fortune, tout est à vous avec mon cœur; donnez-moi le vôtre, ou guérissez le mien; cédez à mes sentiments, ou apprenez-moi à les vaincre; rendez-moi mon indifférence, ou partagez mon amour. Et l'on me dit tout cela avec des charmes, avec des yeux, avec des tons qui auraient triomphé du plus féroce de tous les hommes.

Mad.e de la Fayette disait: « Les paroles les plus obscures d'un homme qui plait, donnent plus d'agitation que des déclarations ouvertes d'un homme qui ne plait pas. »

Défiance. Notre défiance justifie la tromperie d'autrui. Ne se défier de personne, est simplicité; se défier de tout le monde, est folie; se défier de soi, est le premier pas vers la sagesse. La défiance est la compagne inséparable du véritable amour. Quand la défiance n'est pas née avec nous, l'âge seul nous la donne.

Déguisement. Chacun porte un masque: l'art de conduire les hommes consiste en une seule chose principale: dans le secret de les deviner, ou de les forcer à se démasquer.

V. Fausseté.

Délateur. Quintilien déclare qu'il n'y a qu'une très-petite distance entre le voleur de grand chemin et l'accusateur de profession.

V. Rénégat.

Délicatesse. La délicatesse donne à tous les procédés un charme inexprimable: elle est la fleur de la vertu. Les gens délicats sont ingénieux pour les plaisirs des autres. Dans l'idée qu'ils ont de la perfection des choses, ils sont trop difficiles à se contenter. Marmontel a dit: « La délicatesse est la finesse du sentiment; la finesse est la délicatesse de l'esprit. »

La délicatesse est comme une vierge: moins on la touche, plus on l'admire.

Délices. Il n'y a point de délices qui ne perdent ce nom, quand l'abondance et la facilité les accompagnent.

Délits. Un des moyens pour diminuer les délits c'est de multiplier les moyens de subsistance. Quand les richesses se trouvent concentrées dans une classe extrêmement petite de la société, les délits sont souvent en proportion de la misère qu'éprouvent toutes les autres classes.

Démocratie. Une dame professant les principes démocratiques, se trouvant au milieu d'un monde nouveau pour elle, s'écria: Est-il possible ce que je vois? Des gestes, des poses tellement peuple! Je ne tiens plus, je me sauve à toute jambe, j'abdique ma démocratie, et je retourne à mes salons aristocratiques. Des manières et une tournure d'esprit agréable font le mérite essentiel de presque toutes les sociétés. Le mauvais ton rend insupportable la société de beaucoup de gens d'esprit.

V. Esprit et Ton.

Départ. V. Adieux.

Désintéressement. Cette vertu est si rare, que quand elle se montre, on la prend d'abord pour de la fausseté.

Désirs. Les désirs des hommes sont pour l'ordinaire déraisonnables et ridicules. Il faut se contenter de son sort, et ne rien désirer vivement, parce que nous ignorons si ce que nous souhaitons fera notre bonheur ou notre malheur.

Epictète dit: « Ne demande pas que les événements se règlent au gré de tes désirs, mais conforme tes désirs aux événements: c'est le moyen d'être heureux. » Plus on sème en désirs, moins on recueille en bonheur.

Despotisme. La route qui conduit au despotisme touche de bien près aux confins de la licence. Tous les hommes sont despotes dans leurs passions. M.r de Ségur disait qu'il y a du despotisme au fond du cœur de tous les hommes; et

tel qui s'indigne le plus amèrement des abus du pouvoir, serait bien étonné d'apprendre que son irritation a sa source dans son impuissance d'en faire autant.

Destin. Le destin est une divinité sévère, dont le temple est inaccessible.

V. Fortune.

Destinée. Elle guide les hommes.

« Mais souvent l'un se perd où l'autre s'est sauvé,
« Et par où l'un périt, un autre est conservé. »

VOLTAIRE.

« Solcan col vento istesso
« Due navi il mare infido:
« Una ritorna al lido,
« L'altra si perde in mar. »

METASTASIO.

« . . . . les titres affreux dont le droit de l'épée,
« Justifiant César, a condamné Pompée.
« Ce déplorable chef du parti le meilleur,
« Que sa fortune lasse abandonne au malheur,
« Devient un grand exemple, et laisse à la mémoire
« Des changements du sort une éclatante histoire. »

CORNEILLE dans POMPÉE.

Détracteurs. La vengeance que l'on doit tirer de ses détracteurs, doit être celle des grandes âmes : les dédaigner.

Dévotion. Les faux dévots, les hypocrites, race médisante, qui verse ses poisons sur la vertu, en sanctifiant ses propres vices. Tout faux dévot est hypocrite; tout hypocrite est méchant; tout méchant est dangereux à fuir.

La vraie dévotion est la source du repos. Elle fait supporter la vie et rend la mort douce. C'est le besoin des âmes tendres.

Dévouement. Les principes d'amitié, de dévouement et de politique de quelques courtisans se résument dans cette maxime: « Il faut tenir le pot de chambre aux gens en place, et le leur vider sur la tête quand ils n'y sont plus. »

Dignité. On peut se donner des airs, jamais de la dignité. Le mérite sans dignité est un visage sans physionomie.

V. Autorités publiques.

Diplomatie. V. Politique.

Disputer. Disputer avec un sot est une perte de bon sens. Discutons souvent, ne disputons jamais, dit Ségur. Voltaire disait: « Les disputes des gens de lettres ne servent qu'à faire rire les sots au dépens des gens d'esprit, et à déshonorer les talents, qu'on devrait rendre respectables. » Ne disputez jamais; on n'éclaire pas par la dispute ni soi, ni les autres. Discutons souvent, ne disputons jamais. La contrariété des opinions produit les disputes, les altercations. Discuter, c'est voir, examiner, considérer.

*

Dissimulation. Un air de bienveillance n' est souvent qu' une dissimulation perfide. Si c' est vertu sur le trône, c' est un vice honteux dans la société. La dissimulation révolte les âmes franches; mais si elle cessait un seul jour sur la terre, on ne se verrait plus le lendemain, on se serait trop connu la veille.

Divinisation. V. Femmes.

Divorce. Dans tous les pays protestants, où l' on parle le français, on s' est toujours servi de ce mot. Il est aussi employé dans le sens figuré.

« Le divorce est en pratique
« Aujourd' hui pour bien des gens:
« Plus d' un grave politique
« Divorce avec le bon sens;
« Le financier qui nous pille
« Divorce avec le crédit;
« Et plus d' un auteur qui brille
« Fait divorce avec l' esprit. »
(Étienne.)

Doctrinaires. C' est ainsi qu' on appelle les théoriciens politiques. Les doctrinaires, gens têtus pour la plupart, et que nulle expérience ne peut éclairer, qui savent les livres et ignorent les hommes, qui croient que parler et écrire c' est instituer, ardents au mal dont il redoutent les effets, victimes de leurs erreurs, tombent et ne sont pas corrigés. Que Dieu nous préserve des doctrinaires!

Douceur. Théophraste nous a laissé écrit: « Si le feu a le pouvoir d'amollir l'acier, la douceur enchaîne irrévocablement le caractère le plus difficile. »

Quand on s'étonnait de voir le tiran Antigone fort doux dans sa vieillesse, après avoir été fort rude étant jeune: C'est que j'ai besoin, disait-il, de conserver par la douceur ce que j'ai acquis par la force.

Un homme doux et affable n'a besoin du secours de personne.

Douleur. La douleur encloue l'esprit comme le courage, dit Balzac. La douleur du corps est le seul mal de la vie que la raison ne peut guérir ni affaiblir. M.e de Sévigné disait, que les longues maladies usent la douleur, comme les longues espérances usent la joie. Le temps affaiblit la douleur; le seul plaisir la détruit. Elle a aussi sa volupté. La douleur morale s'évanouit presque toujours, quand on s'échappe du pays qui la vit naître.

V. Souffrance.

Doute. Le doute est mainte fois un bienfait de Dieu.

E

Écrit anonyme. Il est des circonstances, où un écrit anonyme produit plus d'impression qu'il n'en ferait avec une signature connue: il est des avis, dont l'influence s'accroît encore, malgré nous, du mystère dont s'entoure celui qui les donne.

Écriture sainte. Il faut méditer dans l' Écriture Sainte ce qui ne passe point notre intelligence, et adorer ce que nous n' y entendons pas. C' est ainsi qu' il n' a guère s' exprimait avec une noble dame, pieuse, jeune, intelligente et jolie, un prêtre savant et respectable. L' homme n'est entouré que de mystères. Respectons les secrets du Créateur.

V. Religion.

Éducation. La puissance et la richesse échappent rarement à l' envie et aux incriminations de ceux, qui hors d'état d' apprécier les avantages de l' éducation, attribuent les distinctions sociales uniquement au hasard et à l' argent.

L' éducation, les bonnes manières vous poussent toujours au-delà de votre état. Les manières polies sont des lettres de recommandation auprès des étrangers, et des lettres d' amitié pour les personnes de connaissance.

Il y a deux sortes de défauts, où l' on tombe lorsqu' on n' a pas reçu une éducation soignée: l'un est pudeur niaise; l' autre négligence choquante, qui fait qu' on n' a d' égards pour personne. Deux sortes de politesse: l'une consiste dans la seule connaissance d' une foule d' usages, qu' une femme aigre et obligeante peut souvent exercer sans scrupule, sans avoir pourtant trouvé l' art de plaire: c' est une politesse d' étiquette que dans une retraite on peut avoir oubliée, et qu'on apprend bientôt en observant ce qui se passe autour de soi; l' autre ne s' enseigne point: elle est de tous les temps et de tous les pays, et ce qu' elle emprunte de l' un et de l' autre est si peu essentiel, qu' elle se fait sentir à travers le style le plus ancien et les coutumes les plus

étrangères. Bien qu'elle ait besoin d'être développée par l'usage, elle part de l'âme, elle tire son charme le plus grand d'un sourire ou d'un regard, elle est la politesse du coeur; et cette précieuse qualité, qui répand la joie autour de nous, et qui attire la bienveillance et l'amitié, est le résultat d'une véritable éducation, qui rarement se trouve dans les classes inférieures de la société.

V. Femmes, Instruction publique et Politesse.

Effronterie. L'effronterie consiste à braver la honte dans ses actions et dans ses discours. Elle se joint tôt ou tard à la dépravation. La véritable effronterie est une suite naturelle de l'ignorance, quoiqu'elle ne s'aperçoive pas de son origine.

Égards (les). L'usage du monde peut rendre un homme civil; la bonté de son coeur peut le rendre complaisant; mais un sot sera toujours neuf dans la science des égards.

Lacretelle l'aîné dit: « Regagnez par des égards sages et adroits ceux que vos succès fatiguent. » Il est naturel d'avoir des égards les uns pour les autres; la sociabilité nous y porte.

Égoïsme. L'égoïsme est un suicide moral. L'égoïste n'aimant que lui, n'est aimé de personne. L'égoïste ne peut être vertueux, puisque la bienfaisance et l'égoïsme sont inconciliables. C'est un monstre social, qui prend tout chez les autres, et ne donne rien à personne. Tout pour lui, rien pour les autres, voilà le code de l'égoïste. Il existe dans le

cœur humain un levain d'égoïsme, que nous cherchons vainement à combattre.

V. Oubli.

Élévation. Le singulier chemin qu'on prend pour s'élever! on se traîne dans la boue, disait Malesherbes. L'élévation des personnes qui n'ont pas de mérite, est un sujet de chagrin pour les hommes de bien. Les arbres les plus élevés sont les premiers frappés de la foudre. Un homme sage ne doit point être envieux des hommes qui se sont élevés inopinément et par des moyens peu connus à un état auquel ils ne pouvaient prévoir de se placer.

Embarras. M.r le vicomte de Ségur disait de l'embarras, qu'il nuit à tout, qu'il diminue les moyens, qu'il donne tout l'avantage aux autres sur vous, et communément fait faire cent bêtises pour en couvrir une. D'ailleurs l'embarras se communique; on impatiente; le sentiment qu'il peut tout au plus inspirer, est la pitié: il n'est pas flatteur.

V. Vie.

Empire français. V. Crainte.

Enfance, Enfants. L'enfant qu'on abandonne à ses fantaisies, est un désordre social. Les enfants s'amusent souvent à contrefaire: quand ils le font avec grâce, on s'en réjouit. C'est un talent dangereux. On ne cherche point à imiter ce qui est bon; cela ne ferait pas rire: c'est le ridicule qu'on veut trouver.

Un enfant blesse de sang froid un chien à coups de pierres: suivez-le dans le développement de ses facultés : il est à craindre que quelque jour il n'assassine un homme, sans être ému de son crime.

Les plus fières natures faiblissent parfois devant les souvenirs de l'enfance. Ce rapprochement entre ce qu'on a été et ce qu'on est, pareil au regard que l'exilé jette en arrière du navire, est toujours douloureux. Tout en nous trouvant, nous sentons que nous nous échappons à nous-mêmes; que le présent glisse autour de nous pour rejoindre le passé; et que la vie toute entière s'évapore comme un songe.

Ennui. Une vie retirée et douce, écrivait Voltaire, est ici le partage de presque tous les particuliers; mais cette vie douce ressemble si fort à l'ennui, qu'on s'y méprend très-aisément.

« Mais la tranquillité que j'éprouve aujourd'hui,
« Le bien pur et parfait où je n'osais prétendre,
« Est parfois, entre nous, si semblable à l'ennui,
« Que l'on pourrait bien s'y méprendre ».

« L'ennui naquit un jour de l'uniformité. » Il serait difficile de donner ce qu'on n'a pas; eh bien! l'ennui fait exception à cette règle: un sot le donne à tout le monde sans le connaître.

Né de l'oisiveté comme le vice, l'ennui donne souvent la main à son frère. L'emblème des ennuyeux est la torpille, qui engourdit ce qui l'approche.

Les ennuyés et les ennuyeux dorment beaucoup, ainsi que les sauvages. Ils font bien; que feraient-ils de leur temps?

Apprendre à ne point s'ennuyer est un grand art. C' est amusant de s'ennuyer, disait quelqu'un. Vrai?.... je n'en avais pas l'habitude, et je trouve cela distingué.

V. Solitude, et Vie de la campagne.

Enthousiasme. Un moment d'exaltation, l'enthousiasme vous a entraîné. Le zèle est une vertu sainte, l'enthousiasme est un sentiment sacré: mais les vertus outrées deviennent presque vices; les sentiments les plus honorables exagerés sont répréhensibles. L' enthousiasme et le feu poétique sont quelquefois nuisibles, comme les rayons trop ardents du soleil, qui éblouissent. L'enthousiasme est une passion qui en elle-même n'a rien que de bon; mais par ses fréquents excès, elle a des effets absurdes et cruels. L'enthousiasme excuse ou répare tout, quand il s'accorde avec le caractère et les sentiments qu'on a toujours montrés.

Envie, Envieux. L' envie est la soeur germaine de la haine. C'est une misérable passion, c'est une bête farouche, c'est un regret du bien que les autres possèdent. Elle nous ronge le cœur; elle tourne le bien d'autrui et en fait un mal pour nous. Tandis que les envieux regardent de travers les biens d'autrui, ils laissent gâter le leur et en perdent le plaisir.

« Quelle était la raison du magistrat perfide
« Qui voulait en exil envoyer Aristide?
« Il fut dans son dépit contraint de l'avouer:
« Je suis las, disait-il, de l'entendre louer ».

On n'humilie l'envie qu'à force de succès; elle n'a point de pudeur, mais elle éprouve quelquefois de la honte, quand elle sent que sa voix est étouffée par celle du public. L'envie est attachée au mérite comme son ombre. L'envie ne plaide la cause de personne. L'envie fait sur le coeur de l'homme ce que la rouille fait sur le fer. Il y a partout des envieux, qui regardent comme un préjudice personnel les bonnes fortunes qui arrivent aux autres.

L'envie rend injuste et cruel; elle conduit à la haine, la plus odieuse et la plus noire de toutes les passions. L'envie poursuit l'homme de génie jusqu'au bord de la tombe; là elle s'arrête, et la justice des siècles vient s'asseoir à sa place. Avouer une faute à l'envieux, c'est en commettre une seconde. L'envieux est toujours en colère contre celui qui ne l'a point offensé. Le moyen de le punir est le combler de bienfaits.

Enfin l'envie arme toujours ses escadrons contre le vrai mérite d'une femme, et leur commande de faire main basse sur ses grâces, sur son esprit, sur ses charmes.

V. Mystère et Réputation.

Épitaphe. Pour Jean-Jacques Trivulzio:

« Joannes-Jacobus Trivulsius, Antonii filius, qui nunquam quievit, quiescit : tace. »

Au chevalier Newton dans l'abbaye de Westminster à Londres :

ISAACUS NEWTONUS
QUEM IMMORTALEM
TESTANTUR TEMPUS NATURA CŒLUM
MORTALEM HOC MARMOR FATETUR.

On pourrait en faire une traduction italienne comme cela :

« Neuton, che la natura, il tempo e l'etra
« Attestano immortal, mortal lo dice
« Questa, che il corpo asconde, angusta pietra ».

Au tombeau de Napoléon :

« Qui l'uom riposa, che gl'imperii scosse,
« La licenza affrenò, l'orbe sorprese;
« Che per mente e valor rapido alzosse
« Al più gran trono, che più grande ei rese.
« L'Aquila franca, che non più levosse (1),
« Qui lo coprì coll'ali sue distese:
« E qui l'orgoglio uman fia che succomba
« A te davanti, inonorata tomba (2). »

(1) *En 1852 l'aigle française s'est relevée.*
(2) J'écrivis cette épitaphe en 1830. V. Poesie di D. A. Patroni.

Au tombeau d'Alexandre le Grand :

SONNET ITALIEN

« Apritemi quell'urna. Oh qual rinserra
« Maestosa memoria il sasso muto!
« O dell'estinto fulmine di guerra
« Ceneri coronate, io vi saluto.
« Or qui la mente si confonde ed erra,
« Nè più distingue il vincitor temuto.
« Ahi quanta poca e verminosa terra
« I sospiri de l'Asia ebbe in tributo!
« Che se sotto gravosi e duri incarchi
« Gemean le basi, ora un obblio profondo
« Chiude sotterra il trionfante e gli archi.
« Ond'io raccolto il cenere infecondo,
« Alzando il braccio, esclamerò: Monarchi,
« Ecco in un pugno il domator del mondo. »

Le comte Victor Alfieri visitant à Avignon la chambre de Petrarca, écrivit le sonnet suivant:

« O cameretta, che già un dì chiudesti
« Quel grande, alla cui fama angusto è il mondo,
« Quel sì d'amor gentil mastro profondo
« Per cui Laura ebbe in terra onor celesti;
« O di pensier soavemente mesti
« Solitario ricovero giocondo,

« Di quai lagrime amare il petto inondo
« Nel veder ch'oggi inonorata resti!
« Prezioso diaspro, agata ed oro
« Foran debito pregio, e appena degno
« Da rivestir sì nobile tesoro.
« Ma no; tomba fregiar d'uom ch'ebbe regno
« Vuolsi, e por gemme ove disdice alloro:
« Qui basta il nome di quel divo ingegno. »

Le général Merci est battu par Condé dans les plaines de Norlingue (1645). Merci se trouva au nombre des morts, et fut enterré près du camp. On grava sur sa tombe:

« Sta viator, heroem calcas. » Arrête voyageur, tu foules un héros.

On lisait au temple de Délos sur le fronton de la porte cette inscription:

« La justice est ce qu'il y a de plus beau parmi les hom-
« mes; la santé, ce qu'il y a de meilleur; et l'accomplissement
« de ses désirs, ce qu' il y a de plus agréable et de plus
« doux ».

Voltaire se fit cette épitaphe:

« Voltaire a terminé son sort,
« Et ce sort fut digne d' envie.
« Il fut aimé jusqu'à la mort
« De Cedeville et d'Émilie ».

Épreuves. Les grandes épreuves exercent le courage; les petites usent la patience.

Équilibre. Dans le monde moral comme dans le monde physique il est un équilibre, qui s'établit forcément, et qui, si celui de la loi vient à manquer, est remplacé par celui de l'opinion.

Équité. Il y a dans le fond des cœurs les plus dépravés un sentiment d'équité, que les mauvais procédés révoltent.

Érudition. L'érudition n'est pas la science, de même que les matériaux ne sont pas l'édifice.

Espagne. La monarchie espagnole tomba dans la maison de Bourbon par le mariage de Marie Thérèse, fille de Philippe IV, avec son cousin Louis XIV.

Les seigneurs plus qu'ailleurs reserraient en Espagne l'autorité du roi dans des limites étroites. Les Aragonais se souviennent encore aujourd'hui de la formule de l'inauguration de leurs rois: le grand justicier du royaume prononçait ces paroles au nom des états:

« Nous qui sommes autant que vous, nous vous ferons « notre roi, à condition que vous garderez nos lois; si « non, non ».

Espérance. Ne vous fiez pas à l'espérance. Elle est comme fille trompeuse la syrène de la vie. Les désirs s'échauffent et redoublent par l'espérance. Elle les allume de son doux souffle, en embrasant nos esprits; elle éblouit l'entendement, emporte nos pensées, les retient pendues entre les nuées, nous fait songer en veillant. L'espérance est un bon-

heur que souvent la possession vient détruire. L'espérance, lorsqu'elle n'est pas trop douteuse, est un plaisir qui ne cède guère à la jouissance. L'espérance est le seul bien qui reste à ceux qui n'en ont plus. Elle est à la plupart des hommes ce qu'un gond est à une porte, qu'il fait mouvoir sans la faire changer de place. Une bonne espérance vaut mieux qu'une mauvaise possession. Il faut pourtant toujours espérer, fût-ce même contre toute espérance. L'espérance est le nom d'une chose qui ne subsiste qu'en imagination. L'espérance est le songe d'un homme reveillé. L'espérance est une mémoire qui désire; le souvenir est une mémoire qui a joui. Mais quand on arrive à l'âge qui vous avertit que la carrière est bien près d'être parcourue, on doit dire avec Horace:

« Vitae summa brevis spem nos vetat incoare longam ».

Le poete Alciato, italien, dit de l'Espérance:

« Tu che riguardi il cielo
« Con faccia così lieta,
« Qual sei tu, bella dea?
« Io son colei che acqueta
« Ogni noioso stato,
« E spesso fortunato
« Fo l'uom che mi riceve,
« Promettendogli in breve
« Viver dolce e beato,
« Onde la mia virtù tutt'altra avanza,

« E son detta speranza.
« Perchè vestita sei di verde manto?
« Perchè io sola cagione
« Son che il mondo verdeggi in ogni canto.
« Perchè nella man porte
« L'arco rotto e gli strali della morte?
« Però che mentre è vita
« L'uomo sperar gli lice;
« Ma poi ch'è morto, io me gli ascondo e celo.
« Perchè, Diva gradita,
« Sopra la botte siedi?
« Però ch'io sola resto
« Cara e fedel compagna,
« Onde ogni cosa è gita.
« Che uccello è quel che ti riposa a canto?
« È la fida cornice,
« Che non potendo dire
« Bene il tempo presente
« Dice quel che ha a seguire.
« Chi sono i tuoi compagni?
« È buono avvertimento,
« È Cupido gentile.
« Colei che ti è dappresso?
« Nemesi, Dea che gli erranti punisce
« D'ogni lor opra vile,
« E non vuol che si speri
« Se non quanto è concesso. »

Esprit. Nous vivons à une époque, où l'esprit a détroné

le coeur, disait une grande dame, et bientôt il en sera de lui comme de la pauvre noblesse: on n'en parlera que comme d'une tradition. L'esprit se confond devant les mystères du coeur. M.r de Talleyrand, comme on sait, se maria à cette M.e Grandt, femme ordinaire et sans esprit. M.e de Staël, qui aimait Talleyrand, lui dit un jour: Enfin vous ne m'aimez plus. Mais si, je vous aime toujours, lui répondit-il. Non non!.... enfin, tenez, si M.e Grandt et moi nous tombions dans l'eau, laquelle sauveriez-vous? Il lui répondit: Je crois que vous savez nager. Ce mot eut depuis tant de succès contre cette pauvre M.e de Staël. La fantaisie souvent bizarre rend pénible une délicieuse chimère que tout homme d'esprit rêve et caresse. Il aime quelquefois garder ses illusions, en cultivant son idéal, plutôt que d'y renoncer entièrement. L'esprit s'use comme toutes les choses: les sciences sont ses aliments; elles le nourrissent et le consument. L'esprit n'est pas le jugement.

Le grand art est dans l'à-propos: sans cela c'est de l'esprit déplacé. Toute beauté hors de sa place, dit Voltaire, cesse d'être beauté.

Pénétration et imagination, voilà ce que renferme le mot esprit. On peut avoir l'une de ces qualités à un degré supérieur, et être dénué de l'autre: de là résulte la différence des esprits. Il n'est pas rare que la fausseté passe pour de l'esprit, et la franchise pour de la simplicité. La galanterie de l'esprit, dit Larochefoucault, est de dire des choses flatteuses d'une manière agréable. Le silence devrait être l'esprit des sots.

L'esprit humain ne marche que par degrés dans tous les

genres. C'est le propre de l'esprit humain, que les exemples ne corrigent personne: les sottises des pères sont perdues pour les enfants; il faut que chaque nation fasse les siennes.

Un ancien dit: On consultait un homme qui avait quelque connaissance du cœur humain sur une tragédie qu'on devait représenter: il répondit qu'il y avait tant d'esprit dans cette pièce, qu'il doutait de son succès. Quoi! dira-t-on, est-ce là un défaut dans un temps, où tout le monde veut avoir de l'esprit, où l'on n'écrit que pour montrer qu'on en a, où le public applaudit même aux pensées les plus fausses quand elles sont brillantes? Oui, sans doute, on applaudira le premier jour, et on s'ennuiera le second. Ce qu'on appelle esprit est tantôt une comparaison nouvelle, tantôt une alliance fine: ici l'abus d'un mot qu'on présente dans un sens, et qu'on laisse entendre dans un autre; là un rapport délicat entre deux idées peu communes: c'est une métaphore de ce qu'on objet ne présente pas d'abord, mais de ce qui est en effet dans lui; c'est l'art ou de diviser deux choses qui paraissent se joindre, ou de les opposer l'une à l'autre; c'est celui de ne dire qu'à moitié sa pensée pour la laisser deviner.

Le mot esprit est générique. Il a toujours besoin d'un autre mot qui le determine. Et quand on dit: *voilà un ouvrage plein d'esprit, un homme qui a de l'esprit*, on a grande raison de demander du quel.

V. Nouvelles et Sots.

Esprit républicain. Il est au fond aussi ambitieux que

l'esprit monarchique. C'est le secret de toute révolution. Le fond du républicain est vanité ou avidité.

Esprits forts. Je voudrais voir, dit un esprit fort, un homme sobre, modéré, chaste, équitable, prononcer qu'il n'y a point de dieu; il parlerait du moins sans intérêt: mais cet homme ne se trouve point. L'impossibilité où je suis de prouver que dieu n'est pas, me découvre son existence.

Estomac. Quelle influence l'estomac n'a-t-il pas sur l'esprit! Comme on est plus aimable, plus humain, plus généreux, plus sociable en sortant de table! Les hommes d'état n'ont jamais fait une meilleure police qu'à table. Les bouteilles de Champagne sont ses meilleurs agents. La véritable police, dans les provinces surtout, ne peut être que le résultat de la confiance que peut ou que sait inspirer un préfet, un intendant, à ses administrés, à des honnêtes gens, à des hommes attachés au Souverain et à l'ordre public. J'ai eu bien des occasions de me convaincre de cette vérité dans ma longue carrière politique. À la suite d'un bon dîner, en prenant une tasse de café dans l'embrasure d'une fenêtre, j'ai appris parfois ce qu'il m'aurait été presque impossible de connaître. Les gouvernements y ont souvent obtenu d'importants renseignements. Ainsi l'estomac bien rassasié est un des grands ressorts politiques, quand on a l'esprit de l'à-propos.

V. Repas.

État (l'). V. Hommes d'état.

Éternuement. La coutume de saluer les gens qui éter-

nuent est très-ancienne et très-répandue. La fable nous dit que Prométhée, ayant formé le premier homme, déroba le feu du ciel, l'emporta dans un petit flacon, qu'il mit sous le nez de la statue pour le lui faire aspirer. Le phlogistique divin pénétra bientôt dans la tête, s'insinua dans les fibres du cerveau, se répandit dans toutes les veines; et le premier signe de vie que donna ce nouvel être fut d'éternuer. Prométhée, ravi de ce mouvement, lui écria aussitôt: Bien te fasse! Ce souhait fit sur l'homme une telle impression, qu'il s'en servit toujours dans la même occasion, et le fit passer à sa postérité. Aristote et d'autres ont cru voir l'origine de ce compliment dans le respect religieux qu'on avait anciennement pour la tête, comme la partie la plus distinguée du corps, le domicile et le laboratoire de l'âme; ou bien dans le présage de quelque événement heureux ou malheureux, comme pensaient les Egyptiens et les Grecs. Un jour que la fidèle Pénélope priait pour le retour d'Ulisse, le jeune Télémaque éternua si fort, que tout le palais en fut ébranlé; et cette tendre épouse ne douta plus de l'accomplissement de ses voeux. Des poètes out cru enchanter les belles, quand ils leur annonçaient que les amours ont éternué à leur naissance. Enfin l'éternuement est une preuve du bon état de la santé, de la chaleur et de la force du cerveau: sous ce rapport il mérite donc un compliment. D'autres médecins au contraire prétendent que c'est une opération violente et dangereuse: en admettant cette opinion, quoi de plus honnête que de faire un souhait à celui qui éternue? et l'on trouva à propos par la suite de dire à ceux qui éternuaient: *Bien vous fasse!* Presque tous les peuples de la terre avaient cet usa-

ge. Mais la mode vient de le proscrire: à peine s'il reste encore dans quelques villes de province!

Étiquette. Sans le respect pour l'étiquette, le prestige de la royauté ne peut se maintenir qu'imparfaitement.

V. Philippe III.

Étude. L'étude a des douceurs, mais mélancoliques. Un villageois étant venu voir M.r Huet évêque d'Avranches, et n'ayant jamais pu lui parler, parce qu'il était, disait-on, occupé à étudier: Ah! pourquoi, dit le paysan, le roi ne nous a-t-il pas donné un évêque qui a fait ses études?

V. Solitude.

Événements. Les événements publics sont la muse d'une foule d'écrivains disgraciés de la fortune.

Ce qui paraît un prodige aux siècles à venir, ne se sent pas, disait le cardinal de Retz. Tous les grands événements du globe, sont comme ce globe même, dont une moitié est exposée au grand jour, et l'autre plongée dans l'obscurité. Ce ne sont pas les événements qui forment les points saillants dans la vie, mais les vives émotions de l'âme qu'on a éprouvées, et dont le souvenir ne s'efface jamais. Les passions tumultueuses exagérées fatiguent l'âme, la chargent de nuages: c'est le zéphyr qui fait éclore les fleurs; borée les flétrit et les tue. En parlant dans cet article des émotions de l'âme, j'ajoute ce que dit un grand génie sur l'âme. Voici ses propres paroles: « L'article âme et tous les articles qui « tiennent à la métaphysique doivent commencer par une

« soumission sincère aux dogmes de l'Église. La révélation « vaut mieux sans doute que toute la philosophie. Les sys- « tèmes exercent l'esprit, mais la foi l'éclaire et le guide. « Nous la connaissons si peu, que nous l'appelons *substance*; « or le mot substance veut dire ce qui est dessous : mais ce « dessous sera éternellement caché; ce dessous est le secret « du Créateur, et ce secret est partout. Nous ne savons ni « comment nous recevons la vie, ni comment nous croissons, « ni comment nous digérons, ni comment nous dormons, « ni comment nous pensons, ni comment nous sentons. La « grande difficulté est de comprendre comment un être a « des pensées ».

V. Femmes.

Exactitude. C'est la politesse des rois.

Exécution. L'exécution d'une justice est la tragédie de la canaille.

Le même peuple court en foule aux supplices de ses semblables, aux exécutions publiques.... Étrange empressement de voir des misérables!

Exigence. L'amitié obtient, l'importunité arrache, l'exigence repousse.

Extravagance. V. Barreau.

F

Facilité. Toutes les choses sont difficiles avant d' être faciles.

Factieux. Une irréflexion, une opiniâtreté excessive égare toujours les factieux, et finit par les conduire à leur perte. Le ciel n' a jamais accordé aux factieux, aux opinions exaltées qui triomphent, la sagesse et la réflexion : chaleur, opiniâtreté, imprévoyance, tel est leur partage. Ils ne savent rien céder de bonne grâce, ni rien soutenir avec habileté. Emportés par les passions du moment, ils se cabrent, ou se jettent tête baissée dans le danger, compromettant ainsi leur position ou leurs intérêts.

Faction. L'homme qui est toujours prêt à proclamer les droits du peuple, n'est qu' un adroit fripon qui ne crie si haut que dans quelque intérêt personnel.

Napoléon dit: Toute faction est un composé de dupes et de fripons.

V. Patriotisme, Tory et Wighs.

Faiblesse. V. Crainte

Familiarité. La familiarité est presque toujours une maladresse : avec nos supérieurs, ils nous en savent mauvais gré; avec nos inférieurs, ils ont moins de considération pour nous.

Fanatisme. Il désire les persécutions. Le fanatisme est à la superstition ce qu'est la rage à la colère. Le fanatisme politique est aussi étranger que le fanatisme religieux aux principes de justice et aux sentiments d' humanité.

Fantaisie. V. Esprit.

Fausseté. J'ai connu une dame, qui avait pour principe, que la sincérité est la plus sotte des vertus, et la fausseté le plus nécessaire de tous les vices. La fausseté passe très-souvent pour de l'esprit, et la franchise pour de la simplicité; mais elle ne peut long-temps se soutenir; elle n'a qu'un instant pour tromper.

Fautes. Les succès couvrent les fautes; les revers les rappellent.

Félicité. Le sage ne court pas après la félicité, mais il se la donne.

Femmes. Le seigneur a mis dans le cœur de la femme une voix mystérieuse qui l' avertit de tout. Et partout où il se trouve des misères humaines, le ciel envoie des femmes pour les adoucir. C' est ainsi que M.me Necker parlait des femmes. Les vers-luisants sont l'image des femmes: tant qu'elles restent dans l' obscurité, on est frappé de leur éclat; dès qu' elles veulent paraître au grand jour, on les méprise et on ne voit que leurs défauts.

Les femmes remplissent les intervalles de la conversation et de la vie, comme ces duvets qu' on introduit dans les cais-

ses de porcelaine: on compte ces duvets pour rien, et tout se briserait sans eux. Un son de voix agréable, chez une femme surtout, est un des plus heureux dons du ciel. L'éloignement de ces sons aigus et perçants, qui dénotent une éducation vulgaire, finit par embellir complètement une femme aimable et bien élevée.

La femme qui se tait, est celle très-souvent dont le cœur, sanctuaire discret, renferme l'objet d'un culte.

L'honneur des femmes est dans la fidélité, comme celui des hommes dans la probité.

Les femmes commencent à se corrompre par la coquetterie, l'oisiveté et le luxe; les hommes les achèvent par la galanterie.

Quand une femme est secrètement en faute, elle montre au plus haut point ostensiblement l'orgueil féminin. C'est une dissimulation d'esprit, dont il faut leur savoir gré. La tromperie est alors pleine de dignité, si non de grandeur.

Sans les femmes, les deux extrémités de la vie seraient sans secours, et le milieu sans plaisir.

Il n'y a d'amie aussi dangereuse pour une femme honnête, qu'une femme qui a cessé de l'être.

Les femmes ont corrompu, dit M.r de Balzac, plus de femmes que les hommes n'en ont aimé.

Les femmes ressemblent aux girouettes: quand elles se rouillent, se fixent.

La femme, ce sexe rusé, a un art de divination qu'il est difficile de mettre en défaut.

Voltaire a dit de la femme: C'est un être qui s'habille, babille, et se déshabille.

Tite-Live soutient que la femme est un animal puissant et indomptable.

Platon fait découler des femmes toutes les erreurs. Cependant les femmes passent pour avoir un certain bon sens qui leur indique parfois le chemin là où les hommes, malgré leur majestueuse supériorité, ne voient qu'écueils et fondrières.

Aristote déclare la femme un homme incomplet.

Saint-Lambert dit: La femme est caraïbe: à la minute qui passe, elle sacrifiera tout son avenir.

Sophocle prétend que le plus bel ornement d'une femme est le silence.

Montesquieu a écrit: Quand la beauté demande l'empire, la raison qui lui manque le fait refuser; quand la raison pourrait l'obtenir, la beauté n'est plus; refus encore: donc la femme doit rester dans la dépendance.

Plus une femme est délicate, plus elle veut cacher les joies de son âme.

Bien souvent les femmes se trouvent calomniées par leur faute. On est forcé de convenir qu'elles y donnent sujet, soit par un air de préoccupation, soit par un air d'ennui dédaigneux et mortifiant qu'elles ont toujours avec les ennuyeux. Vous ne sauriez immaginer, disait la marquise de Créquy, combien le silence et l'air ennuyé excite d'animosité. De tous les labeurs, le plus pénible est celui de cacher l'ennui qu'on nous cause, et voilà pourquoi les personnes nerveuses ont tant d'ennemis.

Une femme aimée doit être toujours caressante et gaie.

Quand une femme est vraiment heureuse, ne va pas dans

le monde, surtout lorsqu'elle ignore les usages d'une société qui peut-être ne l'aurait pas accueillie, ne sachant prendre cette élégance de manières, ni ayant appris cette conversation pleine de mots, et bien souvent vide de pensées, qui a cours dans les salons.

Jeunes filles, les femmes nous élèvent par la candeur de leurs fronts, la pureté de leurs regards. Jeunes femmes, elles nous prodiguent leurs trésors d'amour et de volupté. Mères, elles nous immolent la jeunesse de leur vie et jusqu'à l'éclat de cette beauté, dont pourtant elles étaient si vaines et si fières.

Les hommes doivent la plupart du temps baisser pavillon devant la sagacité et la pénétration féminine. Un homme regarde; une femme voit. Un homme cherche encore ce que la femme a trouvé d'emblée.

La femme d'un homme de génie n'a qu'à se laisser conduire; et la femme d'un sot doit, sous peine des plus grands malheurs, prendre les rênes de la machine, si elle se sent plus intelligente que lui.

On voit chez les femmes italiennes une mobilité fébrile; mais c'est un préjugé qui veut cela; tandis que chez les anglaises il semble qu'elles mettent leur amour-propre à ne rien exprimer sur leur visage, dont la sérénité défie l'amour.

Un mariage de sympathie et d'amour crée dans la femme une femme nouvelle: celle de la veille n'existe plus le lendemain.

Le silence est l'ornement des femmes. La nature nous a donné deux oreilles et une seule bouche, pour nous apprendre qu'il faut plus écouter que parler.

Aristote ne croit pas qu' une femme puisse avoir rang parmi les belles, si elle n' est d' une grande taille.

V. Beauté et Portrait.

Femme comme il faut (la). Elle se revèle, parce qu'elle est parfaitement élégante et très-distinguée, parce qu'elle a tellement de cette manière impossible à copier avec toutes ses grâces.

V. Grande dame et Haute société.

Femmes bourgeoises. Rien n' est plus insolent que les bourgeoises qui jouent à la madame; et il n' y a pas de pires diablesses de celles qui jouent à la fausse dévote.

Fermeté. La fermeté unie à la douceur, est une barre de fer entourée de velours. Mais c' est de l'aveuglement quand elle dégénère en opiniâtreté.

L'intrépidité est l'extrême fermeté éprouvée par la présence du danger, des peines et des souffrances: elle caractérise particulièrement le héros.

V. Crainte.

Fidélité.

« Elle dure si peu, qu' on n'a pas le temps même
« De la nommer fidélité:
« Si bien que c'est en vérité
« Un enfant qui meurt sans baptême. »

On place ordinairement au pied de la statue de la déesse Fidélité un chien blanc; ce symbole lui est commun avec l'amitié. Il doit l'être en effet, puisque le chien réunit l'attachement et la fidélité.

Tacite dit que la fidélité est toujours suspecte lorsqu'elle est achetée. Et Sénèque nous a laissé écrit, qu'on attend peu de fidélité de celui en qui on a reconnu un cœur plein d'artifice et des actions méchantes.

Fierté. La fierté est la sentinelle de l'honneur. Le bourgeois est quelquefois fier avec les gens au dessus de lui; mais c'est une fierté qu'il se donne et non pas qu'il trouve en lui: il fait comme ceux qui se haussent sur leurs talons, pour paraître plus grands.

La fierté d'une femme n'est simplement la pudeur sévère, l'amour du devoir, mais le haut prix que son amour-propre met à sa beauté.

Finesse. La politique l'admet, et la société ne s'en offense pas. La Bruyère dit: Avec les gens qui par finesse écoutent et parlent peu, parlez encore moins; ou si vous parlez beaucoup, dites peu de choses.

La véritable finesse n'est autre chose qu'une prudence bien réglée; elle fait que l'honneur est sincère sans être simple, et pénétrant sans être trompeur.

La finesse est la petite monnaie de la fausseté.

V. Ministre et Ruse.

Flatterie. Les flatteurs sont aussi funestes aux femmes

qu'aux rois. C'est pour les perdre, ou pour en abuser, qu'ils parlent si complaisamment de leur beauté et de leur puissance.

Tous les surnoms que la flatterie prodigue si lâchement aux souverains, ne sont que des titres purement honorifiques, comme dit Sénèque. Un flatteur est un esclave qui n'est bon pour aucun maître.

Nous mettons quelquefois la porte entre la flatterie et nous; mais nous ne la fermons jamais.

Les deux espèces d'hommes que l'on flatte le plus, disait le régent de France, sont les rois et les géoliers.

On lit dans la Phèdre de Racine (acte IV scène VI) ces deux vers:

« Détestables flatteurs, présent le plus funeste
« Que puisse faire aux rois la colère céleste ».

Fleurs. Il en est des fleurs comme de certaines amitiés, que l'on nourrit, que l'on cultive avec passion, et qui alors font épanouir le cœur. Les fous et les sots les recherchent par des vues d'intérêt; et les sages se contentent d'eux-mêmes, sans se soucier des autres. C'est Aristippe qui parle. Était-il égoïste?

Dans les voyages de l'abbé Prévôt on lit l'article suivant: « Dans la Virginie on voit une fleur monstrueuse. Elle est da la grosseur d'une tulipe et lui ressemble beaucoup par la tige. Elle est couleur de chair, couverte d'un duvet à l'une de ses extrémités, et toute unie à l'autre. Sa figure représente les deux sexes de l'homme et de la femme: quel badinage de la nature! »

Foi publique. La foi publique, la foi privée et le droit des gens se trouvent énormément violés par le système presque général d'ouvrir les lettres. Mais ce système se rend trop nécessaire lorsque les temps ne sont pas tranquilles.

La sureté des peuples est le premier besoin. Un gouvernement sage doit tout employer pour la rendre stable. Pour atteindre ce but, rien ne doit présenter obstacle, et tout doit être surmonté par la force de caractère d'un administrateur intelligent et juste. Les événements font la loi. Ce qui est bon aujourd'hui, demain ne le sera plus.

Forme. V. Femmes.

Fortune. La fortune, pour l'ordinaire, n'est point favorable aux honnêtes gens: l'écume des mers s'élève sur la surface, et les perles restent au fond.

Pour faire fortune, ce n'est pas de l'esprit qu'il faut, c'est de la délicatesse qu'il ne faut pas.

Qui ne sait pas se servir de la fortune quand elle vient, ne doit se plaindre quand elle s'en va.

Nous commençons les choses, la fortune les finit.

La manière de penser change avec la fortune. Marie de Medicis Reine de France et de Navarre est suppliante auprès du parlement de Paris, dont elle avait tant de fois rejeté les remontrances. On voit encore aujourd'hui sa requête: « Supplie Marie Reine de France et de Navarre disant, que depuis le 23 février elle aurait été arrêtée, prisonnière au château de Compiègne, sans être ni accusée ni soupçonnée, etc. ».

« *Fortuna vitrea est: cum splendit, frangitur* ».

Cette déesse inconstante, le pied légèrement posé sur une roue rapide, ou placée debout sur un char traîné par quatre chevaux aveugles comme elle, écrase ses adorateurs, et change cent fois par jour de ministres et de favoris.

Le ciel pose sur sa tête: ses mains portent en même temps le feu et l'eau, emblème du bien et du mal qu'elle répand sur la terre. Quelquefois elle tient de la main droite la corne d'abondance et de la main gauche elle conduit l'occasion, dont la tête chauve ne présente sur le front qu'un léger toupet de cheveux, par lequel il faut la saisir.

Dans toutes les conditions le pauvre est bien proche de l'homme de bien, et l'opulent n'est guère éloigné de la friponnerie. Le savoir-faire et l'habileté ne mènent pas jusqu'aux énormes richesses.

Si le financier manque son coup, les courtisans disent de lui: « C'est un bourgeois, un homme de rien, un malotru ». S'il réussit, ils lui demandent sa fille.

Le poète Marini disait de la fortune:

« Instabil dea, che in su la fronte hai sciolto
« (L'orbe col piè premendo) il crin fugace,
« E di virtù nemica empia e di pace,
« Cangi sempre tenor, nè serbi un volto ».

Le poète Alamanni disait aussi:

« La fortuna simiglia le salse onde,
« Ch'or bassissimo fanno or alto il mare ».

Boèce parlant de la consolation que donne la philosophie, disait de la fortune:

« A costei perseguire i miglior piace
« Con quella pena ch' ai più rei conviensi,
« Quinci è che iniquitade in alto regna,
« E giustizia nel fondo afflitta giace;
« Virtute a vile, in pregio il vizio tiensi;
« La menzogna si cerca, il ver si sdegna;
« D'ogni vile opra indegna
« Soffrono i giusti per gl'iniqui pena;
« Nè portano ai malvagi o tema o danni
« Frode, spergiuri e inganni:
« Ma quando fosca torna di serena,
« Quei che i regi innalzò falsi e protervi,
« Metter si allegra in basso e farli servi ».

Le poète Tasso dans son poème de la Jérusalem, ch. 14, st. 72, a peint ainsi la fortune:

« Troverete del fiume a pena sorti,
« Donna giovin di viso, antica d'anni,
« Che ai lunghi crini in su la fronte attorti
« Fia nota, ed al color vario de' panni ».

L'Ariosto a dit de la fortune, ch. 45, st. 4:

« Si vede per gli esempi, di che piene
« Sono le antiche e le moderne istorie,
« Che il ben va dietro al male e'l male al bene,
« E fin son l'un dell'altro, e biasmi, e glorie,
« E che fidarsi a l'uom non si conviene
« In suo tesor, suo regno e sue vittorie;
« Nè disperarsi per fortuna avversa:
« Che sempre la sua ruota in giro versa ».

« Vois-tu, disait Napoléon à son frère Lucien: la fortune est un bosquet de roses à l'extrémité d'un égoût: il faut marcher dans l'égoût ». Cela arrivait quelque temps avant le 13 vendémiaire. Lucien qui avait encore un peu de montant républicain en sa qualité de littérateur, lui répondit: « L'égoût conduit au bosquet, j'en conviens; mais les roses du bosquet sentent toujours la boue ». Tu as raison, frère, répliqua Bonaparte en lui serrant le bras, mieux vaut un bain de sang qu'un bain de boue.

V. Maladresse, Napoléon, Occasion et Quiétude.

Fox. Il avait cette maxime: Refusez tout à vos amis, accordez tout à vos ennemis. Ce fut aussi, dit L. G. Michaud, la maxime de la restauration de la monarchie de Louis XIV en 1814, qu'il fallait tout faire, tout sacrifier pour appaiser, pour gagner ses ennemis, sans s'occuper des amis dont on n'avait rien a redouter, qu'on devait même persécuter s'ils devenaient exigeants: déplorable système de toute époque!

Français et France. Lors des guerres civiles de la France et au milieu de ses troubles (1649), la noblesse s'assembla en corps aux Augustins, nomma des syndics, tint publiquement des séances réglées. On eût cru que c'était pour reformer la France et pour assembler les états généraux : c'était pour un tabouret que la reine avait accordé à Madame de Pons; peut-être n'y a-t-il jamais eu une preuve plus sensible de la légéreté d'esprit qu'on reprochait aux Français.

Les Français sont bons soldats. Ils font toujours la gloire de leurs généraux. Le sort de Turenne et de Condé fut d'être toujours vainqueurs quand ils combattirent ensemble à la tête des Français, et d'être battus quand ils commandèrent les Espagnols.

Le comte de Clermont était abbé de S.t Germain et devint général d'armée et fut le successeur de M.r d'Estrées. On fit sur lui des vers, dont je ne citerai que ceux-ci :

« Moitié casque, moitié rabat,
« Clermont en vaut bien un autre :
« Il prêche comme un soldat
« Et se bat comme un apôtre ».

Cela ne doit point nous étonner d'après les exemples qu'on nous offre depuis la révolution du 1789. Nous avons vu des avocats, des capucins, des prêtres, prendre place au milieu des plus grands généraux de l'époque. C'est une nation de braves que la France : elle aura toujours la plus belle armée du monde.

Le royaume de France fut mis par Louis XIII (1637) sous la protection de la Vierge.

L'an 1830, à la chute du trône de Charles X, le royaume de France était divisé en quatre portions. Le clergé et la noblesse en formèrent une, qui appartenait de droit au duc de Bordeaux; la bourgeoisie et les boutiquiers voulaient le duc d'Orléans; le peuple et les artisans étaient pour le duc de Reichstadt; et au milieu de ces trois divisions s'élevait un quatrième parti pour la république. Celui-ci était composé de toutes les jeunes têtes ardentes, de vieux jacobins incorrigibles, de quelques vétérans subalternes et de tous les ambitieux déçus dans leurs espérances. Le coup d'état du 2 décembre 1851 fait par Louis-Napoléon Bonaparte, a tout changé: ces quatre portions sont presque disparues dans leur division, et rien encore, au moment où j'écris (juin 1852) ne nous apprend clairement la nouvelle composition des partis: attendons.

V. Plaisanterie.

Franchise. Il faut agir avec franchise, si on veut être sincèrement vertueux. Mais cette vertu, au milieu des sociétés les plus distinguées, passe souvent pour de la simplicité, comme la fausseté pour de l'esprit. La franchise est compagne des grands caractères. Elle est la marque distinctive de l'homme de bien, et le cachet de l'élévation des sentiments. Une franchise affectée est un poignard caché. Mais la franchise doit toujours être sous la tutèle de la prudence.

V. Loyauté.

Frayeur. La frayeur est un conseiller peu fidèle, puisqu'il voile l'entendement.

V. Crainte et Peur.

Fréquentation. On prend insensiblement les défauts de ceux qu'on fréquente. Les affections de l'âme, dit Sénèque, de même que certaines maladies du corps, se gagnent par contagion. Ne fréquentez pas les méchants, parce que, quand même ne perdriez pas vos mœurs, vous perdriez bien sûrement votre réputation.

V. Liaisons.

Frondeurs. Nom qu'on donne en France aux censeurs du gouvernement.

V. Petits-maîtres.

Frugalité. La frugalité n'est autre chose qu'une pauvreté volontaire.

G

Galanterie. La galanterie est un jeu, où tout le monde triche: les hommes y jouent la sincérité; les femmes la pudeur ; et chacun se trompe.

Entre autres imprécations, les Lacédémoniens faisaient celle-ci: « Que ta femme ait un galant! »

Il y avait en Italie dans le siècle passé une espèce de galanterie toute particulière. Des dames avoient des galants qu'on nommait *sigisbés*. Le matin le sigisbé allait attendre dans le salon le lever de la dame; ensuite il assistait à sa toilette, où il lui rendait des petits services. Il devait chercher à l'amuser par des contes, par le récit des anecdotes du jour. Il la suivait à la messe, à la promenade; il lui tenait compagnie jusqu'à

l'heure de son dîner; vers les six heures du soir il allait la retrouver à sa seconde toilette; après quoi on se rendait ensemble ou à l'église ou à *la passeggiata;* et de là on allait à la *conversazione*, où il faisait sa partie de jeu. La galanterie l'obligeait, en jouant avec sa dame, à quelques petits sacrifices, à repousser les faveurs de la fortune, tout en l'enivrant de louanges.

La galanterie appartient à tous les âges, mais c'est selon. Voici un exemple de galanterie octogénaire. M.r le comte de Maurepas à quatre-vingts ans avait conservé ces habitudes de galanterie. La belle, vertueuse et spirituelle marquise d'Augelas était obsédée importunée par son assiduité. Elle voulait s'en défaire à tout prix. Le hasard la servit à merveille. Un jour que selon la coutume M.r le comte était venu lui répéter qu'elle était l'objet de toutes ses tendresses, la marquise avec une grâce toute particulière lui dit: « Comte, veuillez bien fermer la porte de ce boudoir, il fait trop d'air et je suis un peu enrhumée. » Le comte se leva, alla fermer la porte, mais en déhors, et s'esquiva à petit bruit, sans qu'elle pût en pénétrer le motif. Le comte ne revint plus. Il se rencontrèrent plus tard. Ils rirent de cet incident qui resta le secret du comte. Ce trait ne fut pas bien galant de sa part; mais la marquise obtint ce qu'elle désirait.

V. Vie et Vieillards.

Gaucherie. V. Timidité.

Généalogies. Les anciens romains étaient aussi fous qu'on l'est aujourd'hui sur le chapitre des généalogies. De com-

bien de familles ne disaient-ils pas qu'ils descendaient ! ou d'un compagnon d'Hercule, ou de quelque autre personnage des temps fabuleux!

Les plus puissants monarques n'attribuent pas à la hauteur et à la pureté de noblesse de leur race une importance aussi grande que les courtisans qui les entourent. Louis XV nous en fournit une preuve. Fatigué des querelles continuelles du parlement, et des duc et paires sur les généalogies, et voulant mettre un terme à ce bavardage répété continuellement des courtisans contre la petite noblesse, les nobliaux, les noblaillons, les bourgeois et les bourgillons, il se donna pour exemple d'une origine médiocre, et montra par là qu'il ne fallait point rougir de ses parents.

Déjà plus d'une fois il avait donné à entendre au maréchal de Richelieu que Vignerot, son aïeul, était un joueur de flûte, qui avait plu à la nièce du Cardinal. Il avait assez souvent dit au maréchal de Villeroi, qu'il descendait d'un pêcheur, qui avait vécu sous François I.

Un soir après avoir réduit les courtisans au désespoir par quelques petites anecdotes historiques de ce genre, il s'écria: Du reste, consolez-vous; moi-même, quoique je me regarde comme un assez bon gentilhomme, j'ai parmi mes aïeux un notaire de Bourges.

On ne voulait pas ajouter aucune fois à ce propos. Le roi prit alors en main une petite note, et lut à la société ce qui suit:

« Sous le règne de Louis XI, vers l'an 1470, vivait à « Bourges un honnête notaire; on le nommait *Babou :* son « père avait été barbier. On trouve encore dans les archives

« du Berry beaucoup d'actes, qui sont écrits de sa main, ou
« au moins signés par lui. *Babou* gagna beaucoup d'argent. Il
« acheta à Phylibert Babou, son fils, la charge de trésorier de
« France. Dans la suite Phylibert fut maître d'hôtel de Charles VIII. Son fils Babou, seigneur de la Bourdésière, était
« en 1539 grand maître de l'artillerie. Sa fille fut mère de
« Gabrielle d'Estrées, dont le fils naturel César de Vendôme
« épousa en 1609 la riche héritière de Mercœur. Il fut père
« d'Élisabeth de Vendôme, qui épousa Charles Amédée de Savoie duc de Némours, qui fut tué en duel par le duc de
« Beaufort, son beau-frère. De cette union naquit Marie de
« Némours, qui épousa Charles Emmanuel duc de Savoie. Son
« fils Victor Amédée, duc de Savoie, monta sur le trône de
« Sardaigne. La fille de ce prince, Marie Adélaïde de Savoie,
« devint l'épouse de Louis de France, duc de Bourgogne,
« duquel, moi qui vous parle, j'ai l'honneur d'être le fils.
« Vous voyez ainsi que le dixième de mes aïeux était notaire et l'onzième barbier: je ne les désavoue point, et
« n'en rougis point. Suivez donc mon exemple, et ne soyez
« sur votre arbre généalogique plus pointilleux que ne l'est
« sur le sien votre roi lui-même ».

Générosité. La bonté et la sensibilité font partie de ses éléments. Le repentir la désarme, le bien l'alimente.

C'est une belle chose, dit Ligne, qu'un homme vraiment généreux; car il n'y a de grandeur sur la terre que dans le sacrifice de soi-même.

Oublier les faveurs qu'on accorde, et se rappeler celles qu'on reçoit, constitue l'âme vraiment généreuse.

Gênes (le doge de). Impériale Lascaro, doge de Gênes, et les sénateurs Lomellino, Garibaldi, Durazzo et Salvago vinrent à Versailles faire tout ce que le roi de France Louis XIV exigeait d'eux, pour les punir de leur désobéissance à ses ordres. Le doge en habit de cérémonie parla couvert de velours rouge, qu'il ôtait souvent: son discours et ses marques de soumission étaient dictées par Seignelai. Le roi l'écouta assis et couvert; mais comme dans toutes les actions de sa vie il joignait la politesse à la dignité, il traita Lascaro et les sénateurs avec autant de bonté que de faste. Les ministres Louvois, Croissy et Seignelai leur firent sentir plus de fierté. Aussi le doge disait: « Le roi ôte à « nos cœurs la liberté par la manière dont il nous reçoit; « mais ses ministres nous la rendent ».

Le doge était un homme de beaucoup d'esprit. Tout le monde sait, que le marquis de Seignelai lui ayant demandé ce qu'il trouvait de plus singulier à Versailles, il répondit: « C'est de m'y voir ». (L'an 1685, 22 février).

Génie. Le génie, comme la divinité, dit Livry, est au-dessus de toutes les définitions.

Un génie vif et plein de feu franchit et traverse ce qui arrête les esprits communs, disait La Roche; et les plus beaux génies, ajoute-t-il, s'affaiblissent avec l'âge et ne deviennent que les ombres d'eux-mêmes.

V. Valeur.

Génie du mal. Un homme à qui sa franchise, sa générosité, sa probité donnaient le droit de croire de s'être conci-

liée la bienveillance universelle, avait supposé que le génie du mal avait cessé d'exercer sa puissance parmi les hommes; mais il se trompait. L'envie se sert toujours du génie du mal, pour aller à la haine la plus noire et la plus odieuse.

Gioviano Pontano. Ce fameux génie napolitain décora le mur en déhors de l'église de S.t Jean l'Évangeliste qu'il fit bâtir à Naples, par des sentences philosophiques. En voici quelques unes des meilleures :

« 1. Excellentium virorum est improbûm negligere con-« tumeliam, a quibus etiam laudari turpe ».

« 2. Nec temeritas semper felix, nec prudentia ubi-« que tuta ».

« 3. Audendo, agendoque respublica crescit, non iis « consiliis quae timidi cauta appellant ».

1. Il est du caractère des hommes généreux et nobles de mépriser la calomnie des méchants, dont les louanges sont également déshonorantes.

2. La témérité n'est pas toujours heureuse, ni la prudence toujours sûre.

3. C'est moins par des conseils vantés comme prudents par des hommes timides, que par l'audace et les actions qu'un état prospère.

Gloire. C'est le succès qui la fait.

La douceur de la gloire, dit Pascal, est si grande, qu'à quelque chose qu'on l'attache, même à la mort, on l'aime.

Qu'est-ce que la gloire de l'homme après sa mort? C'est, dit un ancien, un bon vent après le naufrage.

Dans les grands cœurs l'amour de la gloire occupe la place que la vanité remplit dans les âmes vulgaires.

La gloire est une courtisane qui s'attaque souvent à vous au moment où vous le pensez le moins.

Gonzalve de Cordoue. Il méritait si bien le titre de grand capitaine et non de vertueux. Il disait que la toile d'honneur doit être grossièrement tissue.

Goût. Le goût dépend de deux choses: d'un sentiment tres-délicat dans le cœur, et d'une grande justesse dans l'esprit.

La science d'un homme de goût est proprement l'art de juger les talents sans aucun talent.

L'instabilité de nos goûts fait le déréglement de notre vie.

Il est encore plus aisé de renoncer à ses préjugés qu'à ses goûts.

Gouvernements. L'expérience a fait connaître, que pour bien gouverner l'espèce humaine, il vaut beaucoup mieux parler à son imagination et à ses sens que calculer sur sa raison.

Dans un état bien administré, le pouvoir doit avoir sous la main tous les moyens d'action et de repression. Le caractère de ceux qui gouvernent fait en tout lieu les temps de douceur et de cruauté.

Un gouvernement en appelant à soi toutes les intelligences, agit de son propre intérêt et travaille à l'affermissement de l'édifice social..... Tous les citoyens doivent être

intéressés à la prospérité de l'état. Il ne faut pas que la soumission soit la conséquence de l'ignorance et de l'abrutissement. L'organisation gouvernementale, si elle est trop locale, elle manque de force et d'unité, et elle ne se lie pas assez aux intérêts généraux.

Un ministre de Napoléon, Talleyrand, répétait souvent cette maxime du démon, que la fin justifie les moyens. Un ancien dit un jour en parlant des lois, qu'elles sont des toiles d'araignée où les mouches se laissent prendre, et que les oiseaux déchirent en les emportant au bout de leurs ailes.

Que de fois, disait M.r de Talleyrand, la Providence m'a fait assister à la tragédie d'action réelle d'un gouvernement qui disparaît par sa faute! car tenez pour certain, qu'un gouvernement ne tombe que parce qu'il lui convient de tomber, et qu'il développe avec une constance incroyable et une rapidité effrayante

« Cet esprit d'imprudence et d'erreur,
« De la chute des rois funeste avant-coureur: »

pensée admirablement bien exprimée par Racine.

Les capacités intellectuelles qui s'élèvent au-dessus du vulgaire dans le gouvernement des états, éprouvent de la part du peuple toute sorte d'ingratitude, qui se montre toujours par des pamphlets, par des satires. C'est ainsi que le peuple se vengeait de la sévérité exacte et administrative du contrôleur général Colbert.

L'autorité et la liberté, forces puissantes et fécondes, se disputent à jamais le monde de l'intelligence et des actions

humaines. Chaque génération vient se heurter contre le mystère de cette lutte incessante, sans jamais la pénétrer et la résoudre.

Voltaire dit: Nous jugeons les ministres, les gouvernants, comme le parterre juge un opéra sans savoir la musique.

L'homme de génie ne saurait gouverner l'état sans fermeté; et c'est précisément cette fermeté qui fait le malheur d'un état gouverné par un homme sans génie.

Rien ne prouve autant la médiocrité de ceux qui sont à la tète des affaires, que la répugnance qu'ils ont à se servir des hommes supérieurs: le génie ne craint pas la comparaison.

Henri IV. disait: Tout prospère dans une monarchie où l'on confond les intérêts de l'état avec ceux du prince.

Tout état menace ruine, quand la justice, les lois, la discipline et les bonnes mœurs y sont méconnues.

La véritable richesse des états consiste dans le nombre d'habitants, dans leur travail et leur industrie.

Les grands états, disait Napoléon, peuvent supporter de grands abus; ce sont les grandes fautes qui les font périr.

Un gouvernement ne doit choisir ses administrateurs que parmi ceux qui ne sont pas entièrement étrangers au maniement des affaires publiques; et cela avec connaissance de cause, pour être au fait de la besogne: car pour faire jouer la machine, il faut d'habiles ouvriers. Éloignez-en le plus qu'il soit possible les hommes de robe. Par leurs manières, ainsi que par leurs habitudes, l'expérience nous a prouvé que bien peu d'entr'eux n'aient échoué en politique. On en compte cependant qui ont éminemment brillé.

Un sage administrateur fait ce qu' il peut ; et c' est une grande erreur de prétendre faire ce que l'on désire. Et lorsque il se voit privé de force au point du départ, l' homme sage louvoie et ne demande que ce qu' il peut obtenir.

V. Clémence, Estomac, Factieux, Faction, Homme d'état, Ingratitude, Ministres, Organisation politique, Peuple, Repas, République, Révolution, Roi, Société, Soulèvements, Vérité.

Grâces. Les grâces les plus séduisantes sont celles de la beauté ; les plus piquantes celles de l' esprit ; les plus touchantes celles du cœur.

Grande dame. On ne verra plus de grandes dames en France, mais on pourra avoir pendant long-temps *des femmes comme il faut*, envoyées par l' opinion publique dans la haute chambre féminine, et qui seront pour le beau sexe ce qu'est le gentleman en Angleterre.

Tout en France a été complice de la femme comme il faut. L'aristocratie y a consenti par la retraite au fond de ses terres, où elle est allée se cacher pour mourir émigrant à l' intérieur devant les idées, comme jadis à l' étranger devant le masses populaires. Les femmes qui pouvaient fonder des salons européens, commander l' opinion, la retourner comme un gant, dominer le monde en dominant les hommes d' art ou de pensée qui devraient le dominer, ont commis la faute d' abandonner le terrain, honteuses d'avoir à lutter avec une bourgeoisie enivrée de pouvoir, et débouchant sur la scène du monde pour s'y faire peut-être réduire

en morceaux par les barbares qui la talonnent: aussi là où les bourgeois veulent voir des princesses, n'aperçoit-on que des jeunes personnes comme il faut. C'est M.r de Balzac qui parle ainsi dans la Lune de miel. La grande-dame est morte avec l'entourage grandiose du dernier siècle, avec la poudre, les mouches, les moules à talons, les corsets busqués ornés d'un delta de noeuds en rubans. L'empire français a vu les dernières robes à queue. Napoléon en créant ses duchesses, engendrait en France *les femmes comme il faut* d'aujourd'hui.

V. Haute société.

Grandeur. La vertu, dit Fénélon, touche peu les grands, parce que la vertu loin de les flatter, les contredit et les condamne dans leurs faiblesses. Faut-il s'étonner s'ils ne sont point aimés, puisqu'ils n'aiment rien que leur grandeur et leurs plaisirs?

M.e de Maintenon avait toujours eu pour maxime qu'il faut voir les grands comme ami et jamais comme protégé.

Dans le dictionnaire des grands, faibles et opprimés sont synonimes.

L'hommage, dit J. J. Rousseau, que nous rendons indistinctement aux grands, nous avilit et ne peut les flatter.

Les exemples des grands ont tant d'autorité, que les particuliers s'en font des lois, disait La Bruyère. Cela est si vrai, qu'on dirait que la société n'est qu'une école de singerie qui va par degrés.

V. Singerie.

Grandeur déchue. La joie grossière du parvenu tout enivré de ses richesses, nous dégoûte et nous révolte ; mais nous éprouvons naturellement une douce sympathie pour la grandeur déchue, surtout lorsqu'elle nous apparaît sous les traits de l'innocence et de la vertu.

Guerriers. Les grands guerriers sont utiles sans doute aux états ; mais un grand politique ne l'est pas moins, et peut-être est plus rare. Si un capitaine habile sait défendre un état, un législateur éclairé lui donne des sages lois. Si un grand prince fait briller le trône de tout l'éclat de la puissance, un bon administrateur fait encore plus, il l'enrichit, le rend industrieux, et fonde son bonheur sur le travail et les vertus.

H

Habitude. L'habitude détruit la cause qui la fait naître, et met un besoin à la place d'un plaisir. On triomphe des mauvaises habitudes plus aisément aujourd'hui que demain.

Haine. C'est une étrange passion qui nous trouble et nous tourmente sans raison. Nous nous mettons par elle dans le pouvoir de celui que nous haïssons, puisqu'il nous afflige et nous vexe. Sa vue met nos sens en mouvement : le souvenir nous agite l'esprit.

Un homme véritablement homme ne hait point : sa colère et sa mauvaise humeur ne vont point au delà de la minute.

L'homme fait pour les affaires et l'autorité ne voit point

les personnes ; il ne voit que les choses, leur poids et leur conséquence.

Les haines sont si longues et si opiniâtres, que le plus grand signe de mort dans un homme malade c' est la réconciliation.

La haine est un sentiment atroce qu' une âme basse peut seule éprouver. La haine s' accroît moins par ses vengeances que par ses efforts infructueux; c' est de toutes les passions celle qui s' exalte le plus par les vains désirs et par les espérances trompées.

Tacite dit, que c'est le propre de l'esprit humain de haïr celui qu' on a offensé.

Une dame croyait qu' il était plus honnête d' être haïe que de haïr.

Hasard. Le hasard est en amour la providence des femmes.

Henri IV. On a dit de ce grand roi, que si on l'eût pu corriger de cette tendance folle pour le sexe, il eût pu effacer la gloire des Alexandres et des Césars. La dialectique même manque dans cette ridicule supposition; car César fut beaucoup plus incontinent qu'Henri IV. ne fut amoureux; on ne voit pas pourquoi Henri IV. eût été plus loin qu' Alexandre.

V. Ingratitude, Médisance, Reconnaissance.

Héros. La plupart des héros ne sont que des fléaux brillants, qui désolent la terre.

Histoire. L' histoire des grands événements de ce monde n' est guère que l' histoire des crimes. Il n' est point de siècle que l' ambition n' ait rempli d' horreur. Si on parcourt l' histoire du monde, on voit les faiblesses punies, mais les grands crimes heureux; et l' univers est une vaste scène de brigandage, abandonnée à la fortune.

Il ne faut pas presser la vérité de l' histoire, si l'on veut trouver du plaisir à la lire. Je ne dis pas de l' utilité, car strictement raisonnant, je n' en trouve point. Deux choses égales ne se trouvent pas ni dans le monde physique ni dans le monde moral. De quelle utilité voulez-vous que soit l' exemple de l'histoire?

L' histoire est dangereuse: elle montre plus de crimes, que de vertus récompensées.

Histoire du moyen-âge. Au démembrement de l' empire romain en occident commence un nouvel ordre de choses, et c' est ce qu' on appelle l' histoire du moyen-âge, histoire barbare des peuples barbares, qui devenus chrétiens n' en deviennent pas toujours meilleurs.

Hiver. L' hiver est le printemps du beau-monde.

L' hiver est pour la femme à la mode ce que fut jadis une campagne pour les militaires de l'empire français. Quelle œuvre d'art et de génie qu' une toilette, ou une coiffure destinée à faire sensation!

Homère. Les Smyrnéens sont fort glorieux de la naissance d' Homère. Une belle aventurière, nommée Crithéi-

*

de, enceinte de cet enfant, vint accoucher secrètement de lui sur les rives du Mélès; ce qui lui fit donner le nom de Mélésigène, qu'il troqua, après avoir perdu la vue, contre celui d'Homère, qui signifie aveugle. Après son accouchement, cette mère infortunée gagna sa vie à filer des laines. Phormias, philosophe, qui enseignait la grammaire et la musique à Smyrne, touché de sa beauté et de sa situation, lui trouvant d'ailleurs de l'esprit, l'épousa et cultiva l'éducation de son enfant. Homère ne rechercha les bonnes grâces d'aucun prince: il soutint la pauvreté avec courage, et voyagea beaucoup pour s'instruire.

Homme. Le charme le plus attrayant que puisse avoir un homme aux yeux d'une femme est de lui offrir un visage inconnu: rien n'est comparable aux agréments d'un dernier venu. Quand les yeux voient ce qu'ils n'ont jamais vu, le cœur sent ce qu'il n'a jamais senti.

La plupart des hommes, comme les animaux, s'effraient et se rassurent avec des riens. On a donné de l'homme physique cette définition burlesque: « Un tube actif et digestif ouvert aux deux extrémités. »

Tout homme est formé par son siècle: bien peu s'élèvent au dessus des mœurs du temps.

La résolution et le génie supplèent à tout. Une preuve de cette vérité se trouve dans le cardinal de Richelieu, qui commanda le siège de la Rochelle; et plus tard dans la révolution de France du 1793, où des avocats, des simples citoyens, s'élevèrent au dessus de leur rang, donnèrent leurs noms à la postérité et à l'histoire en se rendant célèbres comme grands généraux d'armées.

Il est écrit quelque part que tout acteur, si mauvais qu'il soit, a toujours un rôle ou une minute où il est sublime; de même il y a dans la vie du plus grand rustre et du plus gros imbécile un moment où il a toutes les ressources, toute la présence d'esprit de l'homme de génie.

La plupart des hommes accueillent ceux qu'ils appellent leurs amis à bras ouverts et se montrent affectueux tant que l'entretien demeure dans les termes généraux. Mais dès qu'on aborde l'objet spécial d'une visite, il s'opère dans leur physionomie un changement à vue. On voit les sourcils se contracter, l'œil se charger de nuages. L'ami écoute alors l'ami d'un air distrait et avec tous les signes d'une contrariété peu équivoque. Les manières changent comme la peau du camaléon aussitôt qu'ils prévoient qu'on va leur demander un service.

Les hommes, dit V***, sont comme les animaux: les gros mangent les petits, et les petits les piquent.

L'homme de mérite a été toujours supplanté par l'homme d'une habileté médiocre.

Pascal a dit: L'homme n'est ni ange ni bête, et le malheur est que qui veut faire l'ange, fait la bête.

L'esprit de parti abaisse les plus grands hommes jusqu'aux petitesses du peuple.

Il n'y a pour l'homme que trois événements: naître, vivre et mourir. Il ne se sent pas naître, il souffre a mourir, il oublie de vivre.

Les hommes ne cèdent jamais à ceux qu'on méprise.

Les hommes marchent toujours à pas de tortue, lorsqu'il faut courir au secours du malheureux qui se noie.

Les mots dits par les grands hommes sont comme les cuillers de vermeil que l' usage dédore: à force d' être répétés, ils perdent tout leur brillant.

Un homme ne doit jamais dire qu' il ne peut changer d'opinion: le cours des événements malheureusement l'emporte bien souvent, et surtout dans les révolutions, où l'intérêt particulier se cache adroitement sous l'intérêt public.

Les hommes, en général, qui ont du pouvoir, de la considération, de l'autorité, rarement consentent à mettre leur influence au service d' intérêts individuels.

Le sublime et la parodie sont deux farces de toute création humaine:

« Le ciel en nous formant mélangea notre vie
« De désirs, de dégoûts, de raison, de folie,
« De moments de plaisirs et de jours de tourments:
« De notre être imparfait voilà les éléments. »

L' honnête homme doit toujours se conduire comme s' il était vu des dieux et des hommes, disait un philosophe de la Grèce à un jeune homme. Les désirs des hommes sont, pour l'ordinaire, déraisonnables et ridicules. L' expérience doit nous prouver qu' il faut se contenter de son sort, et ne rien désirer vivement, parce que nous ignorons si ce que nous souhaitons fera notre malheur ou notre bonheur. Certains hommes qu' on dit grands, ne sont tels qu' à la manière des fossées: plus on les creuse, plus on leur ôte de la terre, et plus ils augmentent d'étendue.

Il serait à désirer que les hommes puissants apprissent à ne point juger les autres d'après une perfection qui n'est pas dans le monde, et à reconnaître dans leur faiblesse les fautes d'autrui. Mais l'orgueil humain est de telle force, que celui qui peut plus, pense aussi pouvoir être le meilleur. Quelquefois même la perversité conseille, pour faire oublier les propres crimes, de les punir dans les autres.

Dans les affaires publiques surtout les hommes doivent employer de l'énergie. En faisant les choses à demi, on y perd toujours.

Un homme sage, un bon père de famille principalement, ne doit pas tout voir; ou s'il a voulu voir, il doit savoir prononcer.

Les désirs des hommes vont toujours au delà de leur nature, de leur position. Aussi Ovide disait: *Sors tua mortalis non est mortale quod optas.* Que V.*** traduisit par ce vers:

« Tes désirs sont d'un homme et tes vœux sont d'un Dieu. »

Et il nous a aussi laissé ce vers si connu:

« Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier. »

Celui qui a dit, qu'il était le très-humble et le très-obéissant serviteur de l'occasion, a peint la nature humaine.

Nous traitons les hommes comme les lettres que nous recevons: nous les lisons avec empressement, mais nous ne les relisons pas.

Dans les dialogues entre le chapon et la poularde par Voltaire, on lit ce passage sur l'homme: « Les hommes ne se servent de la pensée que pour autoriser leurs injustices, et n'emploient la parole que pour déguiser leur pensée. » À un demi siècle plus tard M.r de Talleyrand disait aussi très-souvent : « La parole a été donnée à l'homme pour déguiser sa pensée ». Le grand diplomate se serait-il rencontré avec Voltaire ? ou n'aurait-il pas répété plutôt ce que celui-ci avait dit?

L'homme n'est point maître de ses sensations. C'est une infirmité que l'esprit ou la raison s'efforcent en vain de combattre. En voici des exemples bien frappants. Henri III. de France ne pouvait rester dans une chambre où il y avait un chat. Le duc d'Épernon s'évanouissait à la vue d'un levraut. Le maréchal d'Albret se trouvait mal dans un repas où l'on servait un marcassin. Uladislas, roi de Pologne, prenait la fuite quand il voyait des pommes. Erasme ne pouvait sentir du poisson sans avoir la fièvre. Scaliger tremblait de tout son corps en voyant du cresson. Le chancelier Bacon tombait en défaillance toutes les fois qu'il y avait une éclipse de lune. Bayle avait des convulsions lorsqu'il entendait tomber de l'eau d'un robinet. Lamotte-Levoyer ne pouvait entendre le son d'aucun instrument. Je pourrais citer mille exemples de ce genre. Le lieutenant général Carrascosa, qui vient de mourir tout récemment à Naples, se trouvait entièrement déconcerté dans son physique à la vue d'une souris.

Souvent ce que l'homme a gagné en connaissances il l'a

perdu en sensations; il eût mieux valu pour lui savoir un peu moins et sentir davantage.

V. Déguisement, Fausseté, Ministre, Nouvelles, Pouvoir, Réputation.

Hommes d'état. Un nouveau marquis parlait depuis si long temps et d'un ton si assuré de sa noblesse et de ses talents politiques, que personne ne doutait pas qu'il ne fût très-noble et très-grand homme d'état. Tout le monde s'est convaincu plus tard, qu'on avait grand tort de croire sur sa parole M.r le marquis.

Un homme d'état, un ministre galant répondit à une aimable dame, qui sollicitait une place: « Vous avez toutes les places du monde dans le cœur du ministre et de ses bureaux. »

Les hommes médiocres ne peuvent avoir d'autorité que dans le calme; au moment de la tempête le gouvernail appartient au plus habile.

L'homme politique qui se livrerait à tous les mouvements de son coeur, compromettrait tous les intérêts confiés à ses soins, autant que l'homme privé compromet sa vie entière quand il cède à ses passions.

V. Estomac et Ministres.

Hommes en place. La principale étude d'un homme en place est de ne laisser sortir personne mécontent de sa présence, et de se rendre agréable à tous ceux qui l'approchent. On ne peut faire du bien à tout moment; mais on peut toujours dire des choses qui plaisent.

HOMMES MINUTIEUX. Les observateurs minutieux et les captieux faiseurs de théories sont ce qu'il y a de plus odieux au monde. Leurs expériences sont petites et compliquées; leurs hypothèses, bizarres et obscures.

V. DOCTRINAIRES.

HOMMES PRUDENTS. Quand on peut abandonner son poste, sans déshonneur, au moment du danger, il vaut mieux se retirer. Les grandeurs plaisent aux yeux, vues de loin; si vous en approchez, vous ne voyez que misère et qu'ennui. On passe mieux sa vie courant le monde ou enfermé dans son cabinet avec ses livres. Un homme habile et prudent, même dans les temps calmes, ne doit écrire que ce qui peut servir à faire des papillotes.

HOMMES SAGES. Le bruit gâte tout; la paix arrange tout. L'homme sage passe l'éponge sur ce qui est fait et irremédiable. Il cherche prudemment à voir ce que le présent peut promettre à l'avenir.

HONNEUR. L'honneur est le désir d'être estimé des hommes. Les militaires le placent dans le courage; les juges dans l'intégrité; les gouvernants dans la reconnaissance des peuples et dans celle du chef de l'état; les femmes dans la chasteté. L'honneur est déjà flétri, dit Duclos, lorsqu'il a besoin d'être réparé.

Les honneurs augmentent la dépense: on serait bien fâché, dit M.me de Sévigné, que cela ne fut point; on est bien embarrassé quand cela est; voilà parfaitement le monde.

Humilité. L'humilité est la grandeur des autres vertus. C'est aux femmes les plus exposées à la flatterie qu'elle fait aussi le plus d'honneur: elle brille avec plus d'éclat dans les hautes conditions. La modestie, dit Lingrée, n'engage jamais à s'humilier autant que la vanité. La fausse humilité n'est que le déguisement le plus subtil de l'orgueil.

Hypocrisie. Honneurs, plaisirs, richesses, les hypocrites s'approchent de tout cela, en faisant semblant de s'en éloigner.

Tandis que Rome était dans la désolation, et que le Pape se trouvait prisonnier dans le château S.t-Ange, Charles Quint croyant tromper l'Europe et faire croire qu'il n'avait aucune part à ces abominations, ordonnait des prières et des processions en Espagne pour l'élargissement du S.t Père. Il assistait dévotement à ces pieuses cérémonies, un gros chapelet à la main. Les Espagnols qui se trouvaient à Rome, firent imprudemment devant le Pontife l'éloge de ces procédés captieux. On prétend qu'il leur répondit par ces mots de Virgile: *Quid vota furentem, quid delubra juvant?* « Que sert d'adresser au ciel des vœux et des prières en « faveur de celui qu'on se plait d'accabler du poids de sa « fureur? »

Celui qui a le malheur de devoir lutter contre un hypocrite, doit l'étudier à fond. Tout cet art, tout cet esprit, tout ce monde, tout ce commerce de pièges, d'amitié, d'estime, de confiance, cachent une profondeur d'abîme à donner le vertige, une fausseté à toute épreuve, une perfidie aisée et naturelle accoutumée à se jouer de tout, une noir-

ceur d' âme à faire douter qu'il en eût une, un mépris complet de toute vertu. La constante fatigue de l' hypocrisie la plus ouverte et la plus suivie, qui, prise sur le fait, ne rougit point, pousse plus vivement sa pointe; qui se trouvant à découvert et dans l'impuissance, se replie comme un serpent, dont elle conserve le venin, et tout cela sans humeur, sans haine, sans colère, à des amis dont il avoue n' avoir jamais eu à se plaindre, et envers lesquels il a même contracté les plus grandes obligations. Cet article se lit dans la Régence de M.r Dumas chapitre IV.me

I

Idéal. Par l'imagination, par le coeur et par l'esprit on se crée un idéal, qui ne vous quitte plus. Dans la solitude il embellit l' existence; c'est par lui que très-souvent l'homme prélude à un avenir. C'est l'attrait d'une sympathie, qui n'est point une illusion, qui l'a créée, et que l'absence affermit encore de plus, aidée de l' espérance.

V. Esprit.

Illusions. Un myope disait: Lorsqu'on est comme moi, par une infirmité fatale, presque entièrement isolé des objets extérieurs et à l' abri des distractions qu'ils causent.... si vous saviez comme il est facile de s'absorber tout entier dans la solitaire jouissance d'un sentiment unique et profond!

Les illusions dorent les premiers jours de notre jeunesse. Malheureusement elles disparaissent par la réflexion et par la vérité qui s'en suit. De même qu'un joli bouquet de

fleurs n'en impose pas long-temps, lorsqu'au lieu d'une odeur suave, il n'exale rien que de désagréable. L'illusion disparaît malheureusement aussi dans le vieil âge.

« Non, non: tout fuit dans le vieil âge,
« Tout fuit, jusqu'à l'illusion:
« Ah! la nature aurait été plus sage
« De la garder pour l'arrière saison ».

Que devient-on lorsqu'on perd à la fois, et dans un instant, toutes les illusions qui enchantaient la vie et tout espoir de bonheur et de consolation? Une dame écrivait un jour à une amie: « Vous êtes bien jeune pour combattre les illusions. Laissez les réflexions pour un autre âge. Suivez la marche de la nature: en voulant anticiper sur le temps, on perd des jouissances sans trouver le bonheur. »

Imagination. L'imagination trace mille fois dans l'ombre et dans la nuit de l'espoir, cet être de la pensée, ce fantôme créé à la fois par le coeur et par l'esprit, dont on est sans cesse distrait et détourné par les réalités de la vie, mais qu'on retrouve avec bonheur dans le repos et dans la solitude, quand on ferme les yeux, quand on oublie les moeurs positives, quand l'âme réagit sur la matière.

L'esprit est la fleur de l'imagination; le jugement en est le fruit. L'imagination est une coquette qui fait voir bien du pays à ceux qui s'amusent à l'écouter.

L'imagination est la source et la gardienne de nos plaisirs. Toujours d'intelligence avec le coeur, elle sait lui four-

nir toutes les erreurs dont il a besoin ; elle rappelle les plaisirs passés, et nous fait jouir de tous ceux que l'avenir nous promet.

V. Volupté.

Imitation. Les qualités d'imitation ne peuvent s'acquérir qu'à la longue, et dans le commerce aisé des femmes et du grand monde : encore faut-il être observateur judicieux. Chez la classe supérieure, chez ce qu'on appelle le beau-monde, il y a mille délicatesses de savoir-vivre pour ainsi dire traditionnelles et presque générales, qui se trouvent bien rarement ailleurs, et quoi qu'on fasse on ne saura jamais les imiter. L'imitation, dit un auteur anglais, est toujours borgne et boiteuse; elle n'aperçoit pas toutes les beautés de son modèle, et n'égale jamais celles même qu'elle aperçoit.

Immobilité. L'immobilité use la force. La vie c'est le mouvement.

Impatience. Celui qui sait attendre le bien qu'il souhaite, ne prend pas le chemin de se désespérer s'il ne lui arrive pas; et celui au contraire qui désire une chose avec une grande impatience, y met trop du sien pour en être assez récompensé par le succès. Il y a de certaines gens qui veulent si ardemment et si déterminément une certaine chose, que de peur de la manquer, ils n'oublient rien de ce qu'il faut faire pour la manquer. Les choses les plus souhaitées n'arrivent point; ou si elles arrivent, ce n'est ni dans le

temps ni dans les circonstances où elles auraient fait extrême plaisir.

V. Attente.

Importun. C'est le rôle d'un sot d'être importun, dit La Bruyère. Un homme habile sent s'il convient ou s'il ennuie; il sait disparaître le moment qui précède celui où il serait de trop quelque part.

Imposture. L'imposture est le masque de la vérité; la fausseté, une imposture naturelle; la dissimulation, une imposture réfléchie; la fourberie, une imposture qui veut nuire; la duplicité, une imposture qui a deux faces.

Impromptu. L'impromptu fait par l'abb. de Cabre, pour répondre de faire un portrait d'une femme belle et charmante, le voici:

« Pourquoi me demander ce que c'est qu'une femme,
« À moi, dont le destin est d'ignorer l'amour?
« De l'aveugle affligé vous déchireriez l'âme,
« Si vous lui demandiez ce que c'est qu'un beau jour».

L'art d'improviser en vers est le partage des Italiens. Francesco Gianni nous a fait connaître jusqu'à quel point ce don du ciel peut s'élever. Le recueil de ses impromptus est très-connu. On lui donna un jour pour sujet la chute des quatre empires. Il termina son chant improvisé par cette strophe:

« Cadde in quest' urna il molle e dolce Assiro
« Colla testa di rose coronato;
« E'l Perso, che di perle e di zaffiro
« Ha cinto il crine, in essa è rinserrato;
« Il Greco, che gli allori ha tratto in giro,
« Dal barbaro destin vi è condannato;
« Cinto d'elmo il Roman vi cadde anch'esso
« Sotto il peso de l'armi e di se stesso ».

Le même Gianni improvisant sur la mort de Socrate, dit, en faisant allusion aux ouvrages de ce philosophe:

« E Socrate così morir si vede,
« Qual sole che dechina in occidente
« Coi raggi in testa e colle nubi al piede ».

M.r de Voltaire fit l'impromptu suivant à madame la Marquise de Crillon à souper dans une petite maison de M.r le duc de Richelieu:

« Dans le plus scandaleux séjour
« La vertu même est amenée;
« Et la débauche est étonnée
« De respecter ici l'amour ».

V. Louis XVIII.

Inconvenances. Celle adoptée par beaucoup de jeunes gens, qui tutoient des hommes d'une classe élevée et à la mode, des hommes qu'on dit maintenant des hommes con-

nus, pour paraître liés avec eux, est la plus choquante. Bon jour, mon ami! comment te portes-tu? dit l'un d'eux au marquis de.... qu'il rencontrait dans le salon de la princesse de... à Naples. Tres-bien, mon ami, comment t'appelles-tu? lui répondit le marquis.

Le défaut d'éducation et de sensibilité se reconnaît à l'oubli des convenances. La vraie politesse ne doit que condamner de tels écarts, et le ridicule en fait justice. Ce qui peut maintenir le règne des convenances sociales, c'est le respect pour des hommes qui se montrent les conservateurs de cette parfaite tournure de formes gracieuses et nobles de la bonne compagnie d'autrefois, que les parvenus et les révolutions ont fait en partie disparaître.

V. Politesse.

Indépendance. Ne faire sa cour à personne, ni attendre de quelqu'un qu'il vous fasse la sienne: douce situation, âge d'or, état de l'homme le plus heureux!

Indolence. Ce n'est que l'indolence et la faiblesse d'esprit qui font négliger les affaires, et rendent pénibles des soins, qu'une tête bien organisée résout et termine facilement.

Indulgence. Il y a des gens pour qui l'indulgence n'est qu'un encouragement à s'en rendre indignes. Ce sont souvent les gens qui ont le plus besoin d'indulgence, qui en ont le moins pour les autres.

Influence des climats. La peste proprement dite est une

maladie attachée au climat du milieu de l'Afrique, comme la petite vérole à l'Arabie, et comme le venin qui empoisonne la source de la vie est originaire chez les Caraïbes. Chaque climat a son poison dans ce malheureux globe, où la nature a mêlé un peu de bien avec beaucoup de mal.

Infortune. Sénèque dit: L'infortune ne fait rien perdre au mérite; elle ne sert que de lustre à la vertu. La résignation allège l'infortune; la plainte en aggrave le poids. Dans l'infortune on peut goûter quelque charme à se rappeler les jours rapides du bonheur; mais le souvenir de l'innocence, dit M.e de Genlis, aigrit les tourments du coupable.

Ingratitude. Les services rendus restent souvent dans l'antichambre, et les soupçons entrent dans le cabinet.

La chance est telle au temps où nous vivons, l'on disait un jour à Henri IV., que quelque gouvernement qu'on serve, on gagne souvent plus de coups que d'honneurs, et plus de rebuffades que de reconnaissance. L'ingratitude est une monnaie marquée au coin de tous les partis.

L'ingratitude, dit Ségur, est un vice contre nature. Les animaux mêmes sont reconnaissants.

L'ingratitude est ce qui blesse le plus une âme reconnaissante et noble.

On s'acquitte presque toujours vis-à-vis d'une personne, qui vous a rendu de grands services, selon le conseil de M.e de Sévigné, qui dit plaisamment dans une de ses lettres, « qu'il y a quelquefois des obligations si grandes, des dettes

« si considérables, qu'on ne peut les payer que par l'ingra-
« titude ».

V. Gouvernement.

Injures. Le sage oublie les injures comme un ingrat les bienfaits. Les injures sont les raisons de ceux qui ont tort.

Aristote dit dans sa Morale, qu'un homme généreux et magnanime doit mépriser les injures, et qu'il y a de l'honneur et du courage à ne se point venger.

Innovations. Les innovations doivent s'éviter le plus qu'il est possible. À côté de l'avantage incertain du changement, se trouve toujours le danger de l'innovation.

Institutions. L'ignorance à côté de l'esprit; il faut le désir au cœur; le besoin est nécessaire au travail; l'inégalité à l'industrie. Après cela amusez-vous à changer le monde comme vous le voudrez: rêvez d'autres institutions: c'est vous qui perdez votre temps et qui n'arriverez pas.

Institutions républicaines. Dans ce système il manque ce principe actif d'une justice toujours conséquente avec elle-même, parce qu'il n'y a pas de pouvoir indépendant, dont ce soit le devoir et l'intérêt de la faire administrer. C'est ainsi qu'elles deviennent odieuses bien souvent à ceux mêmes qui dans l'origine les ont le plus aimées.

Instruction. Quand l'instruction est bien dirigée, elle est un élément de bonheur pour l'individu, et une garantie de moralité pour la société.

Intendances. V. Préfectures.

Inventions, Découvertes. Tout ce que nous inventons, tout ce que nous découvrons est le résultat de l'exercice, de la mise en activité d' un sentiment original du vrai, qui s' étant développé en secret, nous fait entrevoir avec la rapidité de l' éclair une vérité féconde. C' est une révélation qui se fait de dedans en dehors, et laisse pressentir à l'homme l' élévation de sa nature. C' est une synthèse du monde et de l' intelligence, qui nous donne l' assurance sacrée de l' harmonie éternelle de tout ce qui existe.

Ce n' est qu' aux esprits patients et laborieux qu' appartient le don de l' invention dans les sciences naturelles. Ce génie s' est remarqué en Allemagne, et s' étendait à leurs voisins du nord. Ticho-Brahé était danois. On a de lui les fameuses tables astronomiques connues sous le nom de *Tables Rodolphines* (de l' empereur Rodolphe II.). Il dépensa mille écus de son bien pour bâtir avec le secours de Frédéric II. roi du Danemark, non seulement un observatoire, mais une petite ville, habitée par plusieurs savants: elle fut nommée *Uranibourg*, « la ville du ciel ». Ticho-Brahé avait la faiblesse d' être persuadé de l' astrologie judiciaire. Il fut persécuté dans sa patrie après la mort du roi son protecteur; mais il en trouva un autre dans l' empereur Rodolphe.

Copernic avait trouvé le vrai système du monde avant que Ticho-Brahé inventât le sien, qui n' est qu' ingénieux. Le trait de lumière, qui éclaire aujourd' hui le monde, partit de la petite ville de Thorm dans la Prusse Polonaise, dès le milieu du seizième siècle.

Képler, né dans le duché de Wirtemberg (maintenant royaume), devina au commencement du dix-septième siècle les lois mathématiques du cours des astres, et fut regardé comme un législateur en astronomie.

Le chancelier Bacon proposait alors de nouvelles sciences, mais Copernic et Képler en inventaient.

L'antiquité n'avait point fait de plus grands efforts, et la Grèce n'avait pas été illustrée par de plus belles découvertes.

V. Calendrier et Secrets.

Italie. Il peut paraître étonnant que tant de grands génies se soient élevés dans l'Italie au XIII. et XIV. siècle sans protection, comme sans modèle, au milieu des dissensions et des guerres civiles. Quand une fois une langue commence à prendre sa forme, c'est un instrument que les grands artistes trouvent tout préparé, et dont ils se servent sans s'embarrasser qui gouverne et qui trouble la terre.

L'Italie, cette terre classique, si riche des bienfaits de la nature, est un pays morcelé. Elle ne peut jamais espérer une unité. Sa configuration s'y oppose. Napoléon a toujours vu aussi, comme bien d'autres, dans cette idée des erreurs politiques.

Jalousie. La jalousie est le plus grand des maux: c'est celui qui fait le moins de pitié aux personnes qui le causent. La jalousie veut passer pour un excès d'amour; mais elle fait peur en disant qu'elle aime. La jalousie grossière est une défiance de l'objet aimé; la jalousie délicate est une

défiance de soi-même. Elle aveugle plus qu' elle n' éclaire pas.

Les Turcs veulent que les femmes soient invisibles et retirées. Ils disent que lorsqu' on les expose au jour, elles ont le même sort que les tableaux, qui font naître à ceux qui les regardent la curiosité de les acheter.

Qui aime le plus, le jaloux ou celui qui ne l'est pas? La dame à laquelle on fit cette question, répondit : Le jaloux aime plus, et l' autre aime mieux.

Faire éclater la jalousie, c' est mettre au jour la crainte qu' on a d' être effacé.

L'Ariosto dit de la jalousie, c. 31, st. 1.re

« Che dolce più, che più giocondo stato
« Saria di quel d' un amoroso core?
« Che viver più felice e più beato
« Che ritrovarsi in servitù d' amore?
« Se non fosse l' uom sempre stimulato
« Da quel sospetto rio, da quel timore,
« Da quel martir, da quella frenesia,
« Da quella rabbia detta gelosia.

Giovanni della Casa dit dans un sonnet:

« Cura che di timor ti nutri e cresci,
« E più temendo maggior forza acquisti;
« E mentre colla fiamma il gelo mesci,
« Tutto il regno d'amor turbi e contristi;

« Poichè in brev'ora entro al mio dolce hai misto
« Tutti gli amari tuoi, dal mio cor esci:
« Torna a Cocito, ai lagrimosi e tristi
« Campi d'inferno: ivi a te stessa incresci;
« Ivi senza riposo i giorni mena,
« Senza sonno le notti; ivi ti duoli
« Non men di dubbia che di certa pena.
« Vattene: a che più fera che non suoli,
« Se il tuo venen mi è corso in ogni vena,
« Con nuove larve a me ritorni e voli?

V. Stanislas.

Je ne sais quoi (le). Il y a quelquefois dans les personnes ou dans les choses un charme invisible, une grâce naturelle qu'on n'a pu définir, et qu'on a été forcé d'appeler: « le je ne sais quoi. » Il surprend de sorte qu'il fait disparaître dans une personne des défauts que nos yeux nous montrent et que le cœur ne croit plus. Celles qui ont des grâces, c'est-à-dire des agréments que nous n'attendions pas, font les grandes passions, que les belles personnes ne font que rarement. Les grâces se trouvent plus dans l'esprit que dans le visage; car l'esprit peut se cacher pour paraître, et donner cette espèce de surprise qui fait les grâces. La fierté est opposée à la douceur des grâces. Ainsi *le je ne sais quoi* n'est en résumé que cette sympathie qui plait, et qu'on ne sait expliquer, plus souvent dans les manières simples et spirituelles que dans l'affectation ou dans les traits du visage.

Jeu. Quand la fatale passion du jeu est poussée à l'extrê-

me, elle devient une frénésie, un délire, et ne justifie que trop cette sentence de M.me Deshouliers:

« On commence par être dupe,
« On fini par être fripon. »

JEUNESSE. Mad.me de Sévigné disait, que la jeunesse est si aimable, qu'il faudrait l'adorer, si l'âme et l'esprit étaient aussi parfaits que le corps.

Un homme sage et sensé ne voudrait pas redevenir jeune aux mêmes conditions qu'il l'a été.

Massias dit: La jeunesse, printemps de la vie, aurore de la raison, est exposée à la fièvre des sens et au délire de l'imagination.

La jeunesse domine sur tout ce qui l'approche, sans le vouloir, sans y penser.

Un jeune capitaine ayant demandé la croix de S.t Louis, pour prix d'une action glorieuse, dont il apportait la nouvelle, « Vous êtes bien jeune, » lui dit le roi. « Sire, » lui répliqua l'officier, « on ne vit pas long-temps dans votre régiment. »

JOIE. La véritable joie est plus sérieuse que bruyante.

Comme les longues maladies usent la douleur, les longues espérances, dit M.me de Sévigné, usent toute la joie.

L' Ariosto fait une belle comparaison d' une joie imprévue dans ces vers:

« Qual sotto il più cocente ardore estivo
« Quando di ber più desiosa è l' erba,
« Il fior ch' era vicino a restar privo
« Di tutto quell' umor che in vita il serba,
« Sente l' amata pioggia e si fa vivo;
« Così poichè difesa sì superba
« Si vide apparecchiar la messaggiera,
« Lieta e bella tornò come prim' era. »

C. 32. St. 108.

Jouissances. Les jouissances les plus douces sont celles qui n' épuisent pas l' espérance.

Il y a des hommes qui méditent sur leurs jouissances, même en jouissant. Leur cœur est dans la tête. Est-ce-là le bonheur? est-on heureux sans les douces illusions de l' amitié et de l' amour?

Les privations volontaires finissent par devenir des jouissances. Dans toutes nos opérations, nous ne faisons que changer sans cesse, même dans nos jouissances. Ce qui fit dire au Dante, ch. 26 du Paradis:

« Però che l' uso umano è come fronda
« In ramo, che sen va, ed altra viene. »

J' ai soixante-quatorze ans passés dans ce moment. Je vis donc depuis bien long-temps, oui, depuis bien long-temps,

hélas! Mais non, je me trompe, je vis seulement dans cet instant, qui va passer à son tour et s'éclipsera. Il en revient un autre, qui n'est déjà plus, où j'ai vécu, il est vrai, mais où je ne suis plus, et c'est comme si je n'avais pas été. Peines passées, plaisirs passés, tout se confond: voilà à quoi aboutissent le bonheur ou le malheur de la vie.

V. PLAISIRS et SOLITUDE.

JOUR DE L'AN (premier). Ce jour-ci, qui est à Paris, à Naples et presque partout la fête des mensonges, est pour moi un jour de vérité, me disait une dame.

JUGEMENT. Si contre cent mille probabilités que l'accusé est coupable, il y en a une seule qu'il est innocent, cette seule doit balancer toutes les autres.

Il ne faut pas juger des choses par le rapport de la renommée.

Une des plus grandes preuves d'équité d'esprit, dit Tacite, est de n'avoir dans le jugement que nous portons des autres, aucun égard à celui qu'ils portent de nous.

Nous avons des exemples frappants sur les faux jugements. Le général Schérer fut chargé de plus d'accusations de concussions qu'aucun homme de ce monde: il ne dépensait rien et mourut pauvre... Voilà le jugement du monde! Et beaucoup de jugements à l'inverse sur des personnes ayant dans le public une opinion contraire, sont encore aussi fréquents que faux.

JUGES. Si ma mère était juge, disait Alcibiade, je ne m'y fierais pas.

De l'estime tant qu'il vous plaira: un juge intègre en mérite; mais point de reconnaissance.

Justesse. Un esprit juste qui fait une faute, ne la fait quelquefois que pour satisfaire une passion, et non par défaut de lumière. C'est le lot des esprits rares d'allier la justesse avec l'imagination, a dit Helvétius.

Justice. La justice est une belle vierge produite par le client, poursuivie par le procureur, cajolée par l'avocat, et défendue par le juge.

Ce qu'on appelle la justice est souvent aussi arbitraire que les modes. Il y a des temps d'horreur et de folie chez les hommes, comme des temps de peste; et cette contagion a fait le tour de la terre.

L

Laideur. C'est une grande affaire, quand il faut que le mérite se fasse jour à travers d'un extérieur désagréable. Le charme de l'esprit, s'il ne vient pas tout de suite à son secours, il est perdu dans un à-propos.

Dans une femme, la laideur avec un bon caractère est préférable à la beauté accompagnée d'un mauvais naturel.

V. Je ne sais quoi (le).

Langage. Quand on a la logique de l'affection et la raison du cœur, on lutte très-difficilement contre cela. Il faut toujours attaquer un cœur de face, jamais de profil. De cette

façon le langage muet de la physionomie arrive mieux à son adresse. C'est une leçon de l'expérience: ne l'oubliez pas.

LANGUE. La langue est le témoin le plus faux du cœur.

Qu'est-ce que la langue dans la bouche de l'homme vertueux? C'est la clef qui ouvre un trésor.

LARMES. Si la douleur se nourrit de larmes, les larmes aussi soulagent la douleur.

Les larmes perdent de leur amertume, dès que la main de l'amour les essuie. Les larmes enlaidissent. La mélancolie donne bien d'abord une certaine grâce qui plait; mais elle finit par allonger les traits et flétrir la plus ravissante des figures.

Fulvio Testi sur les larmes de la beauté a fait ces jolis vers:

« Ah! che di selce e di ferrigno smalto
« L'anima scabra e'l duro core ha cinto
« Chi non si dà per vinto
« Di due begli occhi a un lagrimoso assalto.
« Di' che pianga Calipso, e il suo viaggio
« Fermerà neghittoso Ulisse il saggio. »

J'ai lu au Dictionnaire des beaux arts, qu'on trouva un jour le poète Chapelle et Mademoiselle Scudéri fondant en larmes; ils pleuraient, disaient-ils, la mort du poète Pindare, que les médecins avaient tué.

Lecture. Aimer à lire, c'est faire un échange des heures d'ennui qu'on doit avoir en sa vie, contre des heures délicieuses.

Diogène achevant une lecture insipide qu'il faisait à ses amis, s'écria: Courage, mes enfants, je vois terre.

Borne tes lectures comme tes désirs. Les livres insipides et plats sont comme les mauvais vins: ils émoussent le goût, et ils nuisent, ceux-ci à la santé du corps, les autres à celle de l'esprit. Faites un choix de livres, ainsi que d'amis: *peu de livres et peu d'amis*, doit être la maxime du sage. Laissez la métaphysique aux rêveurs érudits: c'est le roman de l'âme. Une dame comparait la métaphysique au seigneur Don Quichotte, qui voyait des géants dans des moulins à vent, et Venus dans une grossière paysanne.

Une dame s'animant à la lecture d'un livre, ses yeux devinrent plus vifs: elle le quitta, moins pour perdre les idées qu'il lui donnait, que pour s'y abandonner avec plus de volupté.

M.me de Sévigné dit: Dans la lecture on aime ce qui finit et ce qui commence. Il n'y a de volupté égale à celle que donne une lecture qui plait: elle est plus durable à coup sûr.

Lettres missives. C'est pour soulager les personnes éloignées qui s'aiment, que les lettres sont inventées.

Une femme qui écrit une lettre ne découvre sa pensée qu'à la fin, dans une apostille.

Un ambassadeur espagnol à Vienne, évêque de Lérida, mécontent des Allemands, les envenima dans ses dépêches: « Les ministres de Léopold, écrivait-il, ont l'esprit fait

comme les cornes des chèvres de mon pays, *petites*, *dures* et *tortues*. C'est une diplomatie bien singulière. »

Ne perdons pas par notre négligence le seul bien de nous écrire, écrivait Héloïse à Abaïlard.

Les lettres disent tout ce qu'on peut se dire quand on est ensemble, et quelquefois, plus hardies, elles en disent davantage.

Les Indiens commençaient leurs lettres par ces mots: « Béni soit l'inventeur de l'écriture ».

Une femme célèbre terminait sa lettre par ces mots: « Adieu: comme il ne me reste ni papier, ni plume, ni encre, je me dépêche de vous dire, que je vous aime tendrement, parce que voilà la phrase que je suis vraiment attachée à ne pas supprimer de ma lettre ».

Fragment d' une réponse.

Mon vrai bonheur c'est vous, n'en doutez pas, Madame:
Oui, dès long-temps je sens, que vous charmez mon âme.
Je m'abandonne au feu d'une noble passion,
Qui, vertu des grands coeurs, élève la raison.
Votre esprit, vos attraits ont fait très-beau mon sort,
Et vous seule des Grâces m' avez conduit au port.
Mon bienheureux destin quand je lis dans vos yeux,
Je suis, Madame, alors au comble de mes voeux.
Alors en me fixant à contempler vos charmes,
Ivre de volupté, je sens couler mes larmes.
Je baise mille fois ce précieux billet,
De ma félicité doux et tendre cachet;

Ce billet, se parant d'une couleur charmante,
  Offre à ma vue l'image la plus chère et riante.
Aux maux de la vie, si je veux mettre une trêve,
  Je n'invoque que vous, fesant le plus beau rêve.
L'espérance redouble, échauffe mes désirs;
  Trompeuse, elle m'éblouit, mais elle a des plaisirs.
O divine amitié, rare, tendre et sublime,
  À ta lumière céleste ma vie se ranime;
Ce souffle animateur, que vous eûtes en partage,
  De près ou de loin m'inspirera toujours.
Grâce à vos yeux, mon cœur sera jeune à tout âge,
  Et vous serez toujours la mère des amours (1).

Liaisons. On est toujours trop loin avec ceux qui sont trop en arrière.

V. Fréquentation.

Libéralité. On n'est vraiment libéral que quand on donne sans intérêt.

Le libéral double le mérite du présent par le sentiment.

Il y a du plaisir a rencontrer les yeux de celui à qui l'on vient de donner. Mais la vraie libéralité consiste moins à donner beaucoup, qu'à donner à propos.

Ligne droite. Elle est rarement la plus courte. C'est un préjugé dont on commence à revenir, disait le père Escobar jésuite.

(1) Poesie di D. A. Patroni, terza edizione, Napoli, Batelli 1846, p. 146 e 148.

Lis. V. Pudeur.

Lois. De bonnes lois mal appliquées ou altérées sont pires que l'absence de toute législation, puisque les artisans du mal se trouvent protégés par la puissance conférée à des agents incapables et pervers.

Lorsque la masse est corrompue dans un état, les lois sont à-peu-près inutiles sans despotisme.

La loi doit être comme la mort, qui n'épargne personne, dit Montesquieu.

Loisirs. Heureux loisirs! Le sage dans le loisir même, quand il ne vit pas dans une inaction languissante, mais dans un loisir choisi par là raison, peut se rendre utile à son pays. La solitude le fortifie. Il coule dans son sein, d' une source pure, cette égalité de vie, que nous coupons sans cesse par mille desseins opposés. Mais hélas! tout le repos de la vie se perd, dit Sénèque, dans l'intérêt particulier. Les vieillards qui ont bien employé leur vie, peuvent légitimement et honorablement goûter les douceurs du repos.

V. Oisiveté et Retraite.

Louange. C'est louer sûrement et délicatement une femme que lui dire du mal de ses rivales : combien d'hommes sont femmes en cela !

La louange déplacée gâte plus l'esprit que la censure injuste ne le rébute : il y a des gens qui sont plus sots par la sottise des autres que par la leur.

La louange est sans pieds, la critique a des ailes.

Louis XIV. L'Europe a dû sa politesse et l'esprit de société à la cour de ce roi.

La connaissance malheureuse des hommes qu'on acquiert trop tard, fit dire qu'il avait cherché des amis et qu'il n'avait trouvé que des ingrats. Toutes les fois que je donne une place vacante, disait-il, je fais cent mécontents et un ingrat.

V. Pudeur.

Louis XV. V. Généalogie.

Louis XVIII. J'ai lu dans ses Mémoires le passage suivant:

« .... Ceci me rappelle que vers le milieu de 1817, jouant « avec une société intime à remplir des bouts rimés, di- « vertissement très en vogue dans ma jeunesse, où excel- « lait le marquis de Montesquieu Fezenzac, on me donna les « mots *France* et *Clémence*. La comtesse de Choisy s'en em- « para; je fus peu satisfait quand elle eut écrit les vers « suivants:

« Trois fléaux pèsent sur la France,
« L'impôt, la pluie et la clémence ».

« Chacun de rire autour de moi: on trouva la plaisanterie « charmante, et on s'empressa d'ajouter: cette fois du moins « la poésie est d'accord avec la raison. Ce n'était pas ma « pensée; aussi me retirant à l'écart, je pris une plume et

« traçai rapidement sur une carte l'impromptu suivant,
« dont l'heureux à-propos décida le succès:

« Les premiers seront adoucis,
« J'en garde au moins l'espérance.
« Quand au second, rien je n'y puis;
« Le troisième est ma jouissance. »

LOYAUTÉ. On se tire toujours des cas les plus épineux avec de la loyauté et du génie.

LUNETTES. Le secret de secourir la vue affaiblie des vieillards par des lunettes, qu'on nomme bésicles, est de la fin du treizième siècle. Ce beau secret fut trouvé par Alexandre Spina italien.

LUXE. Le bourgeois, dans ses ameublements, ses maisons et sa dépense, est souvent aussi magnifique que le sont les gens de qualité; mais la manière dont il produit sa magnificence, a toujours certain air subalterne qui la met au-dessous de ce qu'il possède. Y paraît-il indifférent? on voit qu'il gêne sa vanité. En jouit-il avec faste? il s'y prend avec petitesse. Et tout cela, faute de ce laisser-aller traditionnel qui ne s'apprend pas. La magnificence est la passion des dupes.

O luxe, tu portes dans la société toute sorte de désordres. Ton souffle empoisonne. Tu brises le lien des époux, dit Montgaillard. Tu séduis l'innocence par ton faste éblouissant, en la sacrifiant à une cruelle volupté. Malheureusement fort peu ont la force de se priver des inconvénients du luxe, qui est défini: *vexillum superbiæ, nidus luxuriæ.* Caligula

servait de risée à tous par la dissolution de ses habillements. Auguste fut loué de sa modestie. C' est un vice familier et spécial aux femmes, dit Charron, que le luxe et l' excès aux vêtements, vrai témoignage de leur faiblesse, voulant se prévaloir et rendre recommandables par ces petits accidents, parce qu' elles se sentent faibles et incapables de se faire valoir à meilleures enseignes.

Voici des vers sur le luxe d'un des grands génies du dernier siècle :

« Oui, je suis bien loin de m' en dédire,
« Le luxe a des charmes puissants:
« Il encourage les talents;
« Il est la gloire d' un empire;
« Il ressemble aux vins délicats;
« Il faut s' en permettre l' usage :
« Le plaisir sied très-mal au sage;
« Buvez, ne vons enivrez pas.
« Qui ne sait pas faire abstinence
« Sait mal goûter la volupté;
« Et qui craint trop la pauvreté,
« N'est pas digne de l' opulence. »

V. Modes.

M

Mal. Quand le mal a triomphé, il est toujours nécessaire qu'un sacrifice purifie les trous qu'il a laissés.

Maladresse. Elle ennuie presque toujours, et surtout dans le commerce galant. Bien souvent on n'aperçoit pas l'envie qu'on veut qu'on entende. Une fois l'instant passé, on n'inspire plus rien. Le moment dont il fallait profiter s'est éclipsé.

V. À-propos et Occasion.

Malheur. Le malheur est comme le sang des hydres antiques: il féconde des moissons de nouveaux malheurs.

Il y a des hommes justes à qui des malheurs arrivent, comme s'ils avaient fait les actions des méchants.

C'est dans le malheur qu'il faut montrer surtout sagesse et courage.

Un malheur entrevu dans un certain éloignement perd sa teinte funeste, ou pour mieux dire, se perd lui-même et disparaît devant l'idée consolante qu'il est encore loin et qu'il pourra ne pas arriver.

La fermeté dans le malheur n'est pas une vertu rare. L'âme ramasse alors toutes ses forces; elle se mesure avec ses destins; elle se donne en spectacle au monde. Quiconque est regardé des hommes, peut souffrir et mourir avec courage.

Quand le malheur est passé, c'est comme s'il ne fût jamais arrivé: « Le malheur qui n'est plus, n'a jamais existé. »

V. Homme.

Manières. Les manières polies sont des lettres de recommandation auprès des étrangers, et des lettres d'amitié pour les personnes de connaissance.

Marguerite. Cette fleur des champs cacha un emblème d'amour à Vienne à l'époque du congrès de ce nom en 1815. Voici comme cela est raconté par M.r le comte de la Garde.

« Le jeune prince C*** portait depuis quelques jours, en « forme de décoration unique, une marguerite à sa bouton- « nière, renouvelée tous les jours. Cette fleur villageoise pa- « raissait l'indice d'une recherche assez étrange dans une « saison où les champs ensevelis sous la neige n'en fournis- « saient pas aux amants des hameaux. On chercha, on con- « nut bientôt le secret. Cette fleur rappelait au prince un nom « chéri, celui de la comtesse ***. Un jour il visitait les ser- « res impériales. L'amour est superstitieux. La Comtesse « cueille une marguerite, l'interroge suivant l'usage, et la « dernière feuille amène le mot si désiré *passionément*. Le « mot est salué par un mutuel sourire: des regards sont « échangés, de ces regards qui disent: vous êtes compris.»

Mari. Je me rappelle d'avoir lu le portrait d'un mari dans ces termes: « Son mari était à peindre: il ressemblait à certain ventriloque, qui savait rire d'un côté et pleurer de l'autre; c'est-à-dire qu'il paraissait très-content de ce qu'on admirait sa femme; mais dès qu'un amateur avait l'air d'insister, il était saisi du frisson d'une jalousie très-apparente.»

Mariage. La femme qui se présente avec des bonnes moeurs est assez richement dotée.

Le mariage est un lien que l'espoir embellit, que le bonheur conserve et que le malheur fortifie.

Un contrat de mariage est souvent, entre les parties, l'engagement de ne point vivre ensemble. C'est une chaîne contraire à la nature, et peu proportionnée à la faiblesse et à l'inconstance de l'homme. C'est une terrible affaire, dit Bussy-Rabutin, que de s'obliger d'aimer par contrat.

La diversité de fortune et d'état, dit J. J. Rousseau, s'éclipse et se confond dans le mariage.

Mariez-vous, vous faites bien; ne vous mariez pas, vous faites mieux, dit le proverbe. D'ailleurs *melius est nubere quam uri*, a dit Saint Paul.

« Il faut aimer, c'est ce qui nous soutient,
« Car sans aimer il est triste d'être homme.
« Il faut la nuit dire tout ce qu'on sent
« Au tendre objet que notre coeur adore;
« Se réveiller pour en redire autant,
« Se rendormir pour y penser encore ».

V.***

L'amour crée dans la femme une femme nouvelle; celle de la veille n'existe plus le lendemain.

V. Ménage et Sages.

Médecin. Il y a long-temps qu'on a défini le médecin en ces termes: « Un homme vêtu de noir, mettant des drogues qu'il ne connaît guère dans un corps qu'il ne connaît pas ».

Quelquefois le médecin de nos jours remplace chez des dames le confesseur; et il est plus encore que le confes-

seur, car il est le souverain directeur de l'âme et du corps de sa cliente. Une femme peut avoir des secrets pour son mari, ou pour son amie la plus véritable (s'il existe des amies véritables); mais elle n'en a pas pour son docteur, qui, même pour traiter un simple *corize*, plus vulgairement connu sous le nom de rhume de cerveau, exige probablement que sa jolie malade lui déclare si le moral n'est pas attaqué. L'une désire un cachemire vert; l'autre des boucles d'oreilles en diamants; celle-ci veut une calèche; celle-là une maison de campagne. Or le meilleur moyen d'arriver à faire satisfaire par le mari tous ces goûts plus ou moins ruineux, c'est d'avoir une bonne petite maladie nerveuse, qui rend inévitable l'intervention du médecin et du spécifique nommé plus haut. Il faudrait qu'un mari fut un barbare pour ne pas faire l'emplette d'un cachemire vert en guise de julep, ou d'une petite maison de campagne prescrite par la faculté. Quand les conseils du médecin ont produit leur effet, la jolie malade lui dit: « Docteur, vous êtes un homme charmant » ! C'est la manière de remercier le mari.

Médecine. Un médecin philosophe pratique disait que la médecine dégénère quelquefois en charlatanisme, et qu'elle travaille presque toujours dans l'obscurité, s'appuyant sur des conjectures et donnant beaucoup au hasard.

Médiocrité. C'est un usage assez constant, que la médiocrité a toujours supplanté le mérite.

Une des marques de la médiocrité d'esprit, c' est de toujour conter.

La médiocrité est la règle de toutes les affaires.

Le prince de Ligne disait: « Rien ne prouve la médio-
« crité, que les petits mystères à l'oreille, les conversations
« dans une embrasure de fenêtre, les grandes discussions
« sur de petites choses. Malheur à ceux qui n'ont pas ce
« qu'on nomme en peinture la manière large ».

La médiocrité suffit à toutes les heures de la vie. Elle est le vêtement journalier de la société.

Médisance. Plaute, en disant qu'il fallait pendre par la langue celui qui médit, et par les oreilles celui qui écoute la médisance, semblait proposer la destruction du genre humain.

Le médisant secret est un serpent qui mord sans faire de bruit. On ne craint d'ordinaire les médisants, que parce qu'on aime les flatteurs.

Il se trouve partout des âmes charitables qui ne regardent pas la médisance comme un péché.

Mémoire. J'ignorais où était le siège de la mémoire; je sais maintenant qu'il est dans le cœur. Ainsi écrivit Mademoiselle Conte à la reine de France Marie Antoinette. On lit cette lettre dans le Salon de Lucien Bonaparte, écrit par M.e d'Abrantès.

La mémoire pour les esprits bornés, est un fond qui ne rapporte pas.

Il y a des gens qui ont la mémoire assez pleine, mais le jugement fort vide et fort creux.

Ménage. Le principe fondamental de la diplomatie de mé-

nage, est d'éviter les explications comme la peste. La simple causerie conjugale a ses dangers; la discussion cache mille pièges; l'explication est mortelle.

Mensonge. Le mensonge ne doit jamais être permis. Pourtant il devient un arme décisive dans le cas, où la célérité doit sauver les femmes et les empires. Ce mensonge officieux se rend en quelque façon excusable, parce qu'il ne fait mal à personne et qu'il peut faire du bien a quelqu'un. Le mensonge peut être regardé comme le marche-pied de tous les vices. S'il peut être quelquefois toléré, c'est seulement lorsqu'il vient au secours de la vertu.

Le menteur ne trompe habituellement que lui. On ne croit plus un menteur, dit Aristote, même lorsqu'il dit la vérité.

Mépris. On ne cède jamais à ceux qu'on méprise.

Un tranquille et froid mépris, dit Mad.me de Genlis, voilà l'espèce de haine qui convient aux âmes généreuses, et la seule dont elles soient susceptibles.

L'an 844, Ernest, chef des Esclavons, ayant vaincu les Germains, ceux-ci lui offrirent d'abandonner leur camp et de se retirer sans bagage. « Je ne vous estime pas assez, « leur répond le barbare avec fierté, pour croire votre « mort utile à ma nation; partez, je vous laisse la liberté « et la vie ».

Mérite. C'est toujours un grand bonheur de mériter tout, quand même on n'obtient rien.

Il faut avoir du mérite pour sentir celui des autres, et il

n'y a qu'un esprit noble qui se puisse faire un plaisir de rendre les autres contents d'eux-mêmes.

« Le mérite modeste est souvent obscurci:
« Le malheur est partout, mais le bonheur aussi. »

La nature ainsi que les bonnes actions morales et les bonnes œuvres font le vrai mérite des hommes; la fortune le pousse.

Le mérite qui attire est la grâce dans la figure, dans le maintien, dans l'action, dans les discours. Cette grâce plait avec attrait; c'est un charme secret qui remplit l'âme d'un sentiment doux. Le mérite de la voix d'un orateur qui manquera d'inflection et de douceur sera sans grâce, ainsi que la démarche précipitée ou pesante, les gestes lourds d'un homme quoique bien fait. Il n'aura rien de doux, rien de liant dans son extérieur. Une belle personne n'aura point le mérite des grâces dans le visage, si la bouche est fermée sans sourire, si les yeux sont sans douceur. Le sérieux approche trop du sévère qui rebute.

V. Grâces et Médiocrité.

Ministres. Voici ce que le président du conseil d'Espagne M.r Lopez disait à la tribune au mois de novembre 1843:

« Mon caractère, mes inclinations, ma vie entière ont « été, sont, seront toujours de tous points incompatibles « avec la vie ministérielle; je ne sais respirer dans cette at-« mosphère méphitique, où l'âme et la pensée se perdent « à chaque instant dans la petitesse des personalités, des

« prétentions et des intrigues, où le coeur se dessèche à « force d'être trompé, où les mécomptes finissent par dé- « raciner entièrement la foi. Un ministère est une macéra- « tion intolérable etc. etc. » et il donna tout de suite sa démission. Cela se lit dans « Mes vacances en Espagne » par Quinet.

Il ne doit exister de haines personnelles pour un ministre, pour un homme d'état. Les passions dénaturent les affaires, la raison seule leur rend leur véritable mesure, a dit M.r de Fiquelmont.

Une longue et volumineuse correspondance ministérielle, disait Talleyrand, est un arsénal où il y a des armes à deux tranchants.

On peut juger du caractère des hommes par leurs entreprises. Pour connaître à quel point un ministre a de l'esprit, il faut ou l'entendre souvent parler, ou lire ce qu'il écrit. Il arrive souvent parmi les hommes d'état ce qu'on voit tous les jours parmi les courtisans: celui qui a le plus d'esprit, échoue; et celui qui a dans le caractère plus de patience et de force, de souplesse et de suite, réussit.

Ce n'est pas la même besogne pour ceux qui ont à traiter des affaires étrangères et internationales. Pour eux une règle invariable de conduite serait, selon le circonstances regardée comme absurde. Pour un diplomate il n'y a rien au dessus de la ruse, quand elle est jointe à l'idée de la grandeur de l'esprit, ou de la grandeur des affaires. Un ministre juste, vertueux, philosophe doit retenir, quelques soient les chances, l'axiome gouvernemental, que la meilleure des fines-

ses est la justice, la vérité, le droit chemin. Les rois ne seraient pas trompés, si la bonne foi était l'âme d'un grand ministre.

La preuve la plus convaincante de la patience d'un homme d'état, en traitant les affaires, c'est de faire semblant de croire simple les fourbes, et de tenir les imbécilles pour des grands hommes.

V. Finesse et Politique.

Miroir. V. Vieillesse.

Misère. La misère tombe comme un manteau de plomb sur les épaules; elle courbe les plus forts.

V. Pauvreté.

Modération. La modération nous donne une humeur facile; quand on a peu de désirs, on a peu de privations. Elle est pour le bonheur ce que la tempérance est pour la santé. La modération est le trésor du sage: ne poussons rien à l'extrême.

Modes. Je trouve, disait une dame, qu'on a bien fait d'imaginer les modes. Il n'y a plus que cela qui nous distingue des animaux, qui toujours uniformes et toujours monotones, se logent, se nourrissent, et sifflent ou crient de la même manière.

Il n'y a rien d'impossible en genre de modes. Il y a vraiment de quoi s'étonner de la petitesse et de la folie des hommes en parcourant les modes de toute espèce, qui ont fait

tourner la tête des hommes, soit dans l'habillement, soit dans les moeurs, soit dans la science, et en médecine surtout. La mode est la reine du monde. Son séjour de prédilection est la France. La capitale de son empire est Paris. Son seul but est de plaire, son essence n'est que de changer sans cesse, les applaudissements font sa récompense, et n'est punie que par le ridicule. Voici son portrait par V***:

« Il est une déesse inconstante, incomode,
« Bizarre dans ses goûts, folle en ses ornements,
« Qui paraît, fuit, revient et naît dans tous les temps;
« Protée était son père, et son nom c'est la Mode ».

Dans une certaine classe la mode règle tous les genres de mérite: celui qu'elle désigne comme un homme d'esprit, peut prendre ses lettres de licence et extravaguer à son aise le reste de sa vie.

Quand Charles de Valois, frère de Philippe le Bel, avait passé en Italie, les Lombards, les Toscans même prirent les modes des Français. Ces modes étaient extravagantes: c'était un corps qu'on laçait par derrière, comme aujourd'hui ceux des filles; c'était de grandes manches pendantes, un capuchon dont la pointe traînait à terre.

V. Luxe.

Modestie. La modestie est une; mais les apparences de la modestie sont sans nombre. La Bruyère a dit: Combien peu de gens seraient modestes, sans la vanité de passer pour tels! M.lle N.*** disait: Souverain arbitre des plaisirs, elle ne

leur dispute un instant leur empire, que pour les multiplier et mieux goûter leurs délices.

M.e de Maintenon écrivait: « Il faut bien écouter, parler « peu, éviter les airs de grand seigneur, qui ne conviennent pas même aux rois, et prendre cet air de modestie « et de simplicité qui va si bien aux particuliers ». La modestie est la science du mouvement décent. C'est la définition qu'en fit Zénon.

V. Timidité.

Moeurs. Aux Anglais les grands services; aux Français les égards; aux Italiens les façons.

Monarchie. On fit un jour à un philosophe cette question: Quel état choisiriez-vous? Il répondit: Celui où tout le monde, ainsi que le prince qui gouverne, n'obéit qu'aux lois, c'est-à-dire la Monarchie.

Dans un gouvernement monarchique la loi le souverain et l'état ne forment qu'un tout indissoluble; on ne peut séparer l'un de l'autre, sans cesser un instant d'être citoyen; c'est à ce précieux ensemble qu'appartient le nom de patrie, à laquelle les magistrats doivent sacrifier leurs travaux, leur repos, leurs veilles et leur vie même, lorsque des mains ennemies osent ébranler les fondements sacrés sur lesquels elle repose.

Les plus grandes républiques, comme la république romaine, se tournèrent bien vite en monarchie. Les hommes sont rarement dignes de se gouverner eux-mêmes. Cela, disait-on, ne doit quelquefois appartenir qu'à des petits

peuples, qui se cachent dans les îles, ou entre les montagnes, comme des lapins, qui se dérobent aux animaux carnassiers, mais à la longue ils sont découverts et dévorés.

L'organisation monarchique des Deux Siciles, ses lois, ses codes, ses institutions, sont tout ce que le progrès social peut offrir de mieux.

V. Crainte, Rois, Souverains.

Monde (grand). V. Compagnie et Imitation.

Monde. Il est du monde comme des breuvages amers, que l'on prend de temps en temps pour se fortifier l'estomac et aiguiser l'appetit.

Pour peu qu'on soit assez considéré dans le monde, pour y jouer un rôle, on est lancé comme une boule, qui ne reprend jamais sa tranquillité. Le monde est gouverné par la crainte, et l'espérance le console.

Le monde est le théâtre, les hommes font les commédiens, les hasards composent la pièce, la fortune distribue les rôles, les muftis gouvernent les machines, et les philosophes font les spectateurs. Les riches occupent les loges, les puissants l'amphithéâtre et le parterre, les intrigants portent les rafraîchissements par-ci par-là, et les sots mouchent les chandelles. La folie bat la mesure, et le temps tire le rideau. La pièce a pour titre: « Le monde veut être trom« pé; *ergo* il est trompé ». L'ouverture de la comédie commence par des larmes et des soupirs; le premier acte représentè les projets chimériques: les insensés frappent des mains et les sages sifflent la pièce. On y voit des géants, qui tout

d'un coup deviennent géants. Les hommes y prennent toutes les mesures imaginables qui peuvent les détourner du bonheur qu'ils cherchent. Telle est la comédie de ce monde. Celui qui veut en profiter, n'a qu'à se tenir dans un coin, pour s'en moquer comme elle mérite.

Le poète Monti fit les quatre vers suivants:

« Questo mondo è fatto a scale,
« V'è chi scende e v'è chi sale;
« Ed intrecciano una danza
« L'ignoranza e la virtù. »

Tous les grands événements du globe sont comme ce globe même, dont une moitié est exposée au grand jour, et l'autre plongée dans l'obscurité.

Monde judiciaire. Dans les injustices judiciaires, la première clameur passée, tout le monde trouve que tout est pour le mieux.

Pour bien juger il faut toujours entendre tous les plaignants. Qui n'écoute qu'une cloche, n'entend qu'un son.

Moquerie. Avant de te moquer du boiteux, regarde si tu marches droit.

V. Plaisanterie.

Mort. Elle est envisagée presque toujours avec courage, lorsqu'on a beaucoup de témoins de sa mort.

MOYEN-ÂGE. Au démembrement de l'empire romain en occident commence un nouvel ordre de choses, et c'est ce qu'on appelle l'histoire du moyen-âge, histoire barbare des peuples barbares.

MUSIQUE. Pardonnons aux sourds qui parlent contre la musique, aux aveugles qui haïssent la beauté : ce sont moins des ennemis de la société, conjurés pour en détruire la consolation et le charme, que des malheureux à qui la nature a refusé des organes.

La musique, qui plait à la mélancolie, fait un véritable mal quand des chagrins réels nous oppressent, dit Mad. de Staël.

Le célèbre Farinelli revenant de Madrid, où sa voix lui avait procuré la fortune la plus brillante, faisait à Benoît XIV le détail des biens, des emplois, des honneurs, dont il avait été comblé. C'est-à-dire, lui dit le Pape, lorsqu'il eut fini, que vous avez trouvé là, ce que vous aviez laissé ici.

MYSTÈRE. Il n'y a pas de mystère si impénétrable, que l'envie n'y glisse son regard fauve; et si habilement tissu que soit le voile, il s'y trouve toujours un trou d'épingle, par lequel on ne peut voir, mais par lequel on y est vu.

Il n'y a rien de si dangereux que les propositions, dit le Cardinal de Retz, qui paraissent mystérieuses et qui ne le sont pas; parce qu'elles attirent toute l'envie qui est inséparable du mystère, et qu'elles sont même un obstacle aux avantages que l'on prétend en tirer.

N

Naissance. Une naissance illustre est un pésant fardeau, qu'on traîne avec honte, quand on ne le porte pas avec gloire.

Si nos actions ou nos écrits ne décèlent point notre naissance, il vaut mieux que tout le monde l'ignore.

Le même jour que mourut la reine Elisabeth, naquit Olivier Cromwel.

La même année 1769 vit naître Napoléon et le duc Wellington.

Napoléon Bonaparte. Haller disait de lui, qu'il avait toujours un point d'appui au-delà de la difficulté. Il avait la mémoire du cœur.

Napoléon donnait souvent des fonctions à des hommes dont le nom présentait avec elles une singulière analogie. Ainsi le général Gardanne était gouverneur des pages; Lannes, colonel général des Grisons; Jambon, préfet de Mayence; Cochon, préfet des Deux-Nèthes; le général Mouton, chancelier de l'ordre de la Toison d'or; Réchaud, premier maître d'hôtel; Bigott, ministre des cultes, etc. *Tout ceci-ci est raconté dans les Mémoires et révélations d'un page, Paris, Charles Maloté éditeur, 1830, tome second, p. 122.*

Napoléon prononça un jour ces mots fameux: Avant cinquante ans l'Europe sera française ou cosaque.

Voici la série des principaux événements de son étonnante et courte carrière:

1769. Août 15. Né à Ajaccio en Corse.
1779. Mars. Il entre dans l'école militaire de Brienne.
1793. Officier d'artillerie au siège de Toulon; y est nommé général de brigade.
1794. Octobre 4. Il commande les troupes de la Convention et dissipe le Parisiens.
1796. Il est nommé au commandement de l'armée d'Italie.
Mai 10. Bataille de Lodi.
Août 3. Bataille de Castiglione.
Novembre 16. Bataille d'Arcole.
1797. Février 7. Reddition de Mantoue.
Mars 23. Reddition de Trieste.
Avril 18. Préliminaires avec l'Autriche signés à Leoben.
Mai 16. Les Français s' emparent de Venise.
Mai 17. Traîté de Campoformio avec l' Autriche.
1798. Mai 20. Bonaparte part pour l' Egypte.
Juillet 21. Bataille d'Embabé ou des Pyramides.
Octobre 24. Insurrection au Caire.
1799. Mai 21. On ôte le siège de S.t-Jean d'Acre.
Août 23. Repart pour la France.
Octobre 7. Débarque à Fréjus.
Novembre 9. Bonaparte dissout le gouvernement conventionnel.
Novembre 10. Il est déclaré premier consul.
1800. Février 15. Paix avec les chouans.
Mai 10. Il passe le mont S.t-Bernard.
Juin 16. Bataille de Marengo.
Préliminaires de Paris avec l' Autriche.

Décembre 3. Bataille de Hohenlinden.
Décembre 24. Explosion de la machine infernale.
1801. Février 9. Traité de Luneville avec l'Autriche.
Octobre 8. Préliminaires avec l'Angleterre.
1802. Janvier 26. La République Cisalpine à la dépendance de Bonaparte.
Mars 27. Traité définitif avec l'Angleterre.
Mais 15. Institution de l'ordre de la Légion d'honneur.
Août 2. Il est déclaré consul à vie.
Août 28. La forme du gouvernement de la Suisse est changée par l'intervention des Français.
1803. Mai 28. Déclaration de guerre de la Grande Bretagne.
Juin 5. Conquête du Hanovre.
1804. Moreau est arrêté.
Mars 20. Le Duc d'Enghien est fusillé.
Avril 8. Pichegru meurt en prison.
Mai 18. Napoléon Bonaparte Empereur.
Novembre 19. Son couronnement par le Pape.
1805. Il écrit une lettre pacifique au roi d'Angleterre.
Avril 11. Traité de S.t-Petersbourg entre l'Angleterre, la Russie, l'Autriche et la Suède.
Mai 26. Napoléon est déclaré roi d'Italie.
Septembre 24. Il conduit son armée contre l'Autriche.
Octobre 20. L'armée autrichienne sous les ordres du général Mack se rend à Ulma.
Novembre 13. Les Français entrent à Vienne.
Décembre 2. Bataille d'Austerlitz.

Décembre 15. Traité de Vienne avec la Prusse.
Décembre 26. Traité de Presbourg avec l'Autriche.
1806. Mars 30. Joseph Bonaparte roi de Naples.
Juin 5. Louis Bonaparte roi de Hollande.
Juillet 26. Convocation des juifs.
Juillet 27. On publie la Confédération du Rhin.
Septembre 24. Napoléon marche contre la Prusse.
Octobre 14. Bataille d' Averstadt ou de Jena.
Octobre 27. Napoléon entre à Berlin.
Novembre 19. Prise de Hambourg.
Décret de Berlin.
1807. Février 8. Bataille de Eylau.
Juin 18. Bataille de Friedland.
Juillet 7. Traité de Tilsitt.
1808. Juillet 7. Joseph Bonaparte déclaré roi d'Espagne.
Juillet 20. L'armée française du général Dupont se rend à Bailen en Espagne.
Juillet 29. Joseph Bonaparte se retire de Madrid.
Août 21. Bataille de Weimar.
Septembre 20. Conférences d' Erfurt.
Novembre 5. Napoléon arrive à Vittoria en Espagne.
Décembre 4. Reddition de Madrid.
1809. Janvier 16. Bataille de la Corogne.
Janvier 22. Napoléon retourne à Paris.
Avril 26. L' Autriche déclare la guerre.
Avril. Napoléon marche contre l' Autriche.
Mai 10. Les Français entrent de nouveau à Vienne.
Mai 22. Bataille de Essling.
Juillet 6. Bataille de Wagram.

Août 15. Les Anglais prennent Flessingue.
Octobre 14. Traité de Vienne.
Décembre 13. Lucien Bonaparte arrive en Angleterre.
Décembre 16. Le mariage de Napoléon et Josephine est dissous.
Décembre 23. Les Anglais évacuent Walcheren.

1810. Mars 11. Mariage de Napoléon avec l'Archiduchesse Marie Louise fille de l'Empereur d'Autriche François II.
Juillet 9. La Hollande et les villes anséatiques sont agrégées à la France.
Août 21. Bernadotte élu prince éréditaire de Suède.
Décembre. Napoléon porte des restrictions à la liberté de la presse.

1811. Janvier 1.r Hambourg est incorporé à la France.
Avril 20. L'impératrice Marie Louise accouche d'un enfant, qui est salué roi de Rome.
Septembre 2. Napoléon est présent à un combat naval entre la flottille de Boulogne et un croiseur anglais.

1812. Janvier 22. Napoléon s'empare de la Poméranie Suédoise.
Mai 2. Il marche à la tête de son armée contre la Russie.
Juin 11. Il arrive à Koenigsberg.
Juin 28. Il entre à Wilna.
Août 18. Prise de Smolensk.
Septembre 7. Bataille de la Moscowa.

Septembre 14. Les Français entrent à Moscou.
Octobre 22. Ils en partent.
Novembre 9. Napoléon est à Smolensk.
Décembre 3. Il quitte l'armée.
Décembre 18. Il arrive à Paris.

1813. Avril. Il prend le commandement de l'armée de l'Elbe.
Mai 1.r Bataille de Lutzen.
Mai 20. Bataille de Bautzen.
Juin 4. Armistice.
Juin 21. Bataille de Vittoria.
Août 17. Reprise des hostilités en Allemagne.
Août 28. Bataille de Dresde, où est tué le général Moreau.
Septembre 7. Les Anglais entrent en France par l'Espagne.
Septembre 28. Napoléon sort de Dresde.
Octobre 18. Bataille de Leipzig.
Novembre 15. Révolution en Hollande.
Décembre 1.r Déclaration des alliés à Francfort.
Décembre 8. L'armée anglaise passe la Nive.

1814. Janvier 4. Les alliés passent le Rhin.
Mars 30. Bataille de Montmartre.
Mars 31. Les alliés entrent à Paris.
Avril 11. Napoléon fait son abdication.
Mai 8. Il arrive à l'île d'Elbe.

1815. Mars 1.r Il part pour la France.
Mars 20. Il arrive à Paris et remonte sur le trône.
Mars 25. Il est mis hors de la loi par les souverains réunis à Vienne.

Avril. Il fait assembler une chambre de pairs et une chambre de représentants du peuple. Il réunit un champ de mai.

Juin 16. Il bat les Prussiens.

Juin 18. Il perd son armée à la bataille de Waterloo.

Juin 21. Nouvelle abdication.

Juillet 15. Il se rend au capitaine Maitland commandant le vaisseau anglais le Bellérophon dans la rade de Basque.

Juillet 28. Arrive à Torbay sur le même vaisseau.

Août 11. Napoléon part de l'Angleterre à bord du Northumberland pour l'île de S.te-Élène.

1821. Mai 5. Il meurt dans l'île.

Mai 9. Il y est enterré.

On trouva dans sa chambre quelques papiers qu'il avait déchirés. Ces fragments sont précieux ; ils renferment les premières étincelles des pensées vigoureuses qui jusqu'au dernier moment fermentèrent dans son esprit et tinrent son âme élevée au-dessus de son infortune. « Nouveau Prométhée, « dit-il, je suis cloué à un roc, où un vautour me « ronge. Oui, j'avais dérobé le feu du ciel pour « en doter la France ; le feu est remonté à sa sour- « ce, et me voilà! L'amour de la gloire ressemble « à ce pont que Satan jeta sur le chaos pour pas- « ser de l'Enfer au Paradis : la gloire joint le pas- « sé à l'avenir, dont il est séparé par un abîme « immense. Rien à mon fils, que mon nom ! »

1852. L' Empire Français est rétabli.
V. Empire français et Épitaphe.

Nations. V. Peuples.

Nature (secrets de la). V. Secrets.

Nécessaire. Si tout n' était pas nécessaire, il s' ensuivrait que Dieu aurait fait des choses inutiles, dit Sélim à Osmin. Il y a des gens qui pensent autrement. Je crains la dispute sur cette matière. Je crois et je ne dispute jamais. Adorez Dieu, soyez honnête homme, et croyez que deux et deux font quatre.

Nécessité. Mad.me de Staël dans ses *Dix années d' exil*, répondant aux prétextes vulgaires de la *nécessité*, laisse échapper du fond d' une conscience justement soulevée les paroles suivantes:

« La nécessité, dira-t-on? Il y a un sanctuaire de l'âme, « où jamais son empire ne doit pénétrer; s' il n' en était « pas ainsi, que serait la vertu sur la terre? Un amusement « libéral qui ne conviendrait qu' aux paisibles loisirs des « hommes privés. »

Noblesse. C' est un merveilleux talisman quoi qu' on en dise.

La noblesse débuta avant l' an 1789 par s' engouer des idées du jour: c' était le ton de se faire libéral. Elle n'a pas beaucoup changé à cet égard, contre ses propres intérêts.

La noblesse pourtant n'adoptera jamais complètement les roturiers, quels que soient les services qu'ils puissent lui rendre, et quel que soit leur mérite ou leur fortune même : ils devraient se persuader de cela. Elle les traitera bien en face, et se moquera toujours d'eux par derrière. Un homme nouveau est toujours un intrus, que l'on souffre, que l'on tolère, mais qu'on n'aime pas, qu'on n'accueille qu'avec restriction, et surtout qu'on n'admettra jamais au rang des gentilshommes.

La manie nobiliasse innée dans l'homme gagnera les États-Unis, comme elle a régi tous ceux établis depuis la confusion de Babel.

Si la noblesse est vertu, elle se perd par tout ce qui n'est pas vertueux; si elle n'est pas vertu, c'est peu de chose.

On n'est plus noble qu'un autre, que quand on a plus de vertus et plus de talents.

Les arts sont la seule noblesse pour laquelle il n'y ait pas de roture.

L'illusion de la plupart des nobles, dit Larochefoucault, est de croire que leur noblesse est en eux un caractère naturel.

Le fils d'un homme *ennobli* est gentilhomme, et sa fille est demoiselle. Les enfants de la haute noblesse et ceux des familles nobles et illustres, sont des gens de la première qualité; ceux qui sont d'une ancienne race, mais sans illustration, sont des gens de condition.

Une noblesse sans privilège est un manche sans outil.

Malheur aux sots qui repoussent des classes entières. Qu'on se méfie d'un individu, soit; mais bannir toute la

noblesse, parce qu'il y a eu des gentilshommes avides et traîtres, c'est une injustice criante: le fils d'un malhonnête homme est souvent le plus vertueux de son temps. Depuis que le règne de la bourgeoisie est arrivé, surtout en France, la noblesse par une espèce de contradiction est plus que jamais à la mode. Avec ces gens-là jamais un acte que l'on puisse relever, disait un homme de beaucoup d'esprit: ils savent si bien vivre! ils sont si polis! jamais un mot dont on puisse s'offenser. Dès qu'on a hanté ce monde, toute autre société vous devient presque insupportable. L'élégance, le luxe, la grâce, le goût exquis, la poésie de la vie enfin, ne se rencontrent que là.

V. Bourgeoisie, Généalogie, Recevoir et Venise.

Nouveauté. V. Homme.

Nouvelles. Mirabeau croyait qu'il n'est si grossière sottise qu'on ne puisse faire adopter à un homme d'esprit, en la lui faisant répéter tous les jours pendant un mois par son valet de chambre.

Nuit. La nuit est l'auberge de l'amour, dit Properce:
« *Hospitium tota nocte paravit amor.* »

Tasso dans la Gerus., ch. 11, st. 96, dit:

« Era la notte allor ch' alto riposo
« Han l' onde e i venti, e parea muto il mondo;
« Gli animai lassi, e quei che il mare ondoso
« O de' liquidi laghi alberga il fondo,

« E chi si giace in tana o in mandra ascoso,
« E i pinti augelli, nell' obblio giocondo,
« Sotto il silenzio de' secreti orrori,
« Sopian gli affanni e raddolciano i cori. »

On lit dans mes Poésies imprimées à Naples, troisième édition, Imprimerie Batelli, en 1846, une ode, *La notte,* page 69. La voici:

« Lesbia è già notte, e i miei pensieri ardenti
« Vengon più forte a travagliare il core.
« Ah! spiravan quest' ora i tuoi concenti
« Un santo ardore.
« Muta è la terra, il nostro cielo imbruna
« L' umida notte, che un corteo di stelle
« A dieci, a venti, a cento, a mille aduna
« Più chiare e belle.
« E rubiconda nova aurora appare
« Dall' onde salse all' ultimo orizzonte:
« Luna, sei tu! vieni a specchiarti al mare,
« Mostrati al monte.
« O santa Diva più del sol cortese,
« Che senza offesa vagheggiar ti lasci,
« Del tuo bel raggio, che nel cor discese,
« Dolce mi pasci.
« Aura che aleggi sì soavemente,
« Di Lesbia mia deh! portami un sospiro,
« Mentre nei cieli assorto io l' Alta Mente
« Contemplo e ammiro.

« Lico, quell' arpa tu mi reca intanto,
« Donde trar mesti súoni un dì solìa:
« Oggi a te sacro lamentevol canto,
« Malinconia. »

Que la nuit parait longue à la douleur qui veille!

Les Grecs appellent la nuit *prudence*, parce que l'homme a l'esprit plus subtil la nuit que le jour. « *Consilium in atra nocte candidum latet.* » Un conseil vrai et lumineux se cache parmi les ténèbres de la nuit la plus obscure. L'oreiller est une sybille muette.

La fille du Chaos plane dans cette enceinte,
La nuit qui suit partout le mystère et la crainte,
Qui des sombres complots dérobe les détours,
Qui sans témoins laisse le vice
Et l' innocence sans secours.
Cent fois le ciel voulut la punir pour toujours
Des crimes dont elle est complice;
Mais il a jusqu' ici suspendu sa justice
À la requête des amours.

V. Veille.

O

Obéissance. On disait des Romains, qu' ils commandaient à toutes les nations; mais qu' ils obéissaient à leurs femmes.

Obligeance. Obliger de bonne grâce, c' est obliger dou-

blement. Il y a des gens qui obligent comme d'autres insultent : il faut y prendre garde, car on serait forcé de demander raison de leurs bienfaits.

Obstacles. Les obstacles n'arrêtent point les grands ; ils les aigrissent, les obstinent; et c'est le seule chose qui puisse leur donner un faux air de confiance.

Occasion (l'). Il est plus facile et plus sûr de profiter de l'occasion, que de la faire naître.

L'occasion est la mère des grands événements. L'occasion est comme la rose: si on ne la saisit en naissant, elle passe aussitôt. C'est un fruit qu'il faut cueillir à son point de maturité : de même que la neige, elle se fond au moment qu'elle tombe (1).

Trois choses ne se connaissent qu'en trois occasions : on ne connaît la valeur, qu'à la guerre; le sage, que dans sa colère; et l'ami, que dans la nécessité.

Le poète Alciato disait de l'occasion:

« Ho i capei ne la fronte, acciò mi prenda
« Quel cui mi volgo, e calvo ho quel di drieto;
« Che s'ei fuggir mi lascia, indarno lieto
« Esser poi spera, e ch'io più me gli renda. »

V. Fortune et Maladresse.

(1) Que de fois n'ai-je pas regretté des instants qui ne sont plus revenus!

Occupation. L'occupation nourrit la tranquillité de l'âme, comme l'exercice les forces du corps.

Offense. On peut oublier les offenses; mais on perd rarement le souvenir d'avoir été offensé. L'offense la plus fâcheuse est d'être offensé par un ami.

Ceux qui ne s'offensent de rien, dit La Bruyère, ne sont plus faits pour la bonne société, que ceux qu'un rien n'offense.

Il est une espèce d'offense qu'un homme peut, qu'il doit même pardonner: mais tel est l'honneur jaloux du monde, qu'il faut venger ce qu'on appelle communément un affront, lorsqu'il provient de quelqu'on qui marque.

Oisiveté. La pensée au mal tire son origine de l'oisiveté.

Un oisif est un eunuque du corps social.

Connaissez mieux l'oisiveté:
Elle est folie, ou sagesse;
Elle est vertu dans la richesse,
Et vice dans la pauvreté.
On peut jouir en paix dans l'hiver de sa vie
Des fruits qu'au printemps séma notre industrie:
Courtisans de la gloire, écrivains ou guerriers,
Le sommeil est permis, mais c'est sur des lauriers.

L'oisiveté, dit Ségur, est la source de la plupart des désordres qui ébranlent les états.

Petrarca dit :

« La gola e 'l sonno e l'oziose piume
« Hanno dal mondo ogni virtù sbandita. »

Tasso, c. 17, s. 62:

« Signor, non sotto l' ombra, in piaggia molle,
« Tra fonti e fior, tra ninfe e tra sirene,
« Ma in cima all' erto e faticoso colle
« Della virtù riposto è il nostro bene. »

Et Dante, dans le ch. 24 de l'Enfer, a dit:

« Omai convien che tu così ti spoltre,
« Disse il maestro; che seggendo in piuma
« In fama non si vien, nè sotto coltre. »

V. Loisir, Paresse et Retraite.

Opiniâtreté. Elle est une qualité de bêtes, de sots et d' enfants. L'opiniâtreté unie à la force, produit l'injustice, la violence et la tyrannie. Elle est intrépidité de cœur, qui ne se manifeste qu' au milieu des dangers.

Opinions (les). La désertion en opinion est pire qu' un crime, c' est une faute, dit Talleyrand.

Comme les mauvaises causes ont leurs avocats, les opinions les plus ridicules ont leurs approbateurs.

Il n' y a rien de plus injuste que de s' irriter contre ceux qui ne sont pas de notre opinion.

Aristippe, épicurien, faisait tout pour le corps comme si nous n'avions pas d'âme.

Les opinions politiques ont perdu leur indépendance, on s'en sert comme d'un moyen de faire fortune; on sait les modifier, leur donner la forme et la couleur du moment; et Dieu sait où nous conduira cet excès d'avilissement! Et la vertu où se trouve-t-elle donc? On m'a répondu: c'est une vieille médaille, qu'on place encore par curiosité au rang de celles de la Grèce antique. Aussi les hommes d'état doivent-ils penser plutôt à l'opinion du lendemain qu'à l'opinion du jour.

Oracle. Le chêne de Dodone était le plus ancien oracle de la Grèce.

De l'oracle d'Hygie fille d'Esculape on a dit, qu'une femme richement vêtue approcha lentement, suivie de plusieurs esclaves, de la statue de cette divinité dans le temple d'Esculape. Elle se plaignit de l'excès de sa lassitude. C'est, répond l'oracle, que vous venez de loin. Que dois-je faire? le soir je suis sans appétit. Il faut dîner peu. J'ai de fréquentes insomnies, le sommeil inquiet, agité, me reveillant à tout moment, bref je ne dors presque jamais la nuit. L'oracle répondit: faites en sorte de satisfaire à tous vos besoins, et ne dormez pas le jour. Presque la même réponse faisait un médecin à la Marquise de Montespan qui voulut le consulter sur son insomnie de la nuit.

Organisation politique. M.r Troplong dans son discours au Sénat disait avec autant de vérité que de pensée subli-

me dans l'intérêt de la France et de tout gouvernement en général sortant des désordres politiques, que « ce n'est « pas sur un sol tourmenté par les révolutions et encore « tremblant de leurs secousses, qu'il peut être donné à « qui que ce soit de retrouver le rare et difficile équilibre « des institutions parlementaires: leur liberté deviendrait « une fois de plus de la licence, et leur pouvoir une nouvelle « cause de contestation et d'affaiblissement. »

Ces gouvernements dits constitutionnels enchantèrent d'abord les législateurs de Rome et de Sparte, et plus tard quelques publicistes, comme Machiavelli etc. On croyait propre cette forme de gouvernement pour éloigner les inconvénients d'une monarchie absolue, ainsi que ceux de l'aristocratie et de la démocratie. Mais les sociétés modernes ne pourraient se refondre sur un semblable système, sans des conséquences fâcheuses pour l'ordre public, attendu qu'elles présentent des conditions politiques et sociales différentes. La féodalité n'existe plus, comme il n'est plus d'esclaves. Les masses populaires, le tiers état, se sont accrus par là, et avec elles les richesses collectives et leurs forces qui surpassent pour cela les autres fractions sociales. La combinaison de l'ordre monarchique de l'aristocratie et de la démocratie formant un gouvernement parlementaire, ne peut plus se retenir comme une garantie de l'équilibre politique, car la démocratie aurait toujours la prépondérance numérique et toujours effrénée, qui mène à l'anarchie.

L'espagnol Larra commente la philosophie de l'histoire de la révolution espagnole et les essais maladroits de constitutions. La familiarité franche et le bon sens rappellent le gouverneur de l'île Barataria (Sancho-Pansa). Laissons

parler Larra : « Figure-toi, mon ami, que tu est tail-
« leur, et que tu fais à un marmot de sept ans un unifor-
« me de conseiller. Il est clair que le costume sera trop
« large. Toi, tailleur cependant, tu dis: voyez quel bam-
« bin estropié! je lui fais un uniforme de conseiller si beau,
« si bien brodé, et il ne lui va pas? l'imbécile! Tu prends
« l'uniforme, et tu t'en vas. Puis tu reviens avec le mê-
« me habit sept ou huit ans après, et le garçon en a quin-
« ze! Encor trop large, t'écries-tu! cela est intolérable. Si
« l'uniforme est le même, comment ne lui va-t-il pas? il
« est sûr que ce garçon n'est pas fait, c'est un sot. Tu re-
« tournes à ta boutique, révolté des expériences passées,
« tu lui fais de bons petits langes, et tu reparais après dix
« ans ton paquet sous le bras. Pendant ce temps-là, le
« garçon compte ses vingt-cinq ans sonnés: Quoi...! cries-
« tu épouvanté! ce garçon-là.... mais c'est le diable! les
« langes ne lui vont pas non plus! ah! ah! ah! il n'est
« pas habillable. Et sur cela tu le repousses et tu le laisses.
« Vive Dieu! M.r le tailleur, quelle conséquence! Voilà,
« ami, l'histoire d'Espagne depuis l'an 1812. »

Aussi n'oubliez pas, lecteur qu'

On fait, défait, refait, ce beau dictionnaire,
Qui toujours très-bien fait, reste toujours à faire (1).

V. Gouvernement et Révolution.

Orgueil. L'orgueil est une sottise. Il faut juger les hom-

(1) C'est de M. le duc de les P.***, cet homme d'esprit, dont le Cabinet de Naples, les sciences et les lettres s'honorent, que je tiens ce fidèle et ingénieux portrait de toute organisation politique. Il n'est pas donné à l'homme d'atteindre la perfection!

mes par leur mérite personnel et non par leurs titres. On reconnaît la sagesse de ce précepte quand on est vieux.

« Quelquefois la grandeur trop fière
« Sur son front portant les dédains,
« Foule aux pieds dans sa marche altière
« Les rampants et faibles humains.
« Les prières humbles, tremblantes,
« Pâles, sans force, chancelantes,
« Baissant leurs yeux baignés de pleurs,
« Abordent ce monstre farouche,
« Un indigne éloge à la bouche
« Et la haine au fond du cœur. »

L'orgueil a du bon quelquefois; mais quand il est soutenu par l'ignorance, il est parfait. L'orgueil des sots est le plus insupportable de tous les orgueils. L'ostentation est la volupté de l'orgueil.

L'orgueil, quand il veut se singulariser, nous fait parfois de bien méchants tours.

Fulvio Testi dit:

« Mortale orgoglio
« Lubrico ha il regno e ruinoso il soglio.
« Mutar vicende e voglie
« D'instabile fortuna è stabil arte:
« Presto dà, presto toglie,
« Viene e ti abbraccia, indi ti abborre e parte.
« Ma quanto sa si cange,
« Saggio cor poco ride e poco piange. »

V. Vanité.

Originaux. La plupart des hommes se singent les uns les autres, et nomment originaux ceux qui refusent de les singer.

Oubli. L'Arioste dit:

« Lo smemorato obblio sta su la porta;
« Non lascia entrar nè riconosce alcuno;
« Non ascolta imbasciata, nè riporta;
« E parimente tien cacciato ognuno. »
C. 14, st. 94.

Dit l'Anguillara, lib. 11, st. 202:

« Lo smemorato oblio risiede appresso
« Al nero letto dove il sonno giace,
« Non ha in memoria altrui, nè men se stesso;
« Se alcun gli parla, ei non l'ascolta e tace ».

L'empereur Frédéric III répétait souvent cette maxime: L'oubli est le seul remède des choses perdues, quand la disgrace est irréparable.

L'oubli est une mort morale de l'âme et du cœur...L'oubli annonce l'absence de toute affection douce.... Il est des affections dont le souvenir est une chose sainte. Celui qui oublie enfin est un être à part dans la création, car il n'a pas de souvenirs, il n'a pas d'espérances, il n'a pas de craintes; et toute la vie pourtant ne se compose que de ces continuelles péripéties. Mais malheureusement on oublie si

vîte au milieu du tourbillon qui nous emporte, et le bruit que nous menons nous conduit si naturellement à l'égoïsme!

Une dame écrivait à son ami: Amusez-vous, jouez, chassez, donnez des fêtes, oubliez-moi; oui, oubliez-moi, si mon souvenir trouble la douceur de votre repos. Ne m'oubliez pas tout-à-fait pourtant, mais autant qu'il le faudra pour votre santé.

On pardonne, il est vrai; il est possible de pardonner; il ne l'est pas d'oublier.

V. Égoïsme.

Ouvrages. Si Homère fait Virgile, Virgile est son plus bel ouvrage, disait Crébillon.

De tous les auteurs, ce sont les médecins qui se sont peut-être le plus exercés sur des sujets piquants et singuliers.

P

Paix. La paix nourrit le cultivateur, même sur des rochers infertiles; la guerre le détruit, même au milieu des plus riches campagnes. La paix a ses talents et ses vertus comme la guerre.

Sonnet de Bernardo Tasso:

« Ecco scesa dal ciel lieta e gioconda
« Col ramo in man di pallidetta oliva,
« E inghirlandata d'onorata fronda,
« La pace che da noi dianzi fuggiva.

« Ecco cantando, con la treccia bionda
« Cinta di lieti fior, di tema priva,
« La pastorella, ove più l' erba abbonda
« Menar la greggia, ove più l' acqua è viva.
« Ecco il diletto, la letizia, il gioco,
« Che aveano in odio il mondo, or notte e giorno
« Danzar per ogni colle ed ogni prato:
« Ride or la terra e 'l mare, e in ciascun loco
« Sparge la ricca copia il pieno corno,
« O lieta vita, o secolo beato! »

Pâleur. C'est la couleur des amants. Horace, ode X, liv. III, dit: *nec tinctus viola pallor amantium*; que Gargallo a traduit par ses vers italiens:

« Nè il pallor delle viole
« Che gli amanti tigner suole. »

Et dont le général Delort a fait cette traduction:

« Ni le profond chagrin qui pâlit les amants. »

Tasso dans un de ses sonnets a dit:

« O color degli amanti, o vago e caro
« Pallor, ond'ha l'aurora invidia e sdegno,
« Che di rose men vaghe il volto inostra. »

Parallèle (un)

« Qui est cette dame qu' on dit de Montripy,
« Qui malgré ses beaux yeux, a le regard si faux?
« Ah quelle différence avec de Ramigny
« Qui à un cœur loyal et bon joint un esprit très-haut!
« De Montripy emprunta d'une dame fort jolie
« L' orgueil, qui la rend une sotte parodie;
« Et puisqu' étourdiment a voulu l'imiter,
« Dans son ridicule s' est-elle vue entraîner.
« Au lieu que Ramigny par son simple maintien
« Captive son monde souvent par un petit rien.
« Sa figure piquante, et sans cesse agréable,
« Ainsi que ses manières en font une femme aimable.
« La bonté de son âmé perce à travers ses yeux,
« Où se cache un rayon de la lumière des cieux:
« Ses yeux qu'a fait l'Amour de la plus belle couleur,
« Ont le feu des noirs et des bleus la langueur. »
Poesie di D. A. Patroni p. 145.

Pardon. Qui ne pardonne à personne, n' est pas digne de pardon. Les grandes félicités disposent à l' indulgence et au pardon.

« . . . . ; e 'l persuade
« Ragion, e 'l move autorità di prieghi.
« Abbian vita, rispose, e libertade;
« E nulla a tanto intercessor si nieghi.
« Siasi questa o giustizia ovver perdono,
« Innocenti gli assolvo, e rei li dono. »
Tasso c. 2, st. 52.

Et l'Ariosto a dit, c. 24, st. 34 :

« Il ricordarsi l'amicizia stretta
« Ch' era stata tra lor per sì lungo uso,
« Con l' acqua di pietà l' accesa rabbia
« Nel cor gli spegne, e vuol che mercè n'abbia. »

V. Oubli.

Parents. Il ne faut jamais les désavouer; mais on doit plutôt avoir pour parent celui qui nous secourt de ses biens dans la détresse, et non pas celui qui nous touche par le sang et nous abandonne.

V. Généalogie et Louis xv.

Paresse. Un sybarite donna ainsi un exemple étrange de sa paresse: il ordonna qu' on lui chassât du visage une mouche qui le piquait.

Tout roule, tout s' agite dans le monde. Il n' y a de fainéants que parmi les hommes.

La fainéantise et l' oisiveté sont les principales causes de l' ennui. Misérables et insensées créatures que nous sommes! nous devenons prodigues dans la seule chose où l' avarice serait une vertu.

La paresse emprunte souvent le nom du repos pour se mettre à couvert du juste blâme auquel elle s' expose.

Tout l' avantage, dit V.***, que l' état tire d' un paresseux, c'est qu' il contribue autant à la consommation des denrées que l' homme actif et laborieux, et qu' il fait nombre parmi les contribuables.

Rien n'est si peu sensible au plaisir qu'un paresseux.

La paresse est la clef de la pauvreté.

V. Ennui et Oisiveté.

Paris. L'hiver de Paris est pour les riches de toutes les contrées la saison des délices: c'est le printemps de l'opulence.

Paris, ville immense, où règnent le bruit, la dissipation, l'empressement inutile de chercher ses amis, qu'on ne trouve point; où l'on ne vit pas pour soi-même; où l'on se trouve tout d'un coup enveloppé de vingt tourbillons plus chimériques que ceux de Descartes, et moins faits pour conduire au bonheur que les absurdités cartésiennes ne font connaître la nature.

Voici la description d'un souper de Paris de l'époque qui compte déjà un siècle: « Le souper fut comme la plupart des « soupers de Paris: d'abord du silence, en suite un bruit « de paroles qu'on ne distingue pas; puis des plaisanteries « dont la plupart sont insipides, de fausses nouvelles, de « mauvais raisonnements, un peu de politique, et beaucoup « de médisance; on parla même de livres nouveaux. »

V. Portrait de Paris.

Parleurs. En général les beaux parleurs sont les plus vides de fond qu'on puisse rencontrer.

Parodie. Cette imitation ridicule de tous les résultats de la machine animale est le plus admirable. Imaginez, par exemple, un dîner chez un bourgeois, chez un homme du

barreau surtout, qui veut faire l'homme de qualité. Il vous donne un dîner, où le maître d'hôtel et les domestiques ne manquent pas d'avoir des gants, tandis qu'ils ne savent pas servir ce dîner, qui ne vous présente rien qu'un apparat (1). Le sublime et la parodie sont deux farces de toute création humaine.

V. Ridicule et Singerie.

Parole. La parole comme la flèche ne revient plus: regarde donc avant de la lancer, si elle n'est ni aiguë, ni empoisonnée. Plus on est sobre de paroles, moins il échappe de sottises; c'est donc un grand profit de se taire.

Une parole obscène est une exhalaison d'une âme impure, a dit Labouisse.

« Del suo dolce parlar lo spirto e l'aura
« Subitamente ogni mio mal ristaura. »

On lit dans mes poésies à la page 121 la strophe suivante :

« Vengon, Bianca, da te sempre pietose
« Parole, carche di soave affetto.
« Sono dolci e cortesi, e sì amorose,
« Ch' ogni gravezza sgombra dal mio petto.
« Come cadon le stille rugiadose
« De' lieti fiori ad avvivar l'aspetto,
« Così le tue parole vanno al core
« A far più vivo il mio fervente ardore. »

V. Homme.

(1) Je me rappelle un pareil dîner de certain avare et fastueux *Robin* . . . .

PARTIS. L' on a plus de peine dans les partis à vivre avec ceux qui en sont, qu'à agir contre ceux qui y sont opposés.

V. PATRIOTISME.

PARVENUS. En dépit des airs de grandeur que se donnent les parvenus, toujours quelque maladresse trahit le péché originel. Au moment même où un parvenu se drappe en prince, un faux mouvement met à nu ses infirmités natives. Sur tout ce qui est de surface, on y réussit assez bien; mais il reste dans les replis du cœur quelques impressions qu' on ne peut effacer. On a toujours sur le front quelque lobe cérébral qu'on tient de son père.

PASSIONS. Bien souvent le caprice devient passion.

Il n' est pas judicieux d' user la passion de son amant en vaine humiliation.

Quand les passions sont allumées, elles trouvent en elles-mêmes un aliment continuel.

Mad. de Sthall dit que toute passion s' éteint dès qu' on en voit l' objet tel qu' il est.

Les passions tumultueuses, exagérées, fatiguent l'âme, et la chargent de nuages: c'est le zéphyr qui fait éclore les fleurs; Borée les flétrit et les tue.

Je n' aimerais jamais, écrivait une dame, un homme sans esprit et sans connaissances. Si nous pouvons nous faire pardonner une faiblesse, ajouta-t-elle, c' est lorsque les talents et le mérite de l'objet aimé annoncent que notre attachement est épuré par le goût et par le délicatesse.

V. AMOUR.

PATIENCE. V. RÉSIGNATION.

PATRIOTISME. On ne doit jamais prêter le nom glorieux de patriotisme aux dessins d'une faction, aux préjugés d'un parti. Lorsque l'esprit de parti et d'intolérance s'empare du vice, de l'ignorance, nous regrettons moins leurs effrayants effets; mais quand il enflamme les passions et détruit la paix de l'homme vertueux, nos cœurs saignent, et nous pleurons sur la fragilité humaine même dans l'état le plus parfait.

PAUVRETÉ. La pauvreté, dit Sénèque, nous met à couvert de l'envie et de la haine. Il est si difficile que les pauvres aient tort!

La pauvreté traîne toujours le mépris à sa suite. La pauvreté mène au travail comme un maître dur, mais raisonnable, dit la Roche.

Petrarque dans le chant premier de la Fama a dit de la pauvreté :

« Un Curio ed un Fabrizio, assai più belli
« Con la lor povertà, che Mida o Crasso
« Con l'oro, onde a virtù furon ribelli (1). »

V. MISÈRE.

(1) Curio Dentato refusa tout l'or qu'on lui fit offrir pour le corrompre. Il répondit que l'or ne le commandait point, mais il commandait à l'or. Du consul Fabrice dit Dante dans le Purgatoire ch. XX, vers XXV :

« Seguentemente intesi : o buon Fabrizio,
« Con povertà volesti anzi virtute,
« Che gran ricchezza posseder con vizio. »

Pédant. Un sot n'est qu'ennuyeux: un pédant est insupportable.

Pensées. Les grandes pensées viennent du coeur.

Fatigué de bien des souvenirs, inquiet de l'avenir, las du présent, l'homme cherche dans le monde idéal de la poésie un aliment à l'activité dévorante de sa pensée.

La pensée est le langage de l'âme: la pensée raisonne. Petrarca dit:

« Soleano i miei pensier soavemente
« Di loro obietto ragionare insieme. »

Voici l'Ariosto comme il peint la pensée (C. VIII, St. 71):

« La notte Orlando alle nojose piume
« Del veloce pensier fa parte assai:
« Or quinci or quindi il volta, or lo rassume
« Tutto in un loco, e non l'afferma mai.
« Qual d'acqua chiara il tremolante lume
« Dal sol percossa o dai notturni rai,
« Per gli ampli tetti va con lungo salto
« A destra ed a sinistra, e basso ed alto. »

A cette belle strophe de l'Ariosto il n'est pas de trop que j'ajoute celle du Tasso non moins belle, ch. IV, st. 32:

« Come per acqua o per cristallo intero
« Trapassa il raggio e nol divide o parte,
« Per entro il chiuso manto osa il pensiero
« Sì penetrar nella vietata parte:
« Ivi si spazia, ivi contempla il vero
« Di tante meraviglie a parte a parte;
« Poscia al desio le narra e le descrive,
« E ne fa le sue fiamme in lui più vive. »

V. Absence.

Perfidie. Rien au monde ne décèle l'abjection de l'âme comme la perfidie. La pointe de la perfidie est invisible: on sent plutôt la blessure qu'elle fait, qu'on n'a vu ni prévu le coup qu'elle porte. C'est une fausseté noire et profonde, qui emploie, pour nuire, des moyens plus puissants que ceux de la finesse, de l'astuce et de la ruse.

Il est des perfidies de plus d'un genre; mais tout ce qui en porte l'empreinte offre l'image la plus repoussante.

Peste. V. Influence des climats.

Petits-maîtres. Le grand Condé, lors des troubles de la France, se voyant mal compensé, se livra au plaisir du mépris et de la cabale du duc de Beaufort, celle des *importants*; on appelait le parti de Condé, celle des *petits-maîtres*, parce qu'ils voulaient être les maîtres de l'état. Il n'est resté de tous ces troubles d'autres traces que ce

nom de petits-maîtres, qu'on appliqua depuis à la jeunesse avantageuse et mal-élevée, et le nom de *frondeurs* qu'on donna aux censeurs du gouvernement.

Peuples. La Bruyère dit: « On n'a jamais rien à craindre du peuple qui s'amuse; on peut avoir à redouter le « peuple qui s'ennuie ».

Le peuple, a dit Rivarol, est un souverain qui ne demande qu'à manger; sa majesté est tranquille quand elle digère.

Et Napoléon disait: Le peuple a du jugement, lorsqu'il n'est pas égaré par les déclamateurs. Son premier élan est précieux.

Pour qu'il y eût un vrai peuple libre, il faudrait que les gouvernés fussent des sages, et que les gouvernants fussent des dieux.

Les peuples les plus civilisés sont aussi voisins de la barbarie, que le fer le plus poli l'est de la rouille. Les peuples comme les métaux n'ont de brillant que les surfaces. Le peuple qui souffre est rarement vertueux: le besoin est près du crime.

Lorsque Phocion, injustement condamné à mort par les Athéniens, était conduit au cachot, un de ses intimes amis noyé de larmes lui dit: O mon cher Phocion, que votre condamnation est injuste! Je m'y attendais, répliqua-t-il: c'est le sort qu'ont essuyé les plus illustres citoyens d'Athènes. Que peut-on attendre d'un peuple qui, après avoir condamné à mort six capitaines innocents, s'écriait: Il serait affreux que l'on ne permit pas au peuple de faire ce qu'il veut et comme il veut.

Les ans 1793 et 1848 que de victimes, que d'atrocités, que d'horreurs n'ont-ils pas apportés au milieu de la société la plus polie! C'est le peuple! et dans certaines circonstances bien d'autres se font peuple! Le besoin, l'avidité, la vanité poussent à tout.

« ... Le peuple, au fond de son néant,
« Toujours séditieux, quelque bien qu'on lui fasse,
« Parle indiscrètement de ceux qui sont en place. »

La Chaussée.

Peur. L'homme le plus brave ne peut pas dire que jamais il n'a eu peur.

La peur, dit Tite-Live, n'est jamais aussi bien fondée qu'on le pense.

Il est bien plus naturel à la peur de consulter que de décider.

Un gascon disait, quand il se voyait armé dans un miroir, qu'il avait peur de lui-même.

Avec la peur on fait de certains gens ce que l'on veut. Rien ne rend crédule comme la peur.

On lit dans l'Arioste, c. 1, st. 29, ces vers :

« All' apparir che fece all' improviso
« Dell' acqua l'ombra, ogni pelo arricciosse,
« E scolorosse al saracino il viso;
« La voce ch' era per uscir fermosse. »

Le même, c. 16, st. 44, dit:

« Al comparir del Paladin di Francia,
« Dan segno i mori alle future angosce:
« Tremare a tutti in man vedi la lancia,
« I piedi in staffa, e nell' arcion le cosce. »

Le même, c. 2, st. 11, dit:

« Come vide la timida donzella
« Dal fiero colpo uscir tanta ruina,
« Per gran timor cangiò la faccia bella,
« Qual il reo ch'al supplicio s' avvicina. »

Tasso, c. 6, st. 64, dit:

« Ma poichè 'l vero intese, e intese ancora
« Che dee l' aspra tènzon rinnovellarsi,
« Insolito timor così l' accora
« Che sente il sangue suo di ghiaccio farsi.
« Talor secrete lagrime, e talora
« Sono occulti da lei gemiti sparsi:
« Pallida, esangue, e sbigottita in atto,
« Lo spavento e 'l dolor v' avea ritratto. »

V. Crainte, Révolution et Soulèvement.

Philippe III, Roi d'Espagne, fut victime de la sotte étiquette de sa cour. Il faisait ses dépêches dans son cabinet: comme le temps était froid, on avait mis un grand brasier

à côté de lui. La réverbération, la chaleur de ce feu, échauffaient tellement le visage du roi, que la sueur en coulait à grosses gouttes. Il était si bon, si débonnaire, qu' il ne se plaignait pas. Le marquis de Pobar s' aperçut de sa situation, mais il n' osait toucher au brasier de peur d' excéder le pouvoir de sa charge. Il avertit le duc d' Albe, qui répondit qu' il n'en avait pas le droit et qu' il fallait le dire au duc d' Useda. On fit chercher ce duc, qui n' était pas à Madrid. Le duc accourut, mais le roi était presque consumé. Il eut une fièvre violente et une résipèle, et la mort s' ensuivit.

V. Étiquette.

Philosophie. Le vrai philosophe serait celui qui pourrait se passer des leçons de la philosophie.

L' éloquence de la philosophie est la précision, et sa parure est la vérité.

Quelqu' un reprochant à un philosophe, qu' il faisait bien peu de cas de la philosophie, et c'est cela même, répondit-il, ce qui s' appelle philosopher.

La philosophie n' est que la recherche du vrai, disait M.r de la Harpe.

Un jour un jeune homme, fatigué de tant de systèmes philosophiques, en parla à une amie très-instruite et qu' il aimait beaucoup. Elle lui dit: Reglez les mouvements de votre âme; jouissez du soleil, des bienfaits de le nature, sans chercher à soulever un voile que nul mortel ne pénétra jamais; respectez et suivez la religion de vos pères, où vous trouverez toujours de la sagesse et l' amour du prochain.

*

La philosophie est simple, elle est tranquille, sans envie, sans ambition; elle médite en paix, loin du luxe, du tumulte et des intrigues du monde; elle est indulgente, elle est compatissante. Sa main pure porte le flambeau qui doit éclairer les hommes; elle ne s'en est jamais servie pour allumer l'incendie en aucun lieu de la terre. Sa voix est faible, mais elle se fait entendre; elle dit, elle répète : Adorez Dieu, servez les rois, aimez les hommes. Les hommes la calomnient. Elle se console même souvent sans espérer justice. Ce qu'on perd ordinairement au tribunal de l'erreur, est hautement désavoué par la philosophie.

V. Repentir.

Philosophiste. Être bien mis, bien logé, bien nourri, bien amusé, voilà pour un philosophiste le *nec plus ultra* de la perfectibilité sociale.

Physionomie. Ce ne sont pas les physionomies qui sont trompeuses; mais les manières, et surtout les discours. Fixez-moi. Sur ma physionomie se peignent bien souvent l'admiration, un amer regret, une de ces souffrances intimes qui ne s'expriment dans aucune langue.... c'est en général l'existence, c'est la vie.

Piété. La piété n'a rien de faible, ni de triste, ni de gêné; elle élargit le cœur; elle n'est autre chose que le culte de Dieu.

Pitié. Quand on se croit réduit à la pitié de soi-même, celle des autres nous est bien précieuse.

Plagiat. L'auteur d'un ouvrage doit se garder de trois choses: du Titre orgueilleux; de l'Épitre dédicatoire, à la vanité dédaigneuse, pour bassesse intéressée; et de la Préface, où le Moi est haïssable. Le lecteur ne pardonnera jamais de le condamner à vous estimer.

Ce recueil de pensées est le fruit de mes lectures, ainsi que d'une très-longue étude méditative au milieu d'un monde, où j'ai vu se résumer ce qui est positif, vrai, grand, généreux et noblement distingué. Y lit-on peut-être des redites? Les hommes se rencontrent, répondit un plagiaire. Mais quand un auteur vend les pensées d'un autre pour les siennes, ce larcin s'appelle plagiat. C'est ainsi que s'exprimait un ancien sur cet article.

V. Compilateurs.

Plaisanterie. Les sots sont toujours prêts à se fâcher et à croire qu'on les méprise. Il ne faut jamais hasarder la plaisanterie, même la plus douce et la plus permise, qu'avec des gens polis, ou qui ont de l'esprit. O le triste animal qui ne sait pas rire d'une plaisanterie! Celui qui est d'une éminence au-dessus des autres, ne doit jamais faire une raillerie piquante. La moquerie est souvent indigence d'esprit. Je ne plaisante jamais, disait M.***, que lorsque je ne ris pas, de même que les Français gardent tout leur sérieux pour la contredanse.

V. Français.

Plaisirs. Toutes les vertus morales ne sont que des moyens de conserver et le plaisir dans la nature et la nature

dans le plaisir. Il faut être sobre de ce qu'on nomme *plaisirs*; ils écartent trop du bonheur; et là où il n'y a ni bonheur, ni vertu, il n'est point de plaisir. Mad.[e] La Sablière disait, qu'un plaisir dont on est assuré de se repentir, ne peut jamais être tranquille.

Souvent dans une ravissante émotion d'enthousiasme on veut exprimer ce qu'on éprouve; mais les paroles expirent sur les lèvres, car à quì les adresser? Point de plaisirs, s'ils ne sont pas partagés.

Au milieu des plaisirs on cherche toujours du loisir; car toujours du plaisir ce n'est plus plaisir. C'est un hôte passager qu'il faut garder chez-soi le plus qu'on peut.

V. Bonheur et Jouissance.

Poésie. Cet art enchanteur ouvre la porte de l'âme. La douce poésie est le charme et le lien de l'intelligence; l'oreille est le chemin du cœur. Ainsi écrivait *Aspasie à Socrate.*

Le poète sent toutes les passions qu'il conçoit, et s'efforce même de les sentir, afin de les mieux concevoir. Il s'échauffe, il s'emporte, il se flatte, il s'offense, et se passionne jusqu'à sortir de lui-même, pour entrer dans le sentiment des personnes qu'il représente. Il ne quitte une passion, que pour en prendre une autre. La poésie emprunte son harmonie de la musique, sa passion de la peinture, sa force et sa justesse de la philosophie. En poésie il faut éviter les expressions ordinaires, afin qu'on puisse dire avec Horace: je hais le vulgaire profane, *odi profanum vulgus.*

Le Tasse, ch. 1, st. 3, dit:

« Sai che là corre il mondo ove più versi
« Di sue dolcezze il lusinghier Parnaso,
« E che il vero condito in molli versi
« I più schivi allettando ha persuaso. »

La poésie adoucit les chagrins. *Pectora mulcet* était écrit sur une ancienne devise portant un archet sur une lyre.

Qui n'est pas échauffé par l'amour, ne peut pas poétiser. La cigale se tait quand elle n'est pas exposée à la chaleur ardente du soleil. *Silet dum non ardet*, fut la devise qu'un vieillard se donna lui-même, qui ayant été poète, ne faisait plus de vers.

La poésie est une musique qui parle, comme la musique est une poésie qui chante. Ce sont deux sœurs, dont une âme sensible est enivrée. Tout vers semble supposer quelque chant, et tout chant demande ou suppose des paroles.

Poison. Voici la recette d'un poison du temps du consulat de Cicéron:

Des feuilles de pêcher.

De l'hyosciame.

De la morelle de la belladone.

On met les feuilles de ces plantes avec un peu d'eau dans une amphore à large ouverture. On pose le vase sur un réchaud, après avoir buché l'orifice au moyen d'un tampon de laine. Dès que le liquide a bouilli quelques minutes,

on retire le tampon, et on exprime en le pressant dans ses doigts le poison qu'on voulait obtenir.

Ce procédé distillatoire est décrit par Pline.

POLICE. Une police bien faite est le chef-d'œuvre de la civilisation; celui de la morale serait de la rendre inutile, dit Châteaubriand; mais il ne nous apprend pas de quelle façon s'y prendre pour rejoindre ce but.

La police est une des branches intéressantes de la politique.

La police, lorsqu'elle se trouve divisée par le fait en plusieurs agents supérieurs de différentes branches du pouvoir, dans les provinces surtout, les liens du gouvernement se relâchent par l'opposition, par le doute, par l'irrésolution que souvent les renseignements contradictoires peuvent faire naître. Les pouvoirs s'entre-choquant, il s'ensuit des désordres partiels, des querelles, du mécontentement, des injustices même, et tout cela produit des empêchements positifs à la connaissance de la vérité. Plus elle est concentrée, plus elle est efficace. La jalousie des différents pouvoirs mène à l'erreur en bien des circonstances.

La centralisation en administration fait la force.

La haute police, aidée parfois d'une contre-police secrète, inaperçue et prudente, est la règle unique d'une prévoyance adroite et sûre.

V. ESTOMAC et VÉRITÉ.

POLITESSE. L'éducation exige dans les manières une certaine politesse.

Les hommes sont nés pour se plaire. La politesse naît aussi de l'envie de se distinguer. Souvent nous sommes polis par orgueil.

La politesse donne des précieux avantages dans le monde. Autrefois les Français acquirent par elle ce genre de supériorité qui en fit un peuple modèle de civilité. Partout on copiait leurs manières et leur ton : hommage d'autant plus flatteur, qu'il était libre. C'est une grande vérité que la civilité commence et forme les premiers noeuds de la société.

Louis XIV avait une politesse si parfaite, qu'on raconte que personne ne s'étonna qu'il fût resté découvert pour conduire mademoiselle de la Vallière, ni que, durant plus d'une heure, malgré la pluie qui tombait à torrents, il n'eût pas voulu, donnant le bras à une dame, mettre son chapeau sur la tête. Tel était le respect, dit Mad.e de Genlis, qu'on avait alors pour les femmes, dans le temps où les Français étaient, de l'aveu même de leurs ennemis, le peuple le plus aimable de l'Europe. C'est à la cour de ce roi qu'elle devait la politesse et l'esprit de société: deux grands ornements sociaux que désormais on peut dire presque disparus. Cette charmante politesse des hommes du dernier siècle, nous l'avons remplacée nous autres par la poignée de main anglaise, comme nous avons remplacé le parfum de l'ambre par l'odeur du cigare.

La politesse est une envie de plaire: la nature la donne: l'éducation et le monde l'augmentent. C'est par elle que l'on fait en sorte que tout le monde soit content de nous; nos supérieurs, de nos respects; nos égaux, de notre esti-

me; et nos inférieurs, de notre bonté. Mais quelquefois la politesse n'est malheureusement que le vernis de la fausseté.

La politesse est définie par un auteur de nos jours: « Une lettre de change que le mensonge tire sur l'amour-propre, et que celui-ci paye toujours à vue. »

V. Convenance, Éducation, Inconvenance et Recevoir.

Politique. La meilleure politique est de n'en avoir aucune, et de ne se servir en tout ce qu'on fait que des moyens que le bon sens prescrit et que la raison autorise.

En politique les intérêts particuliers doivent céder à l'intérêt commun.

Quand un homme a passé ses jours au milieu des agitations politiques, dans le mouvement passionné des affaires, rien n'avance la vie comme la solitude, cette espèce de tête-à-tête de l'âme avec elle-même. De la vie bruyante au repos il n'y a souvent d'autre résultat que la mort.

Napoléon disait qu'il n'y a guère de résistence politique dont on ne triomphe avec de l'argent. Tout homme a son prix: maxime déshonorante pour le genre humain, mais qui malheureusement n'est bien souvent que trop vraie.

En politique comme en guerre, le manque d'audace ou de génie s'impute à trahison.

Tout système politique ne doit pas être révélé que par les succès. Un plan découvert est un plan avorté. Tout parti qui fait une faute, fait une chute.

Napoléon disait aussi, comme axiome gouvernemental, que la meilleure des finesses, c'est la vérité, le droit chemin.

M. de Fiquelmont observe que les intrigues diplomatiques les plus actives et les plus habiles ne peuvent jamais parvenir à corriger les suites inévitables d'une fausse position.

V. Clémence, Doctrinaires et Ministres.

Poltrons. Les Grecs ont dit pour la défense des fuyards, que ceux qui fuient sont en état de sa battre une autre fois. C'est une vérité que l'expérience de tous les temps a confirmée.

Un officier sous Louis XII, qui savait qu'il n'était pas brave, vantait ses services et une blessure qu'il avait au visage, dont il faisait son titre. Louis dit: c'est sa faute s'il a été blessé; il n'avait qu'à fuir sans regarder derrière lui.

V. Lâcheté.

Portraits. Quand on se sent disposé à contempler avec recueillement une image chérie, l'impression qu'elle vous cause est d'autant plus puissante qu'elle a été plus ménagée.

Le comte de La Garde, dans le Congrès de Vienne, fait le portrait d'une dame en ces mots : « La Comtesse Laure « toujours égale, toujours bonne. Sa figure est le miroir de « son excellent cœur. Sa physionomie est animée de je ne « sais quelle expression douce et ravissante que l'art de « plaire ne peut imiter. Elle a cet esprit conciliant et sans « fadeur, qui est peut-être le secret d'attacher. »

Si on ajoutait à ce portrait, que l'expression habituelle de ses traits est mélancolique et douce, que ses beaux yeux sont bleus, sa bouche vermeille, l'oval de sa figure fin et

allongé, bonne mère de famille ainsi qu'excellente amie; je verrais dans ce portrait une dame très-distinguée, pour laquelle je conserve toujours un souvenir agréable et très-respectueux, qu'elle a droit d'exiger par sa vertu ainsi que par ses nobles qualités de l'âme et de la figure.

Condorcet fit le portrait de M. de Voltaire en ces termes : « Il attachait très-peu de prix à ces bagattelles qui « nous paraissent si ingénieuses et si piquantes. L'à-pro- « pos du moment les faisait naître, et l'instant d'après il les « avait oubliées. L'habitude de donner à tout une tournure « galante ou spirituelle ou plaisante, était devenue si forte, « qu'il lui eût été presqu'impossible de s'exprimer d'une « manière commune. »

Dans le Gamin de Paris, comédie-vaudeville en deux actes, on lit ces vers :

« On vous voit, je crois, trop en face,
« Vos yeux me semblent trop ouverts....
« Votre bouche fait la grimace,
« Le nez est un peu de travers.
« On vous allonge trop la mine,
« On vous a fait le teint trop blanc....
« Mais à cela près, ma voisine,
« C'est un portrait fort ressemblant ».

Voici quelques portraits faits par moi :

1

L. B. SOTTO IL NOME DI LESBIA (1).

Non ebbe amor così leggiadra rete
Come il bel crin di lei tra il biondo e 'l nero.
La bianca fronte in forme vaghe e liete
L' alto rivela e lucido pensiero.
O brune luci, che sì chiare ardete,
Per voi vo già di mie speranze altero.
Il dir soave, il portamento, il viso,
Ahi! dischiudono in terra un paradiso.

2

M.ª ANT.ª PATRONI DE' BARONI CASOTTI DI LECCE (2).

Vaga donna, non bianca e non oscura,
Lo sguardo elettrizzante ed eloquente,
Il più bel crine che formò natura,
Negro morbido folto e rilucente;
Rosea la bocca, e dolce la figura
Le virtudi del cor tutte esprimente;
Mite favella, estrema leggiadria:
Ecco il ritratto della donna mia.

(1) L' an 1807.
(2) Décédée l'an 1845, 18 Avril. C'était ma première femme. Fait en 1813.

3

La Duchessa d' Avalos di Celenza (1).

Corpo vago e gentil fatto a pennello,
Occhio nero-loquace ove Amor siede,
Pare ebano il suo crin lucido e bello,
Morbidetta la mano e breve il piede.
Labbro di rose e di bei denti ostello,
Esemplo non volgar d' intatta fede:
Su l'ali della gloria Ortensia venne,
Guardò, s'accese, e l'alto vol rattenne.

4

La Contessa Teresa Cattaneo de' principi di Sannicandro (2).

Donna gentile da' begli occhi neri,
Che son due soli sfavillanti ardenti;
Bocca rosata, ond' escono sinceri
Messi del core i più soavi accenti;
Su la fronte stan scritti alti pensieri,
Cui fann' ombra capei neri e lucenti;
E l'alma al bene oprare ognora accesa;
Tenera eccels' amica: ecco Teresa.

(1) Dame française. Fait en 1836.
(2) Fait en 1851.

5

La Contessa Bianca Anguissola Canonichessa di Baviera (1).

In molli e nere ciocche il crin splendente,
Nerissime pupille insidiatrici,
Lieta fronte celante un' alta mente,
Bocca ond' escon parole beatrici;
Per mezzo il viso un naso acheo scendente,
Picciolo corpo in forme incantatrïci.
Il cuor, la mente al bene altrui non stanca:
Ecco viva l'immagine di Bianca.

6

Laura de Fréjaville nata Contessa de Marigny (2).

Bella di forme, occhi azzurrini e ardenti
Donde l' alma affettuosa e schietta appare;
Castagnini i capei molli e lucenti,
Composti a fogge ognor leggiadre e rare.
Vanno al core il suo canto e i dolci accenti;
Le Grazie mai non le furon avare.
« Mentre fra noi di vita alberga l'aura »
Onoriam l'imagine di Laura.

(1) En 1850.
(2) Dame française. En 1845.

7

Une Image de Sainte Claire très-ressemblante a' un portrait (1).

FRAGMENT

Votre jolie figure en des voiles encadrée
En extase, Madame, au ciel s' est levée!
À peine une mince raie paraît de vos cheveux
Sur ce beau front si doux, d' esprit si radieux.
Cette guimbe, cet habit, ce mystique cordon,
Des grandeurs du monde indiquent l' abandon.
Ce vêtement pieux ranime mon ardeur;
Que de charmes nouveaux agitent hélas mon cœur!
L' image je vois de votre Sainte Claire,
Que vient placer ici dévotieux mystère...
L' art ingénieux a dérobé vos traits;
Où pouvait-on choisir de plus charmants attraits?
Je regarde étonné; saisi d' un saint respect
Je fléchis devant elle à son divin aspect.

V. Mes Poésies, pages 18 et 148.

(1) En 1846.

8

OLIMPIA PATRONI.

Di forma altera, di fattezze bella,
Incontro a cui par che amor scherzi ognora;
Bruna chioma che fe' quest' alma ancella,
Occhio negro che incanta ed innamora.
Bocca di rose e perle, onde favella
Esce cortese, e che un bel riso infiora;
E l' alte nari accrescon leggiadria
Al tuo vago sembiante, Olimpia mia.

9

M. T. B. (1)

SONETTO

Chi è costei da' più begli occhi neri,
   Nei quali splende il vago spirto ardente?
   Ondeggian su la fronte alti pensieri,
   Come ondeggia il bel crin bruno e lucente.
Modi soavi, accenti lusinghieri
   Schietti palesan quel che l' alma sente.
   In pure tempre idïomi stranieri
   Spesso parlando va leggiadramente.
Le anguste sue lunghette e bianche mani,
   Qualor scioglie un cantar dolce e divino,
   Scorrono in arpe o in armonici piani.
Costei, che più che a donna a dea simiglia,
   Che mostra di virtù l' arduo cammino,
   D' ogni grazia è un incanto e meraviglia.

(1) La modestie de cette charmante dame m'enlève le plaisir de placer ici son nom.

Madrigale di Alessandro Gatti.

Raccolse già pittore antico industre
Il bel di mille, e ne formò l'imago
Così famosa e illustre;
Ma quel pittor che di ritrarti è vago,
Solo nel tuo bel volto
Avrà per mille belle il bel raccolto.

Sonetto di Giovanni della Casa.

Son queste, Amor, le vaghe trecce bionde,
Tra fresche rose e puro latte sparte,
Ch' io prender bramo, e far vendetta in parte
De le piaghe ch' io porto aspre e profonde?
È questo quel bel ciglio, in cui s' asconde
Chi le mie voglie, come vuol, comparte?
Son questi gli occhi onde il tuo stral si parte,
Nè con tal forza uscir potrebbe altronde?
Deh chi 'l bel volto in breve carta ha chiuso?
Cui lo mio stil ritrarre indarno prova:
Nè ciò me sol, ma l'arte insieme accuso.
Stiamo a veder la meraviglia nova
Che 'n Adria il mar produce, e l' antico uso
Di partorir celesti Dee rinnova.

Portrait de Paris par le prince Jules de Polignac.
« Cette capitale, dit-il, séduit d'abord un étranger, puis le
« captive; il y rencontre tout ce qui peut charmer ses loi-

« sirs et flatter ses inclinations. Sciences, arts, belles let-
« tres, chefs-d'œuvres de tous les genres, conversations sé-
« rieuses et légères, société vive, polie, enjouée, bibliothè-
« ques publiques, modes, spectacles: tout cet ensemble
« présente à la vue un panorama intellectuel, dont les dé-
« tails s'accordent avec tous les caractères comme avec
« tous les goûts. Rien n'y paraît sous un aspect sévère et
« repoussant. La politique s'y traite en riant; les révolu-
« tions s'y préparent en dansant; les haines même s'y ca-
« ressent jusqu'au moment du combat. Les événements y
« éclatent à l'improviste; leur rapidité en dérobe souvent
« les causes. Paris ressemble au printemps du jeune âge:
« tout s'y agite, tout y bouillonne; les plaisirs y sont des
« affaires, et les affaires de simples distractions. L'été s'y
« fait toujours attendre, il est vrai, mais cette attente per-
« pétuelle entretient l'espérance et la joie. Ce tourbillon
« moral étourdit d'abord l'étranger: bientôt il l'entraîne.
« Celui-ci prend alors le mouvement pour la vie, s'y com-
« plait, s'y attache, et le regret involontaire, qu'il éprou-
« ve à s'en éloigner, aveugle souvent ses jugements. Di-
« sons-le en un mot: Paris est aujourd'hui la Capoue du
« monde civilisé. Plus d'un Annibal peut se trouver en-
« chaîné ».

Poudre a' canon. Un bénédictin allemand nommé Berthold Schwartz trouva ce secret fatal.

Pouvoir. Dans l'homme qui peut tout, on envisage moins ce qu'il a fait, que ce qu'il aurait pu faire.

V. **Homme.**

*

Préfectures (Intendances). C'est le nom qu'on donne en France aux circonscriptions administratives formées par chaque département. Dans le royaume de Naples elles sont appelées Intendances. Elles forment des administrateurs initiés à la pratique des grandes affaires, et dignes d'être associés à la réalisation des vues du gouvernement.

Préfet (Intendant). L'Intendant est chargé de toutes les mesures d'ordre ou d'intérêt général, ainsi que de diriger l'administration des communes et celle de la province. Il est le délégué du gouvernement du roi, duquel il accomplit les ordres ou veille à leur accomplissement.

M.r le comte Joseph Zurlo, feu Ministre de l'Intérieur à Naples, disait de l'Intendant de province, que c'est un ministre à l'étranger dans l'intérieur du royaume. C'est une autorité indépendante entre le peuple et les gouvernants de l'état, comme dit Aug. Billiard, pour statuer sur toutes les difficultés de droit public ou privé que fait naître l'exécution de la loi.

Liberté d'action doit être toujours accordée aux intendants qui leur permet l'étude des quéstions les plus importantes.

L'Intendant, qui est l'interprète et l'organe de la volonté du roi son maître, doit être toujours prêt à recevoir dans son hôtel les étrangers de haute considération qui peuvent parfois arriver ou lui être adressés même sous un but. Aussi devient-il alors ce diplomate à l'étranger dans l'intérieur, cet homme aux formes distinguées en harmonie des fonctions éminentes dont il est revêtu.

La jalousie des autres pouvoirs ne s'est jamais lassée de miner cette création toute monarchique, où se résume le roi et son gouvernement ainsi que les illusions les plus avantageuses à ses principes. C'est par des prestiges toujours renaissants, dont la société a besoin, qu'on peut mieux conduire les hommes. La force morale fait tout, quand on a l'esprit de ne pas laisser s'éclipser l'auréole qui l'entoure. Sachons la respecter cette institution très-souvent incomprise; élevons-la plutôt que l'abaisser comme les esprits rétrécis le voudraient. Napoléon appelait une Préfecture, l'Empire au petit pied. Ne faisons pas de l'Intendant d'une province un simple procédurien; ne le rendons pas une espèce de mythe. Ne confondons pas les torts individuels, qui peuvent ramener ces idées, avec cette dignité pure et simple. Rappelons-nous que les États sont bien gouvernés quand on sait punir et récompenser à propos et à temps: les individus ne sont pas les institutions. Gardons-nous, je répète, de faire disparaître les illusions de tout pouvoir gouvernemental. Une réalité stérile abaisse sa force morale. Parlez aux sens de la multitude tant que vous pouvez. *Mon empire est détruit, si l'homme est reconnu* (1). M. Aug. Billiard, parlant du préfet en France à l'époque du gouvernement constitutionnel, s'exprime en ces termes: « Il n'est point aujour-« d'hui de fonctions plus misérables que celles des pré-« fets, obligés qu'ils sont, non d'exécuter des lois, qu'ils « n'auraient peut-être pas votées, mais d'être les instru-« ments des coteries que le gouvernement constitutionnel

(1) Dernier vers du Fanatisme, tragédie de V.***

« élève tour à tour à la direction des affaires. Les mini-
« stres en font, soit des meneurs ou des courtiers d'élection
« pour obtenir des députés à leur convenance, soit les agents
« d'une police inquiète et tracassière, qui sacrifie l'intérêt
« du pays à celui d'un seul individu. »

V. Estomac.

Préjugés. Les vieux préjugés sont comme des vieilles tours, qu'on ne peut démolir que pierre à pierre, ou plutôt qu'il faut laisser détruire et dévorer par le temps. Les préjugés ont plus de racines que les principes. Ils sont les brouillards de la raison.

Les préjugés sont ces déterminations de la faculté de l'âme, conçues d'après la prédilection envers quelque principe ou sentiment, ou bien pour intérêt malentendu. De là ils prirent une filiation immense. S'il se trouvait quelqu'un qui en voulût rédiger un arbre généalogique avec exactitude, il ferait un ouvrage bien plus important que toutes les généalogies. On rendrait un service très-utile à l'humanité. Elle aurait honte de tant d'erreurs consacrées par le temps, et pourrait se défendre dorénavant de toutes les autres qui lui tendent des pièges. Tels sont pour la plupart les préjugés, qu'on appelle erreurs populaires, reconnues toujours comme un poison caché pour la vraie morale. Mais les préjugés les plus constamment nuisibles furent ceux qui s'introduisirent parmi les principes des rapports sociaux. Ils restèrent cachés et négligés, et rendirent éternels avec les siècles les erreurs et leurs effets.

La plupart de ces pensées sur les préjugés sont des ins-

pirations de Melchior Delfico, ancien Ministre et Conseiller d'État, qu'en 1828 j'eus le bonheur de connaître à Teramo sa patrie, lorsque je fus nommé intendant de cette province. Cet homme éminent par son esprit, par ses connaissances, par sa probité, que notre bon Roi Ferdinand II voulut aller visiter, étant à Teramo, en lui apportant une décoration; ce respectable vieillard qui n'est plus, mérite bien que je consacre ici à sa mémoire ce peu de mots dictés par un sentiment d'un respectueux attachement et par le souvenir de ses vertus sociales.

Présent. Le présent sépare comme un abîme ces deux moitiés de la vie, le passé et l'avenir.

V. Souvenir.

Présents (les). Trois choses fixent la valeur d'un présent : le sentiment, l'à-propos et la manière.

Si tu as besoin des offices de quelqu'un qui aille lentement, fais-lui des présents; il doublera le pas.

Présomption. Elle fait tort au mérite. C'est presque toujours une écorce reluisante sur un tronc creux. En général les présomptueux ne sont que des gens médiocres.

Prévoyance. Celui qui ne prévoit rien, dit La Bruyère, est souvent dupe; celui qui prévoit trop, est toujours malheureux.

Privations. Il est rare, a dit Lévis, qu'on ne fasse pas

un bon marché en achetant des espérances par des privations.

Presque toujours les privations qu'on s'impose sont des souffrances dont personne ne vous tient compte.

V. Solitude.

Probité. La probité n'était autrefois qu'un simple devoir: aujourd'hui c'est une vertu rare et distinguée. Que les temps sont changés! que d'immoralité!

À la fin d'un dîner, où j'assistais, un jeune homme, un petit peu *provincial*, faisait des questions à ne pas en finir à un général français sur quelques officiers et sur leur bravoure. Le général ennuyé, lui répond un peu sèchement: La bravoure, monsieur, pour un français est une qualité ordinaire; tout français est un brave, comme la probité ne devrait être partout une vertu rare.

Progrès. L'homme qui n'a pas de philosophie, n'a point d'esprit a lui: il n'a que celui des autres. Il parle comme ceux qui l'ont précédé; au lieu que le philosophe fera parler comme lui ceux qui le suivront. Les révolutions insensées en 1848 ne prouvent que trop la légéreté des hommes de cette époque et le manque de toute bonne philosophie ainsi que de toute espèce de bon sens. Les arts et les sciences ont fait quelque pas en avant; mais la politique et les lettres sont en général en progrès rétrograde.

Promesses (les). Les promesses gracieuses et courtoises sont autant de pas glissants pour les sots. Qui promet tout,

ne promet rien. Tout se passe très-souvent au milieu d'une courtoisie de révérances et de mots; mais *amanda sunt vera, non verba*. L'homme sage ne doit point se paître de vent, de fumée, de cette courtoisie qui offusque. C'est un voile où se cache aussi le stratagème politique pour rejoindre son but. Je ne désavoue pas pourtant cette politesse, qui fait le charme du savoir-vivre dans le monde, et qui lie les hommes.

V. Politesse.

Propreté. Sentir bon et sentir mauvais sont deux extrémités opposées: le milieu c'est la propreté, qui consiste à ne rien sentir.

La propreté à l'égard du corps, dit Bacon, est ce qu'est la décence dans les mœurs. C'est un respect pour la société et pour soi-même.

« Sans propreté l'amour le plus heureux
« N'est point amour, c'est un besoin honteux. »

V.***

Prospérité. Bourdaloue disait: « Une heure de prospé-
« rité fait oublier une amitié de vingt années ».

Les insolents dans la prospérité, sont faibles, et tremblants dans la disgrâce.

Se maintenir sage dans la prospérité, c'est savoir marcher sur la glace. La prospérité ne corrompt pas toujours, mais toujours elle découvre ce qu'on est véritablement.

Prostitution. Un ancien combat hardiment, avec son arme ordinaire de l'ironie, la prostitution du sexe dans le temple de Venus à Babylone et en Chypre; mais Hérodote, témoin oculaire, mérite plus de croyance: Strabon confirme aussi cette coutume. Lorsqu'une Babylonienne sortait des bras de l'étranger, elle s'en glorifiait, et raillait même celle qui n'avait pas encore eu le honheur d'être choisie. Il n'y a aucun crime que l'intervention de quelque divinité payenne n'ait consacré. Les femmes mariées et les vierges se prostituaient aussi à Héliopolis en Phénicie. Constantin abolit cet usage si infame et si abominable. Les mères consacraient leurs filles à Venus dans son temple de Chypre à l'époque de la puberté. C'est un tribut que l'on payait à cette divinité.

Protecteurs et Protégés. Il faut quelquefois aider le talent, aller au-devant du mérite. L'homme pour qui je m'intéresse craint le mépris des sots, le jargon des beaux-esprits, la table des riches, l'audience des grands et la toilette des femmes. Et avec toutes ces petites frayeurs-là, on n'attrappe rien; les places se donnent souvent aux gens qui les demandent, qui les sollicitent.... quelquefois à ceux qui les méritent. L'esprit d'intrigue domine presque toujours. Il est des hommes qui savent employer tous les moyens qui peuvent les conduire à leurs fins. Ils fatiguent leur monde avec politesse, avec une apparence de réserve timide, et vous êtes poussé, malgré vous, à l'exécution de leurs desseins. Les femmes surtout ont un tact particulier pour la réussite des projets qu'elles ont conçus. Elles sont importunes

avec tant de grâce ! Elles veulent prouver souvent qu'elles ont de l'influence, en abusant de la considération que leur donnent dans le monde leur rang et leur fortune. Entourées de nombreux protégés, assiègent les ministres, les hommes puissants, elles sollicitent pour eux, elles exigent même.

Les airs importants des protecteurs font rire. On voit fréquemment l'ignorance protégée occuper les premières places de l'état, pendant que le mérite sans appui reste dans l'obscurité, et qu'un poète livre aux traits vengeurs du ridicule par ce vers connu:

« Ces protégés si bas, ces protecteurs si bêtes. »

Il est encore des riches et des grands, disait l'abbé Le Blanc, qui ne donnent pas aux flatteurs et aux sots les places qui appartiennent au mérite et à la vertu: vous les voyez chercher avec empressement le grand homme, lui tendre une main bienfaisante, le protéger, l'enhardir, et vaincre sa misanthropie par la délicatesse de leurs procédés. Ils dédaignent l'encens, les petits soins et la servile adulation des gens médiocres: ils estiment, ils aiment même la simplicité et la franchise des hommes de génie. Voilà les protecteurs que je révère, disait Le Blanc; voilà ceux à qui je voudrais que vous ressemblassiez : ils sont les soutiens des arts et de la littérature, les autres en sont les fléaux et les destructeurs. Le véritable protecteur est un Dieu bienfaisant, qui purge un champ de mauvaises herbes pour en ranimer les plantes salutaires.

J'ai lu quelque part, et je ne me rappelle pas où, un ar-

ticle sur les protégés. En voilà un fragment..... Enfin se consumer en complaisance, en bassesse et en lâcheté: c'est ainsi qu'on s'élève ordinairement dans le monde; si bien que pour se tirer de la foule, on se roule dans la poussière, et pour se mettre au-dessus de ses semblables, on sacrifie, on vend sa liberté. La manœuvre a-t-elle été heureuse? a-t-on réussi dans ses efforts? est-on arrivé sur la hauteur? elle est escarpée; gare la chute, gare le précipice. Entouré d'autant d'Argus que vous avez de jaloux et d'envieux, toutes vos démarches sont malignement observées: le moindre faux pas vous est imputé à faiblesse, et on vous décrie comme incapable de remplir votre poste et de vous y soutenir. Quand vous feriez honneur à votre charge, quand vous excelleriez dans l'exercice de votre emploi, qui peut vous garantir des traits de la calomnie? qui répondra que vous ne succomberez point sous les machinations de vos ennemis? Cette grandeur qui par son faux éclat vous empêche de vous voir vous-même, vous fait traiter vos inférieurs avec dédain et avec mépris ..... C'est le fol amour propre qui ordinairement conduit les hommes, qui éblouis par leur position sociale, ne peuvent concevoir la seule pensée d'une disgrâce dont bien souvent ils ne sont pas trop éloignés. L'orgueil , l'amour propre qui ne s'endort jamais, leur est toujours fatal; l'illusion disparaît lorsqu'on y pense le moins.

Proverbes, Adages et Maximes. J'appelle un proverbe, une vérité d'usage pour tout le monde, confirmée par l'expérience et exprimée d'une manière simple et vulgaire.

L'adage est proverbe piquant. Ce mot est vieux. La maxime est une proposition générale qui sert de règle en matière de règle et de conduite. Voici quelques proverbes et quelques maximes :

1. Un proverbe anglais dit : N'ayez jamais de journal, de maîtresse, ni de campagne ; il y a toujours des imbécilles qui se chargent d'en avoir pour vous.
2. Que le soleil ne se couche jamais sur votre colère. *Sol non occidat super iracundiam vestram*, dit l'Apôtre.
3. Qui ne peut mordre, ne doit pas montrer les dents.
4. Quand on veut tuer un chien, on l'accuse d'avoir la rage.
5. Ventre affamé n'a pas d'oreilles.
6. Les jours se suivent et ne se ressemblent pas.
7. Faire contre fortune bon cœur.
8. Les arbres les plus élevés sont les premiers frappés de la foudre.
9. L'appétit vient en mangeant.
10. Tout vient à point à qui peut attendre.
11. Bon sang ne peut mentir.
12. Le sage entend à demi mot.
13. Hors de vue, hors de souvenir.
14. On oublie bientôt les absents.
15. L'avarice est la racine de tous les maux.
16. La peau est plus proche que l'appétit.
17. Il n'y a pas de verrou qui ne s'ouvre au bruit de l'or.
18. Où est le profit, là est la gloire, dit Louis XI.

19. Dis-moi qui tu hantes, et je te dirai qui tu es.
20. Il n' y a pas bon cheval qui ne bronche.
21. À quelque chose malheur est bon.
22. De deux maux il faut éviter le pire.
23. Il faut prendre l' occasion aux cheveux.
24. Toute existence intelligente s' améliorera en marchant.
25. Il faut prendre la balle au bond.
26. Les fous donnent des festins et les sages les mangent.
27. L'oisiveté est la mère de tous les vices.
28. Après la pluie le beau temps.
29. Promesse de grand n' est pas héritage.
30. Il n'est pire eau que l'eau qui dort.
31. Loin des yeux, loin du cœur.
32. Beau parler n'écorche pas la langue.
33. Il vaut mieux plier que rompre.
34. Mauvaise herbe croit toujours bien.
35. Il n'est si bonne compagnie qu'on ne quitte.
36. Le bonheur vient en dormant. (Proverbe du paresseux.)
37. Amitié refroidie est bientôt éteinte.
38. Fais ce que tu dois, advienne que pourra.
39. Marchand qui perd ne peut rire.
40. Tel brille au second rang qui s'éclipse au premier.
41. Fin contre fin fait mauvaise doublure.
42. On ne fait pas d' omelette sans casser des œufs.
43. Soyez charitable, c'est le droit de la beauté.
44. Sachez vous passer de tout, plutôt que d'être réduit à demander un service à celui que vous croyez votre meilleur ami.

45. Entre la colère et ses effets, tâchez de mettre toujours un intervalle, si vous voulez vous épargner un repentir.
46. Quand on n'a plus rien à aimer, on n'a plus rien à craindre.
47. Bien aime qui jamais n'oublie.
48. Aide-toi, le ciel t'aidera.
49. Je te frapperais, si je n'étais en colère.
50. L'espérance est le songe d'un homme réveillé.
51. La plus forte dépense qu'on puisse faire est celle du temps.
52. Ne vous haïssez point parce que vous pensez différemment les uns des autres.
53. Les eaux calmes sont souvent les plus profondes.
54. Le cœur seul connaît sa propre amertume.
55. L'aveuglement vaut mieux qu'un jour qui blesse.
56. Le mieux est toujours ennemi du bien.
57. Rien n'est aussi fragile qu'un état heureux.
58. Il est bien tard d'épargner le vin quand on est à la lie.
59. Soyez exempt de souhait et vous le serez de crainte.
60. Les belles âmes se nourrissent au labeur.
61. Un tiens vaut mieux que deux tu l'auras.
62. Il faut hurler avec les loups.
63. La faute d'un instant devient le tourment de toute la vie.
64. Les maladies se guérissent : la destinée ne change jamais.
65. L'homme sage oublie les vieilles rancunes.

66. Mieux la richesse après la pauvreté, que la pauvreté après la richesse.

67. Ne faites pas ce que vous ne pouvez dire.

68. Di quel che non ti cale
Non dir nè ben nè male. (Proverbe toscan.)

Providence. Croire à la providence est la récompense de la vertu; le crime ne sait qu' en avoir peur.

La Providence, toujours attentive à nos besoins, a imprimé dans l'homme le sentiment de la pitié, qui nous fait sentir une vive douleur à la vue du malheur d'autrui et qui nous engage à le soulager pour nous soulager nous-mêmes.

Provincial. Provinciaux. Généralement *provincial* ne désigne point exclusivement, comme on pourrait le croire, un fils de la province, mais l' homme de n'importe où, qui se donne le ridicule d'admirer quoi que ce soit au monde. Ce mot dans la pensée des habitants des villes capitales est le synonime le plus parfait possible de tout adjectif exprimant la sottise. Cette espèce de monde sot est pour eux le partage en général de tous les habitants des provinces de tous les états. Mais c'est un préjugé. J'ai admiré dans plusieurs provinces l'esprit, les talents, un monde distingué qui rappelle cette noble societé d'autrefois.

Ce n'est pas une petite ambition aux provinciaux, que de pouvoir dire quelquefois, des gens de la cour, dont ils prononcent toujours le nom tout sec, comme par exemple: Je perdis mon argent contre Charles; Adolphe a tant gagné.

Un orgueil déplacé est un vice inhérent à l' espèce hu-

maine. L'amour des préférences fondées sur la naissance ou sur la fortune, exista dans tous les temps. Cette ligne de démarcation entre les rangs, suivie avec tant d'exactitude dans les petites villes de province, est beaucoup moins marquée dans les grandes villes; encore existe-t-elle dans le cercle, où se trouvent toujours les mêmes personnes; mais là, au moins, on sait se faire pardonner en quelque sorte par des manières aimables envers tout le monde, par les égards qu'on a pour le rang ou pour l'opulence.

Un provincial qui revient de la capitale dans sa province, connaît tous les ministres, est intimement lié avec les grands de la cour et de la haute aristocratie; il connaît les principaux traits de leur vie, vous étourdit d'anecdotes supposées, et finit par croire souvent qu'il vous a persuadé qu'il est un grand personnage.

PRUDENCE. L'homme prudent ne doit pas oublier ces deux vers de la Coquette Corrigée:

« Le bruit est pour le fat, la plainte est pour le sot,
« L'honnête homme trompé s'éloigne et ne dit mot. »

La prudence et la vertu ramènent les beaux jours.

Un seul homme au plus peut tuer cent autres hommes de son sabre; mais il peut par sa prudence détruire une armée entière.

La prudence ne prévient pas tous les malheurs; mais le défaut de prudence ne manque jamais de les attirer.

Il est des hommes, qui bien souvent disent ce qu'ils ne savent pas, et ne savent ce qu'ils disent.

Une chose en produit une autre. Ainsi, sans s'en douter, on se trouve très-souvent porté à un point, où on ne voulait pas arriver. Il faut être extrèmement prudent, réservé et circonspect, surtout en dirigeant les affaires publiques, à fin d'éviter des retours désagréables, ou bien le chagrin d'avoir pu faire du mal et sans remède.

Ménandre dit: *Si bene prudens es omnibus fortunatus eris.* Selon que les choses sont disposées, elles arrivent. Aussi le bonheur des états est dû toujours à la prudence des princes.

Avec les gens qui par finesse écoutent tout et parlent peu, parlez encore moins, ou si vous parlez beaucoup, dites peu de choses.

Mais la témérité n'est pas toujours heureuse, ni la prudence très-sûre. *Nec temeritas semper felix, nec prudentia ubique tuta.*

Et bien des fois c'est moins par des conseils vantés comme prudents par des hommes timides, que par l'audace et les actions qu'un état prospère. *Audendo agendoque res publica crescit, non iis consiliis quae timidi cauta appellant.*

L'homme prudent, disait Isocrate, doit se souvenir des choses passées, se servir des présentes, et prévoir les futures.

Tout homme véritablement prudent, est modéré: s'il ne se possédait pas, il risquerait souvent de gâter ses affaires dans ses emportements. Le secret, et surtout le déguisement, sont l'âme de la prudence. Tout homme prudent, est secret; mais tout homme secret, n'est pas prudent. La dissimula-

tion doit être aidée par la prudence et suivre l'esprit de système que possède un homme prudent pour réussir.

Dante dit, ch. 16 de l'Enfer:

« Ahi ! quanto cauti gli uomini esser denno
« Presso a color che non veggon pur l'opra,
« Ma per entro i pensier miran col senno ».

La finesse et la prudence nous font réussir dans nos projets. Elles nous mènent au même but; mais il y a de la différence entr'elles: la prudence est une vertu, et la finesse est presque toujours un vice. Ulysse était fin, Nestor était prudent.

V. Gioviano Pontano, Sage et Valeur.

Pruderie. La pruderie est l'imitation de la sagesse, aussi bien qu'elle est l'hypocrisie de la prudence.

On échoue plus souvent avec une coquette qu'avec une prude.

Puce. Voici une enigme sur la puce :

« Du repos des humains implacable ennemie,
« J'ai rendu mille amants envieux de mon sort.
« Je me repais de sang, et je trouve ma vie
« Dans les bras de celui qui recherche ma mort ».

Pudeur. Le voile de la pudeur recèle plus de charmes, que ne peut en offrir la plus belle nudité.

Presque jamais l'amant d'une femme n'est, par pudeur, confident de ses douleurs.

M.me de Genlis dans la Duchesse de La Vallière à écrit ses paroles sur le lis:

« Noble fleur, lis éclatant,
« Chef-d'œuvre de la nature,
« D'une âme candide et pure
« Symbole aimable et touchant,
« Embellis la beauté même
« De ta brillante fraîcheur.
« Attribut de la pudeur,
« Tu dois orner ce que j'aime ».

C'est par ces vers que Louis XIV fit sa première déclaration de ses sentiments à la jeune La Vallière.

Douce pudeur! suprême volupté de l'amour, que de charmes perd une femme au moment qu'elle renonce à toi! C'est la grâce la plus touchante qui puisse embellir une femme; c'est une vertu opposée à la coquetterie. Celle-ci fait naître des désirs que la pudeur repousse pour en augmenter l'activité. Petrarque dans son premier de la Mort a dit:

« Tornava con onor da la sua guerra
« Allegra, avendo vinto il gran nemico
« Che con suoi inganni tutto il mondo atterra
« Non con altr'armi che col cor pudico,

« E col bel viso, e coi pensieri schivi,
« Col parlar saggio e d' onestate amico ».

V. ASTUCE FÉMININE.

Q

QUERELLES. Toutes les querelles se reduisent à ceci: c'est votre opinion, ce n' est pas la mienne.

QUESTIONNEURS. La Bruyère dit, qu' un questionneur est quelquefois un homme qui cherche à s' instruire; mais plus souvent c'est un sot ou un fat qui veut interroger. La Rochefoucauld retient comme les questionneurs les plus impitoyables les gens vains et désœuvrés.

QUESTIONS. Quand des hommes éclairés et de bonne foi disputent long-temps, il y a grande apparence que la question n' est pas claire.

Les questions sont presque toujours odieuses quand ce sont la supériorité et l'indiscrétion qui les font. Elles sont la formule ordinaire de la conversation des sots: elles sont aussi le cannevas de l'entretien que les grands accordent à leurs inférieurs.

QUIÉTUDE. C'est lorsqu'on est endormi dans les bras de la quiétude que la fortune porte des coups mortels.

R

Raillerie. La raillerie ne convient pas à ceux qui sont élevés au-dessus des autres.

Le Tasse ayant été raillé d'une manière fort désobligeante, quelqu'un dit qu'il fallait être fou pour ne pas répliquer: vous vous trompez, répondit le Tasse; un fou ne sait pas se taire.

Un borgne dit à un bossu qui le raillait de son infirmité : tu as ma réponse sur ton dos.

Les railleries laissent de mortels aiguillons dans l'esprit, quand ils sont trempés dans la vérité, a dit Tacite.

La raillerie marque souvent la stérilité de l'esprit. Quand elle ne blesse pas les intéressés, elle peut réjouir les indifférents.

Le dessin de piquer quelqu'un, dit La Bruyère, est dangereux... Il faut bien de l'esprit pour badiner joliment....

Raison. Si la raison combat les sentiments d'un homme, un homme combat la raison.

C'est le triomphe de la raison que de bien vivre avec les gens qui n'en ont pas.

Dans l'homme tout est en repos, quand les passions obéissent à la raison. La raison vient tard malheureusement à tous les hommes. Elle est l'élève de notre jugement.

Ella ha gli affetti, ella pon freno ai sensi,
Lenta i duri odii e l'ire accese ammorza;

Ed ella alfine a chi da lei non parte,
In ciel del ben degli Angeli fa parte.

V. Religion.

Rangs. Tirer vanité de son rang, c'est avertir qu'on est au-dessous.

Réalité. La réalité n'a jamais pu égaler les élans de l'imagination. Celle-ci donne l'idée de toutes les perfections que l'homme difficilement possède.

Rebellion. L'intention en matière de rebellion est réputée pour le fait.

V. Soulèvement.

Recevoir, Accueillir. L'art si difficile de recevoir, qui s'annonce par mille nuances délicates, est de faire de son mieux pour être agréable à tous, par courtoisie, par empressement ou par déférence, selon le rang ou la position de chacun dans le monde.

V. Politesse.

Reconnaissance. On sollicite le premier bienfait, on exige le second; et souvent le troisième est arrivé, que la reconnaissance est encore en chemin.

La reconnaissance est une antique, dont on parle beaucoup, et qu'on ne connaît pas assez dans ce siècle; le temps en a effacé l'image. Et pourtant elle est le premier besoin d'une belle âme.

Les personnes reconnaissantes sont comme ces terres fertiles, qui rendent beaucoup plus qu'elles n'ont reçu.

Refus. Ce n'est pas le refus qui choque, ce n'est que la manière de le faire.

J'ai lu quelque part, que lorsque ceux que Sully avait rebutés venaient s'en plaindre à Henri IV, il les plaignait lui-même, et s'en débarrassait avec une bonté qui faisait attribuer tous les bienfaits au roi et les refus au ministre.

« Je sais encore, et ne vous en fais pas un crime, parce qu'enfin c'est la marche de tout le monde, que c'est assez que je me refuse à vos désirs, pour que vous vous croyez pour moi une passion très-vive. » Lettre de la Duchesse de.... au Duc de....

Me Sthall dit: Je refusai tout, bien déterminée à ne rien accepter tant que je serais dans l'incertitude de ne pouvoir jamais rendre. J'étais au moment le plus critique de ma vie. Je sentis le besoin que j'avais de me munir de principes inébranlables, qui pussent répondre de toute ma conduite. Je me résolus de souffrir la misère, d'aller chercher la servitude, plutôt que démentir mon caractère, persuadée qu'il n'y a que nos propres actions qui puissent nous dégrader. Je ne me connaîtrais pas, si je ne m'étais vue à cette épreuve: elle m'a appris que nous cédons à la nécessité moins par sa force que par notre faiblesse.

Obligez cent fois, refusez une; on ne se souviendra que du refus.

Regard. Qu'est-ce un regard? Une dame répondit: C'est

peu de chose. Cependant un regard, un seul regard vous donne la vie dans quelques moments; un coup d'œil suffit.... vous êtes heureux....

Regrets. Quiconque a fait une grande perte, a de grands regrets. S'il les étouffe, c'est qu'il porte la vanité jusque dans les bras de la mort.

Le temps le plus mal employé, est celui qu'on donne aux regrets, à moins qu'on n'en tire des leçons pour l'avenir.

Réjouissances. Les Romains livraient un homme à la furie d'un lion dans un spectacle plus inhumain que tous les lions, les tigres et les ours.

V. Spectacles.

Rélations secrètes. Entre l'illusion et la vérité, il se fait toujours une capitulation intérieure, une de ces transactions tacites et obligées, qui seules rendent possibles les rélations secrètes.

Religion. La religion c'est la foi montrant ce que la raison ne peut comprendre, c'est Dieu expliquant l'homme, quand l'homme a cessé de se concevoir. Où la religion parle, la raison n'a droit que d'écouter.

La religion se sent et ne se définit pas. Nous ne sommes juges ni des moyens, ni de la fin du Tout-Puissant. Le Christianisme dit au pauvre de souffrir le riche, au riche de sou-

lager le pauvre : ce peu de mots est l'essence de toutes les lois divines et humaines.

Mad. de Genlis faisant le portrait de Louis XIV jeune, dit : Sa grande âme sentit profondément toute la sublimité de la religion, et connut combien elle est nécessaire au bonheur public, et combien elle est utile à ceux qui gouvernent.

Il y a trois sortes de gens, dit Pascal : les uns qui servent Dieu, l'ayant trouvé ; les autres qui s'emploient à le chercher, ne l'ayant pas encore trouvé ; et d'autres enfin qui vivent sans le chercher ni l'avoir trouvé. Les premiers sont raisonnables et heureux ; les derniers sont fous et malheureux. Ceux du milieu sont malheureux et raisonnables.

La religion malentendue est une fièvre que la moindre occasion fait tourner en rage.

La religion est le plus puissant ressort pour mener l'homme vers le bien. Le Cardinal Maury l'appelle la vertu en action, comme le code le plus beau de tous les codes de morale, dont les préceptes sont tous autant de bienfaits du Ciel.

Il n'y a que la religion capable de changer les peines en plaisirs.

La religion est la soumission à la Providence, et l'amour de la vertu.

V. Écriture sainte.

Remords. Les remords sont la seule vertu qui reste à des coupables. Le Tasse dans le Goffredo, c. 12, st. 75, fait ainsi parler Tancredi :

« Io vivo? io spiro ancora? e gli odiosi
« Rai miro ancor di questo infausto die?
« Dì, testimon de' miei misfatti ascosi,
« Che rimprovera a me le colpe mie ».

Rénégats. Le mêtier qui prend tout rénégat est de se faire délateur. C'est par ce moyen qu'il veut prouver sa sincérité et compléter ses titres à la faveur.

Renommée. L'homme qui a été célèbre a toujours la mauvaise fortune de ne pouvoir parvenir là où il avait imaginé. L'imagination va toujours au-delà de la réalité. Les absents sont plus appréciés. *Majora credi de absentibus*, dit Tacite.

Les hommes en général sont petits en les voyant de près, et grands dans l'éloignement; c'est le contraire des clochers.

Repartie. La repartie est une réponse à la raillerie, ou à un discours offensant. Lors du congrès de Vienne du 1815, l'Empereur Alexandre de Russie, en se séparant du Roi de Danemark qui partait, Sire, lui dit, vous emportez tous les cœurs avec vous. — Les cœurs peut-être, Sire, mais pas une seule âme, répondit le Roi avec un sourire malin.

Pour comprendre l'allusion spirituelle de ce mot, il faut se rappeler qu'âme veut dire sujet, et que dans les décisions du congrès on calcula toujours en supputant le nombre d'habitants des pays abandonnés. Sous ce rapport le Roi de Danemark avait été un des souverains les moins bien

traités. Effectivement entre tous ces souverains qui devaient quitter Vienne enrichis des dépouilles de leurs voisins, le Roi de Danemark seul était destiné à rester bien strictement enfermé dans ses anciennes limites. Aussi tout le monde répéta-t-il sa réponse à Alexandre. *Congrès de Vienne par le comte de la Garde.*

Voltaire et Piron étant au théâtre à la troisième représentation de Zaïre, Voltaire dit à Piron: Ma Zaïre n'est pas sifflée ce soir. Piron lui répondit: Quand on baille on ne peut pas siffler.

Il n'y a que les Français pour savoir bien placer de l'esprit à des réponses pareilles. Je pourrais en dire à n'en pas finir.

V. Saillie.

Repas. Les repas sont devenus un ressort des gouvernements; et le sort des peuples s'est décidé souvent dans un banquet. La table établit une espèce de lien. Même les villageois font toutes les affaires au cabaret.

V. Estomac.

Repentir. Plus les repentirs sont prompts, plus ils en épargnent d'inutiles. Celui qui se repent de bonne foi, est plus loin du mal que celui qui ne le connut jamais. *Maximes indiennes.* Et Prévôt dit: Les plus justes ressentiments doivent céder au repentir.

Les résolutions violentes exposent à d'amers repentirs.

Un repentir sincère est un baume sur la conscience blessée.

Que devient-on quand on cesse d'aimer, car on n'aime pas toujours? Hélas! le repentir nous prend où l'amour nous laisse.

Luigi Alamanni exprimait son repentir par ces vers:

« Deh! se vero pentir colpa disciolse,
« Se mortal prego la tua mente pia
« Al vil nostro terren giammai rivolse,
« Al mio lungo fallir, dolce Maria,
« Perdon m'impetra, ch'io sospiro e piango
« Che ancor non vidi mai la dritta via ».

Tasso a dit dans le Rinaldo, c. 9, st. 89:

« Ahi qual pena maggior posso soffrire,
« Che il duol che nasce in me dal mio pentire ».

L'Ariosto, c. 21, st. 22, dit:

« L'alma che sente il suo peccato immondo,
« Pate dentro di se tal penitenzia,
« Che avanza ogni altro corporal martire
« Che dar mi possa alcun del mio fallire ».

Il ne faut pas charger de reproches ceux qui ont eu la gloire de se repentir.

Un philosophe disait que dans sa vie il s'était repenti de trois choses: la première, d'avoir confié un secret à sa femme; la seconde, d'avoir été par eau lorsqu'il pouvait aller par terre; et la troisième, d'avoir passé un jour sans rien faire.

Repos. V. Loisirs, Oisiveté, Paresse et Retraite.

RÉPUBLIQUE. Cette forme de gouvernement ne peut convenir qu'à un peuple neuf, qui conserve encore sa virginité politique. La république démocratique pourrait d'ailleurs à peine convenir à un très-petit pays: encor faut-il qu'il soit bien situé.

Tandis que Milton, dont la plume était vendue à Cromwel, tâchait d'inspirer aux Anglais la haine des rois et l'amour du gouvernement républicain, Hobbes, un des plus grands philosophes d'Angleterre, fit une traduction de Thucidide, pour détruire les fausses idées que le fanatisme commençait à répandre dans la nation.

V. DOCTRINAIRES, RÉVOLUTIONS et SOULÈVEMENTS.

RÉPUTATIONS. Aux yeux de l'envie, la réputation la mieux établie n'est qu'une erreur publique. Nous croyons mener les choses, mais ce sont les choses qui nous mènent. L'homme sensé espère peu et ne désespère de rien. Celui qui sème l'injustice, recolte la haine et la vengeance. La plupart des grandes réputations ne sont pas les mieux fondées. Celle de Charlemagne est une des plus grandes preuves que les succès justifient l'injustice et donnent la gloire.

Il n'appartient pas à tout le monde de pouvoir noircir la réputation d'autrui.

RÉSIGNATION. *Deus dedit, Deus abstulit, sit nomen Domini benedictum*, dit Job.

« Souffrir nos maux en patience
« Depuis quarante ans est mon lot;
« Et l'on peut sans être dévot
« Se soumettre à la Providence ».

J'en fis la traduction italienne suivante:

« Le disgrazie affrontar con pazienza
« Forma da quarant' anni il mio sol gioco;
« E ben si può senza essere bizzoco
« Attender tutto da la Provvidenza ».

Résolutions. Il n'y a rien qui rende le calme et la sérénité comme une résolution fermement arrêtée dans la tête, qui fixe toutes les hésitations, et ôte ces douloureuses impressions d'incertitude.

Il semble que quelque fatale ou terrible que soit cette résolution, on se sent heureux de la connaître et d'y croire; et c'est à ce moment surtout que les âmes fortement trempées se relèvent et se trouvent toute leur énergie. Le but est devant elles: il faut l'atteindre. Le lâche seul recule.

Il n'y a que deux choses à envisager dans la conduite de la vie, le point de départ et le but. Lorsque ce dernier est conforme à nos devoirs, à nos vues de bonheur, et que la route est honorable, quelque pénible qu'elle soit, il faut d'un pas ferme en franchir rapidement l'espace sans mesurer la distance.

Retraite. Vivre dans un asile éloigné, est-ce pour cela vivre paisible? N'est-il pas des souvenirs qu'on emporte avec soi, et qui peuvent d'autant moins s'effacer, que la retraite vous laisse toujours vis-à-vis de vous même? Quand on n'a plus de présent, on vit beaucoup dans le passé.

Heureux pourtant qui aime à se retirer solitairement dans le sanctuaire des muses? il jouit du repos sans langueur, et d'un plaisir toujours nouveau. Quoique seul, il est environné d'amis, qui égaient sa retraite.

Une dame du grand monde qui venait de quitter toute illusion humaine, me dit un jour, qu'en quittant le monde, on quitte une maison qui tombe en ruine et qui accable de ses débris ceux qui y logent.

V. Loisirs et Oisiveté.

Révolutions. Pour arrêter le cours d'une révolution, les résolutions ne doivent pas se faire attendre. L'action doit être aussi prompte que la pensée. Toute hésitation est fatale. Une armée décidée à combattre, domine toujours une insurrection. En 1848 une révolte éclata dans le royaume des Deux Siciles: les récents bienfaits furent oubliés devant une folle utopie. Le roi Ferdinand II, agissant à propos, s'empare de l'anarchie qui planait déjà dans ses états, et la maîtrise. Des troupes furent envoyées partout. Une petite armée déterminée, sous les ordres d'un illustre général trop connu (1), reconduit tout de suite l'ordre légal désiré par la plupart des bons Siciliens (2).

Les révolutions, qui renversent les états n'épargnent point les fortunes particulières.

(1) Charles Filangieri prince de Satriano.

(2) Le major François Antonelli et son frère Jean capitaine adjutant-major, mes neveux, comptaient parmi ces braves. Il est extrêmement flatteur pour moi de pouvoir placer leurs noms avec éloge dans ce recueil.

Je renvoie le lecteur aux histoires de cette époque.

Dans les révolutions il y a deux sortes de gens: ceux qui les font, et ceux qui en profittent.

L'histoire nous apprend que les vicissitudes et les révolutions sont une des lois de la nature: tout dans ce monde est sujet au changement, et cependant des fous s'attachent aux objets de leur ambition et les idolâtrent, et ils ne se détrompent point de leurs illusions, de cette lanterne magique, qui sans cesse se reproduit à leurs yeux. Mais il est des hochets pour tout âge: l'amour pour les adolescents, l'ambition pour l'âge mur, les calcules de la politique pour les vieillards.

À quoi sert l'absence du délit dans les crises politiques? En révolution on oublie tout. Le bien que vous faites aujourd'hui, demain sera oublié. La face des affaires une fois changée, reconnaissance, amitié, parenté, tous les liens se brisent, et chacun cherche son intérêt.

Un mot bien souvent décide du sort des nations dans les gouvernements populaires ou dans une révolution. La populace peut faire une révolution, qui doit se décider dans un instant; mais dès qu'il faut de la tenue et agir à la manière des armées, elle se révolte contre ses chefs, et souvent les extermine au lieu de leur obéir.

M.r Romieu dit: « Sous le bruit du cœur colossal des « masses, il n'y aura tribune ni presse qui puisse essa- « yer un accent. Le fabuleux arsénal des codes étalera son « vide, et la grande loi de la force restera seule écrite en « son texte d'airain. Si le peuple triomphe, on disait à Ca- « thérine de Médicis, il fera sa Saint-Barthélemi. Quand la « royauté et la religion seront abattues, le peuple en vien-

« dra aux grands; après les grands, il s'en prendra aux ri-
« ches. Enfin quand l'Europe ne sera plus qu'un troupeau
« d'hommes sans consistance, parce qu'elle sera sans chef,
« elle sera dévorée par des grossiers conquérants. Vingt
« fois déjà le monde a présenté ce spectacle, et l'Europe le
« recommence ».

Les idées dévorent les siècles comme les hommes sont dévorés par les passions, a dit M.r de Balzac dans ses Études philosophiques.

V. Rébellion, Soulèvement et Vendéens.

Richesse. Ce sera la richesse conjointement à la morale qui fera toujours rayonner de tout leur éclat la naissance, l'esprit, la beauté, la jeunesse, et même la vertu.

On ne parvient à diminuer le nombre des délits, qu'en multipliant les moyens de subsistance. Quand les richesses se trouvent concentrées dans une classe extrêmement petite de la société, les délits sont en proportion de la misère qu'éprouvent toutes les autres classes. Les pauvres gens que la plupart des riches! ils ne savent ni faire des heureux, ni l'être eux-mêmes.

Le riche sans libéralité est un arbre sans fruit.

Heureuse la famille, dit Thalès, qui n'a pas trop de richesses et qui ne souffre pas la pauvreté!

L'Ariosto dit dans la 3.me satire:

« Sempre ricchezza riverire ho visto
« Più che virtù ».

Et le même, dans l'Orlando Furioso, c. 44, st. 36, a dit:

« Nè sa che nobiltà poco si apprezza,
« E men virtù, se non vi è ancor ricchezza ».

N'envions point à une sorte de gens leurs richesses: ils les ont à titre onéreux. Ils ont mis leur repos, leur santé, leur honneur et leur conscience pour les avoir:

Ridicule. Il n'y a qu'un petit pas du ridicule au sublime. Les deux bouts sa touchent presque.

Le sot, dit La Bruyère, ne se tire jamais du ridicule, et c'est son caractère; on y entre quelquefois avec de l'esprit, mais on en sort.

La nécessité de parler, l'embarras de n'avoir rien à dire, et l'envie d'avoir de l'esprit, sont trois choses capables de rendre ridicule même le plus grand homme.

Un projet assez vain serait de vouloir tourner en ridicule un homme fort sot et fort riche: les rieurs seraient de son côté.

Le ridicule se montre à le chercher en toutes choses.

Quittez les lieux un moment avant d'y attraper des ridicules.

Un châtiment ridicule fera plus quelquefois que des peines rigoureuses.

Les hommes vivent toujours se moquant les uns les autres. La société est un jeu aux plus fins.

V. Parodie.

Rire. Ne riez ni long-temps, ni souvent, ni avec excès: rien de plus sot qu'un sot rire, dit Catulle.

Rois. Un bon roi est un avantage pour une nation; et le peuple doit veiller à la conservation de ses privilèges politiques.

Les rois trouvent souvent dans leurs amis leurs plus grands ennemis. Les bonnes intentions ne peuvent compenser le manque d'habilité.

Leurs favoris disgraciés se flattent toujours de l'espérance de reprendre leurs portefeuilles. Espérance bien vaine! une fois éloignés du maître, il est très-difficile qu'ils n'aient pas donné un motif pour être tout-à-fait oubliés.

Si on est sévère, on craint de s'aliéner les esprits. Si on se montre faible, on fait des souverains le soliveau de la fable.

Louis XVIII faisait un jour ces remarques, auxquelles on répondit:

« Soyez ferme, Sire, et punissez en roi ceux qui vous « outragent ».

Un prince qui fait son devoir et qui sait se montrer à propos, est assuré de vaincre et d'être obéi.

Ce même roi refusait souvent des lettres de noblesse. « Ah! Sire, on lui dit, vous devez remercier ceux qui vous « en demandent: ce sont des sujets dont vous êtes sûr; « leur vanité tiendra lieu de sentiments, et la vanité ne re« cule jamais ».

Quand on a servi son maître avec fidélité, qu'on s'est fait un devoir de ne lui taire aucune vérité utile, et qu'on

n'a à se reprocher ni faiblesse, ni dissimulation, on se retire sans honte, sans crainte et sans remords.

Sénèque a dit des rois :

« *Hoc reges habent magnificum et ingens,*
« *Nulla quod rapiat dies, prodesse miseris* ».

Ce qu'on pourrait traduire de cette façon :

« Le plus beau privilège des rois est d'être utile aux « malheureux ; le temps ne peut rien contre la gloire qu'ils « en retirent ».

V. Monarchie, Souveraineté, Souverains, Vérité et Vrai.

Romans. Si les femmes n'avaient pas les hommes pour les perdre, elles auraient les romans. Quiconque a la tête pleine de romans, n'est plus de ce monde. Un roman obscène est un libelle contre la morale.

Ruse. J. J. R. a dit : Il n'y a qu'à toujours aller droit avec le gens rusées : tôt ou tard ils se décèlent par leurs ruses mêmes.

V. Astuce féminine et Finesse.

Ruse et Contre-ruse. Un banquier soupirait depuis quelque temps pour *une femme sensible*. Sa flamme fut couronnée. Après avoir essuyé quelques larmes qu'arrache toujours *une première faiblesse*, elle parle de vertu, de fidélité, et glisse dans la conversation quelques mots sur la cherté

des diamants; elle a voulu acheter un écrin, mais elle n'a pas cru devoir y mettre le prix fou qu'on exigeait. L'ami ne la comprend pas, ou il n'a pas voulu la comprendre. Enthousiasmé de son triomphe, il veut montrer une nouvelle qualité, qui achèvera de lui gagner le cœur de notre *femme sensible*; il rentre chez lui, et en invoquant son Apollon, il envoie le madrigal suivant :

« Dans toi seule, ô Jenny, vois la mine féconde
« D'où tu tires tes ornements :
« Deux yeux divins, voilà tes diamants;
« Les plus belles perles du monde
« Pourraient-elles jamais effacer un moment
« Celles que fait briller ta bouche en souriant?
« Belle sans art et sans parure,
« Belle au matin, comme belle le soir,
« Ta bijoutière est la nature,
« Et ton écrin est ton miroir ».

La femme sensible ouvre avec précipitation le doux billet. Elle lit, devient rouge de colère, et déchire la lettre en morceaux devant le messager....

S

SAGE (l'homme). Un jeune homme doit être sage, sans affecter de le paraître; un vieillard doit le paraître, qu'il le soit ou non.

Empédoclès dit à quelqu'un qui se plaignait qu'il ne

trouvait point de sages: c'est qu'il faut l'être pour le trouver.

Après une longue série de siècles les Grecs se vantent que leur pays a produit sept sages: grand effort! le genre humain est bien redevable à la fertilité de la Grèce, il y en a donc sept! Mais gardez-vous d'examiner leur philosophie à la rigueur.

En parlant du mariage, un des sages de la Grèce disait: J'ai besoin d'aimer et d'être aimé; une existence solitaire me serait insupportable. Une femme est une maîtresse dans les belles années, une compagne dans l'âge mûr, une amie et une garde dans la vieillesse.

Le sage est maître de lui-même; il s'inquiète peu des événements. Content de son état, il ne désire point d'en sortir. Il a tout apprécié, il sait qu'il ne gagnerait rien; il n'a qu'un faible besoin des autres.

Le bruit gâte tout. La paix arrange tout. L'homme sage passe l'éponge sur ce qui est fait et irrémédiable. Il cherche prudemment à voir ce que le présent peut permettre à l'avenir.

Comme l'imprudence est l'origine de tous nos désastres, la prudence nous conduit au bonheur, car comme la médecine c'est le véritable art de vivre. Cicéron dit: *Artem vivendi esse prudentiam, ut medicinam valetudinis.* La prudence a trois yeux: elle réflechit sur les choses passées, pourvoit à l'avenir, et ordonne le présent.

V. PRUDENCE.

SAILLIE. La saillie est un trait d'esprit brillant et surprénant.

Gnathène, courtisane familière de la Grèce, élégante dans sa parure, dans ses manières, et brillante de ses saillies, à l'exemple des philosophes, qui suspendaient dans leurs académies les tables de leur lois particulières, elle avait placé dans son vestibule le code de ses institutions, le régime du lieu, en trois cent vingt vers.

« Quelle fraîcheur! disait le poète Dyphile en vidant une coupe. Tu as un puits dont l'eau est merveilleusement froide. » Oui, répondit Gnathène, depuis que nous y jetons les prologues de tes pièces.

Le même, après une chute au théâtre, demande à Gnathène de lui laver les pieds. « Vous n'en avez nul besoin : on vient de vous porter sur les épaules. »

À table chez Dexithée, qui faisait enlever tout le poisson pour sa mère: « Allons souper chez ta mère ».

À une esclave, en surprenant sur son dos des cicatrices profondes: « Quelles blessures! » Oui, je tombai dans le feu étant fort jeune. « On fait alors très-bien de te fouetter si largement ».

À quelqu'un qui lui présentait du vin de seize ans dans un petit verre : « Qu'il est petit pour son âge ! »

V. Esprit et Repartie.

Saint-Ignace (la fête de). En 1849 je présentai le 31 juillet à M.r le Comte Ignace Cattaneo, une des plus chères connaissances de ma jeunesse, les vers suivants:

Enfants de Loyola,
Alléluja!

Ce jour est consacré
Au Saint si haut placé
Parmi les vrais croyants:
Alléluja!
Point d' inutile préface:
Célébrons Saint Ignace.
De ce nom très–chéri
Je salue un ami,
Ce Cattane vertueux
Par tant d' éclat radieux,
Qui quoique du patron
N' a pas le grand renom,
A bien un cœur liant,
Un cœur toujours aimant.
Saluons la beauté
Dont il fut captivé!
Sans ma verve endormie,
De sa très–douce amie
Je chanterais joyeux
Les grâces, l'esprit, les yeux.

Quelques années plu tard j'eus à pleurer cet homme estimable. J'écrivis au milieu de mes véritables douleurs les vers suivants:

SONETTO

Discolorato è il viso. Ah! l'arco è rotto (1)
Di sua vita, che fea la mia sì lieta.
Ei più non ode, oimè! non fa più motto,
Mi guarda sol con aria mansueta.
L'ultimo spiro un Genio ha già condotto
Colla bell'alma a Eterna Gloria e queta,
Me qui lasciando in perpetuo corrotto
Finchè del viver mio giunga alla meta!
Sì sclamava dogliosa, e poi dicea
Lagrimando la misera consorte,
Che allo sposo le braccia ancor stendea:
Onor di chiara stirpe, uom degno e forte,
Eri tu l'alma luce ond'io vivea....
Quanto tesor mi ruba oggi la morte!

Santé. Pour avoir de la santé il faut que le corps s'agite et que l'esprit se repose.

(1) Il Conte Ignazio Cattaneo, de' principi di Sannicandro, maggiordomo di settimana, maggiore onorario dell'esercito, afflitto da lunga, penosa e lenta infermità, passò di vita il 17 febbraio 1853 a due ore pomeridiane. Era l'uomo riverito per carattere nobilmente sociale e per solidità di principî. Visse anni sessantasei. E questa vita fu abbellita per ventisei anni dalla dolce compagnia dell'amatissima sua sposa la contessa Teresa Lanza.

Savants. Plusieurs d'entr'eux sont comme les étoiles du pôle, qui marchent toujours et n'avancent point. On dit que d'ordinaire les savants écrivent mal les lettres familières, comme les danseurs font mal la révérence.

Savoir-vivre. Il faut vivre avec les bons pour l'agrément de la vie; avec les méchants pour le bien de la paix. Vivez pour un autre, si vous voulez vivre pour vous.

Secrets (les).

SECRÊTS (LES)

COMEDIE EN DEUX ACTES

PERSONNAGES

—

LA DUCHESSE de Battignolles, jeune veuve.

LA COMTESSE d'Harainville, son amie.

LE CHEVALIER GIROUETTE de S.t Gervaud, ministre.

LE MARQUIS D'ORAINTAL, général au service de S. M. l'Empereur de Russie, frère de la Duchesse.

MADEMOISELLE ERMINIE, sa fille.

LE VICOMTE de Vaugelas.

CANNIVET, maître d'hôtel.

DUBOIS, chasseur.

—

La scène se passe à la campagne, dans un château de la Duchesse à deux lieues d'une ville capitale, au milieu d'un village entouré de maisons de campagne.

ACTE PREMIER

—

Le théâtre représente un salon richement décoré. Le fond est occupé par une cheminée et deux fenêtres latérales. Deux portes latérales vis-à-vis l'une de l'autre. La porte à droite de l'acteur est celle du dehors; la porte à gauche de l'acteur est celle de l'appartement de la Duchesse.

SCÈNE PREMIÈRE

LE VICOMTE DE VAUGELAS *en habit de chasse,* et DUBOIS.

LE VICOMTE. Il est près de dix heures, et rien n'annonce le départ pour la chasse. On devait partir à neuf heures. Les chevaux ne sont point sellés, et je ne vois pas de chasseurs.

DUBOIS. Les ordres, Monseigneur, sont contremandés. On vient d'envoyer chez-vous pour vous en prévenir.

LE VICOMTE. Quel est le motif de ce changement?

DUBOIS. Je l'ignore, Monseigneur. Je puis vous dire ce que j'ai vu. Le Ministre est parti pour la ville à minuit. Madame la Duchesse depuis hier au soir est dans un tel état d'abattement, que nous avons pensé un instant qu'elle avait perdu la tête. Et cependant tout le monde avait été d'une gaîté à ne pouvoir s'exprimer. On vous a attendu pour dîner jusqu'à sept heures. Comme on allait commencer la partie du wist, il est arrivé un courrier avec des dépêches pour le Ministre, qui s'est presque trouvé mal après les avoir lues. Aussitôt remis, il a voulu parler à Madame la Duchesse et à Madame la Comtesse d'Harainville. Ces dames en sortant de l'appartement du Ministre ont éprouvé des attaques de nerfs à faire peur.

LE VICOMTE. Mais tout cela est très-sérieux! Après le départ du Ministre, qu'est-il encore arrivé?

DUBOIS. Chacun est rentré chez-soi.

LE VICOMTE. Comment la Duchesse a-t-elle passé la nuit?

DUBOIS. Mademoiselle Zoé, sa première femme de chambre, vient de me dire tout à l'heure que Madame n'avait pas dormi une minute seulement.

LE VICOMTE. Je voudrais que Madame la Dûchesse n'ignorât pas que je suis ici.

DUBOIS. Je verrai, Monseigneur, si l'on peut vous annoncer. (*Il sort.*)

SCÈNE II.

LE VICOMTE *seul.*

LE VICOMTE. Pauvre duchesse! (*Il appuie son fusil contre le mur et s'approche de la cheminée.*) Ce récit m'inquiète beaucoup. Ce chevalier Girouette, ma foi, n'apporte que malheür. Depuis que la duchesse lui fait l'honneur de l'admettre dans sa société intime, rien ne va plus dans ce château.... Mais la duchesse vient. Comme elle a l'air souffrant!

SCÈNE III.

LA DUCHESSE *et le précédent.*

(*La Duchesse très-pâle dans un charmant négligé, mais un peu en désordre.*)

LA DUCHESSE. Vicomte, il s'est passé bien des choses depuis hier! mon état est affreux.

LE VICOMTE. Vous me glacez le sang, Madame. Qui a osé troubler une existence des plus heureuses? Qu'est-ce que ce profond chagrin qui vous désole? Vient-il de S.t Petersbourg? serait-il arrivé quelque malheur à votre aimable nièce? votre cœur enfin aurait-il fait un choix que vous désavouez déjà?

LA DUCHESSE. Rien de tout cela, Monsieur. Je reçois de

mon frère les nouvelles les plus rassurantes. Erminie sera ici bientôt, et il n'y a rien qui puisse m'inquiéter sur cette chère enfant. Mon cœur, dieu merci, dépend toujours de ma raison, qui ne veut pas encore que je songe à un nouvel engagement. Mais que vous dirai-je, mon cher vicomte! un instant, un seul instant a tout bouleversé. J'ai des pressentiments bien funestes!

Le Vicomte. Au nom de l'amitié, duchesse, calmez-vous. Daignez ouvrir votre cœur à un ami. Vous en serez soulagée, je pense...

La Duchesse. Je ne suis pas insensible, vicomte, au vif intérêt que vous me témoignez. Mais ce n'est pas mon secret. Il ne m'est pas permis de le dire sans être autorisée.

Le Vicomte. Je me résigne, Madame. Pourtant, s'il m'était permis de vous faire très-respectueusement une observation, je vous dirais, que vos amis ne peuvent être indifférents lorsqu'un grand malheur paraît vous menacer, et qu'on vous a même défendu de le leur apprendre. Cela est une enigme, qui tout en dépassant mon intelligence, n'est pas moins pour moi une douloureuse impatience.

La Duchesse. Je vous demande en grâce, Monsieur, un délai de quelques heures seulement. En attendant veuillez ne pas trouver ma conduite inconvenante. Pour la justifier, je pourrais dire à mes amis que, quand on m'a appris ce fatal secret, qui pourrait être aussi le secret de l'état, on a exigé ma parole d'honneur de n'en parler à personne.

Le Vicomte. Que dites-vous, Madame! Un rayon de lu-

mière vient m'éclairer! Serait-il vrai qu'un fait déjà connu, que le bon sens et l'expérience ont rangé parmi les événements ordinaires, soit ce fameux secret si fortement recommandé? Si c'est cela votre secret, j'ai l'honneur de vous dire que c'est le secret de la comédie. Écoutez, Madame la duchesse. J'étais à dîner hier chez le ministre de France. Le duc de Choriberg arrivant de la ville nous apprit certain accident, qu'on prévoyait. On n'en parla qu'en passant et pendant dix minutes seulement. Je parie que ce n'est que cela qui a mis votre château sens dessus dessous. Si je ne me trompe pas, duchesse, soyez tranquille; vous irez être bientôt rassurée. Mais ce malheureux mystère, duchesse, je crains qu'il ne soit tout bonnement qu'une des inspirations improvisées de M.r Girouette.

La Duchesse. Je ne vous cache pas que je le tiens du ministre. Il m'a promis de venir pour dîner. Je pourrai alors vous en faire part, s'il veut bien me dégager de ma parole. Mais qu'est-ce, Vaugelas, cet événement dont on parlait chez le ministre de France? S'il pouvait me tirer de cette angoisse qui me tue!

Le Vicomte. Permettez, Madame, que ce soit aussi mon secret. Il serait très-imprudent de ma part de vous en parler dans ce moment-ci. Quand on est oppressé, toutes les impressions désagréables que l'âme reçoit ne font qu'empirer ses souffrances. Mais comment se fait-il, duchesse, que vous, qui êtes si intelligente, si spirituelle, vous ayez pu permettre que cet original se soit glissé dans votre société intime, en captivant votre bienveil-

lance? Sa figure ignoble et blême, ses manières repoussantes, son port presque messéant, son air effronté, son charlatanisme habituel, comment tout cela peut se trouver en harmonie avec vous? Cela peut être encore un autre secret, que je ne dois que respecter, parce que ce serait le vôtre. Je vous quitte un instant pour changer d'habit, et je vous demande la grâce de revenir auprès de vous, pour vous offrir mes services.

La Duchesse. Au revoir bientôt, vicomte; votre amitié d'ancienne date est trop précieuse pour moi.

(*Le vicomte reprend son fusil, fait une révérence à la duchesse, qui la lui rend, et se retire.*)

SCÈNE IV.

La Duchesse et Dubois.

La Duchesse. Les paroles du vicomte ont fait luire quelques étincelles d'espoir... C'est un ancien ami, que j'apprécie toujours; mais je ne puis lui passer l'antipathie décidée pour ce pauvre Monsieur Girouette. Cela lui fait tort, car on ne peut refuser au ministre des talents, ainsi qu'un bon caractère. Je conviens que très-souvent il se rend ridicule et même ennuyeux par son excessive présomption; mais nous devrions être mutuellement un peu indulgents sur nos défauts, et malheureusement nous ne le sommes jamais... Non, je ne me trompe pas, cette antipathie n'a sa source que dans une pensée... Pauvre vicomte!

Dubois (*ouvrant la porte.*) La comtesse d'Harainville et Mademoiselle Erminie.

SCÈNE V.

La Comtesse d'Harainville, Mademoiselle Erminie, *et la précédente.*

La Comtesse. Chère duchesse, j'ai eu le bonheur de rencontrer dans la cour cette aimable enfant comme elle descendait de voiture.

Erminie. Ma chère tante, avec quel plaisir je vous revois! Vous êtes ma seconde mère, depuis que celle qui me donna la vie me fut enlevée.

La Duchesse (*la baisant au front.*) Oui, ma petite amie, je suis fière a ce que vous me regardassiez toujours comme telle, puisque les soins que j'ai pris à vous former n'ont point été perdus! Mais, seriez-vous contente, dites, si je vous proposais de ne plus nous quitter? Vous avez grandi, et vous avez assez d'instruction pour vous passer désormais de votre pension. Il vous faut à présent une autre éducation, celle du grand monde, de la haute société, à laquelle vous appartenez.

Erminie. C'est un bonheur auquel je ne m'attendais pas. Que de reconnaissance!

La Comtesse. Je partage, ma belle Erminie, la pensée de la duchesse. Notre monde va être embelli par votre présence.

Erminie. Vous êtes bien aimable, Madame; l'excès de vos bontés me rend confuse.

La Duchesse. Je vous ai fait préparer, Erminie, un petit appartement à côté du mien. Allez-y; nous irons vous rejoindre dans un instant.

Erminie. Oui, ma tante. (*Au moment de partir, la Duchesse lui dit.*)

La Duchesse. Mais vous ne m'avez pas demandé des nouvelles de votre père. Il ne sera pas impossible que nous le vissions arriver d'un moment à l'autre.

Erminie. Revoir un père que j'adore, après si long-temps, et ne plus vous quitter, c'est trop de félicité! Je deviens presque folle de joie. (*Elle fait une révérence et sort.*)

SCÈNE VI.

La Duchesse et la Comtesse.

La Comtesse. Il y a bientôt cinq ans que M.r le marquis d'Oraintal est parti.

La Duchesse. Il arrive, et dans quel moment! J'ai passé une nuit très-orageuse; et vous, comtesse?

La Comtesse. Vous pouvez bien le penser. À votre extrême pâleur je conçois ce que vous avez dû souffrir!

La Duchesse. Je me sens vraiment malade. Dieu sait ce que nous allons devenir!

La Comtesse. Pourtant le secret qu'il voulut bien nous confier sous l'aspect le plus effrayant, m'a été répété par mon médecin ce matin. Celui-ci m'a quelque peu rassu-

rée. Il m'a dit qu'on en parlait à la ville comme d'une chose connue généralement et sans appréhension marquée.

LA DUCHESSE. Le vicomte vient de me quitter. Il m'a poussée à bout pour que je lui apprisse la cause de notre frayeur. Il m'a aussi parlé de ce qu'il avait oui dire chez le ministre de France; et sur ceci il a voulu à son tour garder le secret. Je suis pourtant décidée à faire un voyage. Vous savez que depuis long-temps j'en avais la pensée. Je crois que c'est la seule chose qu'on puisse faire maintenant. Je compte de partir au plus tôt: tout retard pourrait nous être fatal. Je me permettrai, chère amie, de vous proposer de m'accompagner.

LA COMTESSE. C'est un excellent avis suggéré par la prudence, et j'accepte votre offre. C'est le parti le plus raisonnable.

LA DUCHESSE. De quelque côté que les événements tourneront, il y a toujours des chances à courir. La prévoyance d'ailleurs n'est jamais superflue. Ainsi demain nous partirons, et dans trois jours nous serons à l'étranger. (*Elle sort.*)

SCÈNE VII.

LA COMTESSE *seule.*

LA COMTESSE. Elle a raison. Dans les grands événements l'irrésolution est fatale. Ce voyage déjà médité, aura lieu par un à propos, qui mettra, je crois, tout le monde à son aise. La duchesse à son caractère noble et loyal unit

la prudence et la discrétion la plus étonnante. Je suis sa meilleure amie, et je ne sais la deviner. Elle est jeune et jolie, elle a beaucoup d'esprit, elle possède une grande fortune, et certainement elle ne voudra plus vivre dans le veuvage. Son choix est fait, je n'en doute point; mais c'est son secret. Je ne vois pas aucune chance pour le ministre. Quant au vicomte... qui sait!... il pourrait l'emporter... (*Au moment de sortir, le vicomte paraît et la retient.*)

SCÈNE VIII.

LE VICOMTE et *la précédente.*

LE VICOMTE. Permettez, comtesse, que je vous retienne un instant. Je viens de chez-vous; j'ai appris avec peine l'événement facheux d'hier. Quel génie malfaisant a dérangé les plaisirs de la campagne! voilà perdu une des plus belles journées d'automne.

LA COMTESSE. Le coup qu'on nous porta fut des plus rudes: nous aurions dû succomber. Nous venions de dîner. Nous étions de la plus belle humeur possible, d'une joie folle; mille projets nous faisions, que le moment d'après étaient détruits. Une maudite dépêche vint tout gâter.

LE VICOMTE. Je connais tout: je sais que le ministre se trouva mal, et tout ce qui s'ensuivit; et je pourrais même ajouter, que je crois de ne pas ignorer la cause du malencontreux accident.

La Comtesse. La duchesse va faire un voyage. Elle se mettra en route demain au soir au plus tard.

Le Vicomte. Possible! sitôt?

La Comtesse. Elle fait déjà ses apprêts. Elle a eu la bonté de m'offrir une place dans sa voiture.

Le Vicomte. Avez-vous accepté?

La Comtesse. Certainement. L'idée d'un voyage dans ce moment, est très-heureuse. Si je ne puis partir avec elle, à cause de l'absence du comte d'Harainville, j'irai la rejoindre tout de suite. Et vous, ne seriez-vous pas tenté, vicomte, de nous accompagner? J'espère que vous ne voudriez pas détruire les anciennes habitudes.

Le Vicomte. Hé! tôt ou tard, Madame, elles vont se trouver tout-à-fait changées. Il fut un temps, où mon cœur s'était livré aux plus belles illusions; mais malheureusement ce temps n'est plus: je suis devenu bon gré malgré presque raisonnable. Mon parti est pris, et un voyage complétera ma cure. Je voyagerai seul. Je tâcherai d'éviter la rencontre des personnes, dont la présence ne ferait que retarder ma guérison ou la rendre peut-être impossible.

La Comtesse. Je vous fais mes compliments; je vous vois lancé dans les grands sentiments. Vous vous surpassez, vicomte; je ne m'en serais jamais doutée.

Le Vicomte. Trève, Madame, de vos railleries, je vous le demande par grâce. Je vous assure que j'éprouve toutes les inquiétudes d'un sentiment malheureux.

La Comtesse. Parlez-vous raison, ou serait-il une mystification? Si cela était du véritable amour, je n'y verrais

pas d'inconvénient; mais pardon, vicomte, je ne vous ai jamais su assez constant en amour, ni jamais bien décidé. Quelle serait cette heureuse mortelle qui a osé remuer et fixer à la fois votre cœur indéfinissable!

Le Vicomte. Vous me jugez mal. Le sentiment que j'éprouve fait pourtant depuis plusieurs années le seul bonheur idéal de ma vie...; mais je sens que je me leurre d'un fol espoir. Maintenant...

La Comtesse. Vous me direz votre secret dans un autre moment. Voici la duchesse.

SCÈNE IX.

La Duchesse, *les précédents* et Dubois.

La Duchesse (*ayant des lettres à la main.*) Ce jour ne sera pas comme hier. Mon frère d'Oraintal est arrivé à minuit à la ville, et je l'attends à dîner. Je viens vous proposer, mes amis, d'aller à sa rencontre. Mais... non... il serait imprudent de sortir avant d'avoir parlé au ministre: n'est-ce pas, comtesse?

La Comtesse. Vous avez raison; n'oublions pas la prudence.

La Duchesse. Je ne reviens pas de la scène d'hier au soir. Point de salut, furent ses derniers mots.

Le Vicomte. Mais enfin, Mesdames, ce secret n'en est un que pour moi seul? Si, sans choquer la sotte suffisance de S. E. Girouette, vous auriez pour moi, ancien ami,

un tant soit peu de confiance, je pourrais, qui sait, parvenir à faire disparaître toutes les inquiétudes qu'on vous a si imprudemment inspirées.

La Duchesse. J'y ai pensé, Monsieur, et le moyen que je vais employer est tout ce que nous pourrons faire de mieux. Je vous ai, vicomte, compris dans mon projet.

Dubois (*à la Duchesse.*) Quelle voiture désire V. E. qu'on apprête?

La Duchesse. Le grand landau, et que rien n'y manque. Les cantines surtout bien pourvues, ne devant nous arrêter dans aucun endroit pendant vingt-quatre heures au moins. Prévenez Mademoiselle Zoé que dans trois heures tout soit prêt. Dites-lui qu'elle et Isabelle se placeront sur le siège de devant. Vous et Lafleur derrière. Mon courrier François nous devancera d'une heure, et nous attendra au troisième relai. Je ferai connaître plus tard l'heure du départ.

Dubois (*fait la révérence et sort.*)

La Comtesse. Il me semble, duchesse, que vos dispositions sont très-décisives, et que l'arrivée du marquis ne soit point un obstacle.

La Duchesse. Oui, c'est vrai. Une résolution prise, je n'hésite plus. Mon frère me suivra, je n'en doute pas.

Le Vicomte. Je n'ai jamais douté, Madame, de la force de votre caractère. Si je ne comprends rien à tout ce que j'entends et je vois, je n'ai pas moins une nouvelle preuve des qualités que vous possédez si éminemment, dont l'inflexibilité n'est pas la dernière.

La Duchesse. Que vous me connaissez mal, vicomte! et

pourtant dès notre enfance vous avez été toujours l' ami le plus intime de la maison. Vous n' avez pas oublié, je pense, que vous avez été élevé avec moi et avec le marquis, bien qu' il soit plus âgé que vous. Vous vous rappellerez sans doute combien il vous aimait. Avec quel plaisir vous reverra-t-il!

Le Vicomte. Je serai enchanté de revoir un ami aussi aimable que loyal. Ce fut lui qui le premier me poussa dans le monde.

La Comtesse. Monsieur le vicomte a aussi le projet d'un voyage, duchesse, mais ce sera pour les antipodes.

La Duchesse. C'est une belle idée, Vaugelas, digne de vous. Il vous faut du neuf, de l' extraordinaire. Nous sommes si peu de choses!

Le Vicomte. Que vous me connaissez mal, Madame! Il n' y a qui sache mieux que moi apprécier votre esprit et votre cœur. Mais tout homme a sa destinée!

La Duchesse. Faites-moi grâce, je vous prie, de votre accès sentimental. Vous avez choisi un mauvais moment. Il s' agit à présent d' un départ précipité, pour échapper à une disgrâce. Je serai bien aise de connaître plus tard votre secret. En attendant, comme vous êtes le plus ancien et le plus intime de nos amis, j'ose espérer que vous veuilliez bien nous accompagner aussi.

Le Vicomte. Madame... vous... (*Il est interrompu par l'arrivée d' Erminie.*)

SCÈNE X.

ERMINIE et *les précédents.*

ERMINIE. Ma chère tante, j'étais à défaire mes paquets, ce qui m'a empêché de me rendre tout de suite auprès de vous.

LA DUCHESSE. Je voulais vous apprendre, mon enfant, que votre père est à la ville depuis hier, et que ce soir il dînera avec nous.

ERMINIE. Je ne m'attendais point à un si grand bonheur.

LA DUCHESSE. Ce n'est pas encore tout. Nous ferons un voyage. Rien n'est plus agréable que cela, et nous nous mettrons en route au plus tôt.

ERMINIE (*affligée.*) Comment! partir quand mon père arrive, ma bonne tante?

LA DUCHESSE. Soyez tranquille, ma petite amie; votre père ne nous quittera pas: je ne puis vous dire autre chose: c'est un secret. Et vous, comtesse, êtes-vous toujours de mon avis? Mon grand landau nous suffira, même en y comptant le ministre. (*Elle regarde avec affectation le vicomte.*) Au surplus, il nous suivra, car l'idée d'un voyage nous est venue de lui.

LA COMTESSE. Je vais écrire à d'Harainville, et si la réponse n'arrive pas à temps, je vous suivrai. (*Elle sort emmenant avec elle Erminie.*)

SCÈNE XI.

LA DUCHESSE et LE VICOMTE.

LE VICOMTE. Si mes services, Madame, ne vous sont pas tout-à-fait indispensables, vous permettrez que je parte pour mes terres, où des affaires urgentes m'appellent incessamment.

LA DUCHESSE. Je n' ai jamais exigé de mes amis aucun sacrifice, et vous ne l'ignorez pas. Ainsi je vous laisse maître de faire ce qu'il vous convient.

LE VICOMTE. Je disais tout-à-l'heure, et je répète, qu' il est impossible que l' homme puisse éviter sa destinée. La mienne est de faire toujours votre volonté, sans pouvoir jamais vous comprendre.

LA DUCHESSE. Et moi aussi je peux vous dire, que vous avez le cœur excellent, et que vous êtes l'homme le plus aimable et l' ami à toute épreuve. À quelques petites exigences près, vous n' avez pas d' égal.

SCÈNE XII.

ERMINIE et *les précédents.*

LA DUCHESSE (*voyant revenir Herminie lui dit*) Que de nouveau, mon enfant?

ERMINIE. Je viens pour vous demander la permission d'aller faire un tour dans le parc avec vos femmes.

LA DUCHESSE. Je le veux bien, ma chère; mais avant je dois vous présenter Monsieur le vicomte de Vaugelas, ancien ami de la maison.

LE VICOMTE. Je suis très-heureux, Mademoiselle, de vous offrir mes hommages à votre entrée dans le monde.

ERMINIE. Je vous rends grâces, Monsieur; je n'oublierai jamais tous les égards que l'on doit aux amis de ma famille. Voulez-vous me permettre? (*Elle sort.*)

SCÈNE XIII.

LA DUCHESSE et LE VICOMTE.

LA DUCHESSE. Dites-moi, Vaugelas, comptez-vous partir bientôt? Resterez-vous long-temps dans vos terres?

LE VICOMTE. Avant de vous répondre, Madame, pourrais-je vous prier d'une grâce?

LA DUCHESSE. Je le veux bien, dites.

LE VICOMTE. Vous avez eu le bonté de me faire tantôt les compliments les plus flatteurs; mais ils ont perdu une grande partie de leurs charmes, quand vous avez dit que j'ai des exigences. Quelles sont-elles, Madame? Je ne sache, ou du moins je ne me rappelle pas, que je me sois rendu une seule fois exigeant envers vous.

LA DUCHESSE. Serait-il possible, Monsieur, en me parlant ainsi, que vous fûtes un peu procédurien? que vous appartinssiez un peu aux côteries du barreau? On ne vit dans le grand monde avec des formes judiciaires. Rassurez-vous; au milieu des grands avantages personnels

que vous possédez, ce que je viens de dire c'est bien peu de chose, c'est un rien qui ne doit pas vous inquiéter, et qui ne vaut pas même la peine de répéter. Vous y êtes déjà; vous avez compris, je n'en doute pas. Veuillez mieux apprécier les sentiments d'une véritable amie. Le soleil est si beau. Erminie nous attend dans le parc : allons-y, vicomte.

Le Vicomte (*à part.*) Il est impossible d'avoir une explication... (*Haut*) Je suis à vos ordres, Madame. (*Il sort avec elle.*)

SCÈNE XIV.

La Comtesse et Dubois.

La Comtesse (*vient dans le salon par la porte de droite, et sonne.*)

Dubois. Madame.

La Comtesse. Faites partir un courrier en grande diligence avec cette lettre pour le comte d'Harainville. (*Elle lui donne la lettre.*) La duchesse où est-elle?

Dubois. Elle se promène dans le parc avec Mademoiselle Erminie et le vicomte. (*Il sort.*)

La Comtesse. Pauvre vicomte! il s'y prend mal maintenant avec la duchesse. Il veut lui faire sentir que son dévouement pour elle est quelque chose de plus que le sentiment d'ami, tandis qu'il l'a toujours négligée. Le seul soupçon que le ministre pût obtenir sa main, le met en fureur. Serait-il possible que dans ce moment-ci fût-il vraiment amoureux? j'en doute...

DUBOIS (*qui revient.*) Madame, le marquis d'Oraintal est dans le parc avec Madame la duchesse, Mademoiselle sa fille, et Monsieur le vicomte. On vous prie d'y aller.

LA COMTESSE. Le ministre n'est-il pas encore rentré?

DUBOIS. Il arrive à l'instant même.

LA COMTESSE. C'est bien. (*Dubois sort.*) Voilà tout notre monde réuni.

SCÈNE XV.

LE MINISTRE et *la précédente.*

LE MINISTRE (*entrant et saluant la Comtesse.*) Madame la comtesse, les affaires avant tout. C'est le motif qui a retardé mon retour. Je n'ai pas fermé les yeux un instant de toute la nuit.

LA COMTESSE. Cela ne me surprend pas, car un homme d'état comme vous, se laisse emporter par son génie et à tout moment. Les plus grandes affaires et les plus épineuses, n'éprouvent pas de retard; vous applanissez tous les obstacles. J'espère que vous n'ayez point oublié de faire vos dispositions de manière à nous tranquilliser: vous nous avez fait une bien grande peur, chevalier!

LE MINISTRE. Il est impossible, Madame, que je puisse vous expliquer ce que j'ai fait en si peu de temps. Et vraiment il faut convenir que dans certaines circonstances on ne peut rien faire sans être inspiré par son génie. Le conseil s'est réuni à sept heures, mais par simple formalité: malheureusement le fardeau des affaires ne pèse que sur

moi tout entier. Un ministre étranger très-renommé m'a fait des compliments ce matin sur l'énergie des mesures adoptées. Il a eu la bonté de me répéter plus d'une fois que sans moi rien ne se serait fait, et que je suis le véritable pivot de l'état.

La Comtesse. Une fois, Monsieur, qu'on a eu le plaisir de vous connaître, on ne peut que vous rendre cette justice. Aussi ne suis-je pas surprise des compliments que vous recevez.

Le Ministre. Votre extrême bonté vous fait dire des choses, que je sens de ne pas mériter, comtesse.

La Comtesse. Mais enfin, que me dites vous, Monsieur? L'orage est-il conjuré?

Le Ministre. J'espère que notre secret ait été strictement gardé par vous et par Madame la duchesse.

La Comtesse. Soyez-en convaincu; rien n'a été dit.

Le Ministre. À merveille. La discrétion et la prudence peuvent seulement conduire à des heureux résultats. Notre secret d'ailleurs n'est connu que d'un très-petit nombre de personnes. J'aurais voulu que le Prince, notre bon Souverain, qui, comme vous savez, est en pays étranger dans ce moment (1), ne fut pas absent. Il aurait pu voir de près la position périlleuse où nous sommes, ainsi que les efforts presque miraculeux pour en sortir. Désormais nous n'aurons plus rien à craindre, je puis vous garantir cela. Ma seule prévoyance, comtesse, doit nous rassurer tout-à-fait. Je veux donner une leçon aux hommes politiques

(1) Historique.

de tous les pays. Je leur montrerai de quoi un seul homme soit capable.

La Comtesse. Chevalier, notre salut est entre vos mains. (*A' part*) S'il n'est pas bête, il est fou.

Le Ministre. J'aurai l'honneur de vous instruire de toutes mes prévoyances dès que nous pourrons nous réunir en petit comité. Voulons-nous passer dans l'appartement de la duchesse?

La Comtesse. À ce qu'il me semble, chevalier, vous ignorez que le marquis d'Oraintal est arrivé?

Le Ministre (*surpris.*) Possible! La duchesse était-elle prévenue de son arrivée? Je ne vous cache pas que j'aurais voulu qu'il ne fût pas arrivé sitôt.

La Comtesse. Et pourquoi, monsieur?

Le Ministre. Cela est mon secret. Quelle espèce d'homme est Monsieur le marquis?

La Comtesse. Un parfait gentilhomme, un preux cavalier.

Le Ministre. Tant pis, comtesse, tant pis... Dans ce moment sa présence pourrait être très-déplacée.

La Comtesse. Je ne vous comprends pas, Monsieur. Nous l'avons vu venir avec le plus grand plaisir. Par le courrier qui vient d'arriver, la duchesse apprend que son frère est à la ville, et qu'il allait se rendre ici: il y est déjà, et je vais lui faire mes compliments.

Le Ministre. Dans un instant je serai avec vous. (*Le ministre rentre par la porte à gauche, et la comtesse sort par celle de droite.*)

FIN DU PREMIER ACTE.

ACTE DEUXIÈME

—

SCÈNE PREMIÈRE

LE VICOMTE *seul.*

Non, je ne me trompe pas, la duchesse cache un grand secret. Oui, ce Girouette l'a tout-à-fait ensorcelée. Comme sa physionomie s'est animée quand on a annoncé son retour ! Plus de doute, son choix est fait. L'arrivée pourtant du marquis pourrait tout changer. D'Oraintal n'approuvera point une telle mésalliance. Aussi ne consentira-t-il pas que la duchesse, dont la naissance et la fortune sont si éblouissantes, donnât la main à un parvenu.

SCÈNE II.

ERMINIE, *le précédent* et DUBOIS.

ERMINIE. Monsieur le vicomte, où pourrai-je rejoindre ma tante?

LE VICOMTE. Tout-à-l'heure elle se promenait dans le parc. L'arrivée du marquis, aimable Demoiselle, a dû vous faire grand plaisir, n'est-ce pas?

ERMINIE. Cela ne se demande pas, Monsieur. Il est long-temps que je désirais revoir un père si bon.

LE VICOMTE. Que d'attraits vous avez, Mademoiselle! Votre père, votre tante vous aiment beaucoup, et autant que tous ceux qui ont l'honneur de vous connaître vous admirent.

ERMINIE. Vous êtes bien bon, vicomte.

DUBOIS. Mademoiselle, Madame la duchesse est dans l'appartement du ministre avec Monsieur le marquis où elle vous attend. (*Erminie fait une révérence au vicomte et sort.*)

LE VICOMTE. Dubois, veuillez dire au marquis que je désire lui parler.

DUBOIS. Je ne puis pas, Monsieur le vicomte, dans ce moment; car il est avec le ministre et la duchesse, m'ayant ordonné de ne point troubler leur séance. Il a fermé la porte lui-même.

LE VICOMTE (*à part.*) Que veut dire cela! Dis-moi, Dubois, comment sont-ils placés?

DUBOIS. La duchesse est assise au fauteil près de la fenêtre; le ministre à côté d'elle derrière le guéridon, sur lequel j'ai vu des papiers, qu'il feuilletait; le marquis se tient debout devant le guéridon.

LE VICOMTE. Vous n'avez rien entendu ni rien compris de leur conversation?

DUBOIS. Monseigneur, la conversation de mes maîtres ne me regarde point.

LE VICOMTE. Je connais votre délicatesse et attachement que vous avez pour la duchesse. C'est d'après cette conviction que je me suis permis de vous faire cette question,

dans le seul but d'obtenir quelques renseignements sur certain bruit de mariage qui pourrait peut-être toucher de près mes amis, vos maîtres.

DUBOIS. À vous parler franchement, Monsieur le vicomte, j'ai un soupçon. Ce serait une véritable disgrâce. (*Ils sortent tous les deux en causant.*)

SCÈNE III.

LA DUCHESSE, *habillée simplement avec élégance*, et LE MARQUIS.

LA DUCHESSE. Je vous remercie, mon frère, de ce que vous avez fait pour moi.

LE MARQUIS. J'ai cru devoir seconder le penchant de votre cœur et nos plus chers intérêts. Le vicomte sera bien surpris.

LA DUCHESSE. Il ne s'y attendait pas, je pense. Vous ne m'avez pas encore parlé d'Erminie. La trouvez-vous charmante?

LE MARQUIS. Elle a une douceur ravissante. Ses beaux yeux noirs sont très-éloquents.

LA DUCHESSE. Son âme est si pure! la bonté de son caractère si agréable!

LE MARQUIS. Elle vous doit tout, elle le sent. Mais dites-moi, chère sœur, c'est donc décidément arrêté que vous partez à minuit? Je ne vous demande que deux jours seulement pour vous accompagner.

LA DUCHESSE. Je ne puis vous accorder le moindre délai. Si j'ai hâte de me mettre en route, j'en ai un grand motif. Ne pourrais-je à mon tour vous prier de partir avec moi ?

LE MARQUIS. Il m'est absolument impossible : j'ai des affaires importantes à traiter au Ministère des Affaires Étrangéres. Je ne peux être libre avant deux ou trois jours au plus. Mais en vérité vos motifs doivent être bien pressants, pour me refuser ce petit délai.

LA DUCHESSE. C'est un secret, que je ne puis encore vous révéler, et que je vous apprendrai, j'espère, dans quelques instants. (*Elle sort en lui serrant la main.*)

SCÈNE IV.

LE MARQUIS et LE MINISTRE.

LE MARQUIS. Quelle femme! que d'aplomb, et pour une femme de vingt-quatre ans! Combien d'égards pour ses amis! Ce pauvre ministre..... mais la duchesse prend toujours à le défendre. Il est fort considéré par elle, car elle lui a donné un appartement pour le temps qu'elle habite la campagne. Sa conversation est des plus agréables. Quel heureux assemblage de grâces et de sagesse! Voilà le ministre : il a l'air grave et soucieux.

LE MINISTRE. (*Entre sans s'apercevoir du marquis.*) Je finirai par perdre le tête. Elle m'échappe au moment où je croyais la tenir. Et pourtant la duchesse paraît avoir pour moi des sentiments au-delà de la simple amitié.

J'allais avoir une explication, quand le vicomte arrive et passe avec elle dans son appartement. (*En se tournant il voit le marquis.*) Ah! Monsieur le marquis, je vous fais excuse, je ne vous avais pas aperçu.

LE MARQUIS. Vous étiez, Monsieur, si rêveur, que je ne me serais pas permis de vous distraire. Un ministre a tant de soucis...

LE MINISTRE. Qui mieux que vous, marquis, peut connaître toute l'étendue de notre position. Je crois que vous eûtes, il y a quelques années, une mission diplomatique.

LE MARQUIS. C'est vrai; mais c'est bien autre chose la direction d'un département comme celui qui vous est confié. Un ministre n'a de commun avec un ministre à l'étranger, avec un courtisan, que quelques chances à courir. Il arrive souvent aux hommes d'état ce qu'on voit presque toujours chez les courtisans: celui qui a plus d'esprit, échoue; et celui qui par son caractère montre plus de patience, de force, de souplesse et de suite, réussit.

LE MINISTRE. Ce que vous dites, Monsieur, est si vrai, que j'en ai fait l'expérience par moi-même. À coup sûr, je sens intimement que je ne manque pas d'esprit, et le public veut bien m'en donner; mais cette qualité, qui d'ailleurs n'est pas commune dans ce siècle, ne me conduisait à aucun résultat. J'ai dû presque l'étouffer, et il m'a fallu changer de méthode. Je suis donc devenu endurant, patient, systématique, et parfois pédant. Je mets seulement à contribution mon esprit, lorsqu'il est question de quelque grand coup, ou simplement pour égayer mon monde. Quelle gène, Monsieur le marquis, que de

supprimer un bon mot, quand il peut vous tirer d'embarras! Dans ce moment, par exemple, et pour une affaire de la plus haute importance, j'ai dû chercher tous les moyens que l'esprit et la ruse ont pu me fournir. Je vous en ferai part, et je me permettrai de vous demander franchement votre opinion.

LE MARQUIS. Je conçois, d'après ce que j'ai oui dire de vous, que vous n'éprouvez jamais de difficultés.

LE MINISTRE. Trève de compliments, Monsieur le Marquis. Cependant il n'est pas moins vrai que rien ne m'arrête, rien ne m'est impossible. Un ministre en effet fera tout ce qu'il croit avantageux, et souvent, un moment après, il doit défaire ce qu'il avait fait. Par une volonté déterminée et sage, les principes peuvent se plier aux circonstances. Je n'oublie pas qu'une volumineuse correspondance ministérielle est un arsénal d'où l'on peut tirer des armes à deux tranchants.

LE MARQUIS. Haller dit de Napoléon, comme vous savez, qu'il avait un point d'appui au-delà de la difficulté. On peut en dire autant de vous, chevalier.

LE MINISTRE. Vous êtes bien bon, marquis; permettez; je dois jeter sur le papier quelques pensées; c'est une inspiration qui me vient à l'instant même.

LE MARQUIS. Que nous ne soyons pas long-temps, Monsieur, à connaître les nouveaux élans de votre génie.

LE MINISTRE. Mes occupations du moment ont leur part d'action dans les affaires de tous les états. (*Il rentre en saluant profondément le marquis, qui le salue à son tour avec amabilité.*)

SCÈNE V.

LE MARQUIS et LE VICOMTE.

LE VICOMTE. Mon cher marquis, la duchesse vient de me faire part de vos résolutions : j'en suis pénétré et reconnaissant.

LE MARQUIS. C'est à moi, au contraire, de Vaugelas, à vous exprimer le sentiment d'une véritable reconnaissance. Les liens qui unissent nos maisons, se trouveront désormais plus fortement serrés. Vous devez convenir que la duchesse est une femme parfaite.

LE VICOMTE. Qui mieux que moi a pu apprécier l'élévation de son esprit et de son âme?

LE MARQUIS. Si vous fussiez venu un instant plus tôt, vous auriez écouté une conversation des plus originales, que j'ai eu avec le ministre. Je ne saurais définir cet homme. La duchesse m'en a fait l'éloge sous le rapport de la bonté et du cœur. Elle prétend aussi qu'il ne manque pas de moyens, et que véritablement il a aussi de l'esprit. Mais je le trouve d'une fatuité fatigante, par les vanteries surtout dont il vous assomme.

LE VICOMTE. Je l'ai bien jugé comme que vous l'avez déjà compris. Je ne vous dirai pas que la duchesse l'ait peût-être mal défini. Je le crois en résumé un fat, un drôle d'original emporté par sa vanité; il a beaucoup de légereté dans le caractère.

Le Marquis. Mais laissons votre ministre, et allons finir nos affaires.

Le Vicomte. Voilà ces dames et le ministre.

SCÈNE VI.

La Duchesse, la Comtesse, le Ministre,
et les précédents.

La Duchesse (*souriant.*) Nous vous invitons, Messieurs, à vouloir assister à un grand Conseil, dont je me reserve la présidence.

La Comtesse. Dans cette réunion doit être définitivement fixée notre destinée. Monsieur de S.t Gervaud aura la bonté, j'espère, de nous parler de certain secret que nous avons eu la patience de garder soigneusement. Et vous concevez, Messieurs, que ce serait trop exiger de nous, si l'inviolabilité du mystérieux accident devait se porter au-delà des vingt-quatre heures.

Le Vicomte. C'est juste, comtesse: il ne faut pas abuser de rien, et Monsieur le ministre ne doit pas permettre que la discrétion de ces dames soit mise à une plus longue et rude épreuve. Peu s'en fallut qu'elles ne perdissent pas la raison.

La Duchesse. Messieurs, asseyons nous. (*Elle sonne, Dubois paraît. A' Dubois*) Avancez des fauteils. (*La duchesse se place au milieu, la comtesse à sa droite, le marquis à sa gauche, le ministre à côté de la comtesse, et le vicomte à*

côté du marquis.) Monsieur le chevalier, vous avez la parole (1).

Le Ministre. Mesdames, les ordres que j'avais donnés furent exécutés avec une précision sans exemple. Toutes les côtes étaient gardées très-soigneusement. Vous n'ignorez pas que sur une plage s'étant ralentie un instant la vigilance, ce contretemps nous valut un débarquement furtif, qui nous a porté ce terrible fléau. Vous n'ignorez pas non plus, que ma prévoyance sut éloigner les conséquences funestes dont nous étions menacés. Aussi j'ordonnai que les villes, bourgs et villages fussent munis d'un double cordon de troupes ; que tout individu, qui serait saisi en faute sans être porteur de papiers en règle, serait tout de suite traduit par devant une commission militaire, et condamné à mort; que tout voyageur, même dans l'intérieur de l'état, en entrant dans une ville fût purifié dans une petite chambre au milieu d'une forte quantité de paille brûlée. J'espère, Mesdames, que vous trouvez-là du caractère. Je reposais tranquille sur mes prévoyances; je croyais avoir enchaîné notre ennemi: point du tout. Hier il se montra à la ville. Il est facile de comprendre l'abattement général; je venais d'être déçu dans mon attente. Mesdames, vous savez comment je fus prévenu de ce terrible accident. Dès que je parus, les esprits se calmèrent. Une seule nuit a suffi pour prendre mes résolutions définitives. Dans

(1) Tout ce qui suit, est hystorique.

ce petit livre (1) (*il sort une brochure de sa poche, qu' il donne à la duchesse*) imprimé à la hâte, vous trouverez, Mesdames, ce qu' il faut faire pour se garantir de notre ennemi commun. Il faut d'abord et promptement s'habiller de toile cirée ; il faut avoir un masque de la même toile sur le visage, des sachets de camphre sur soi, ainsi que du vinaigre des quatre voleurs, si l'on doit sortir pour quelque affaire pressante; il faut éviter toute espèce de contact, et suivre à la lettre les autres instructions que vous y lirez. Toutes les précautions convenables ont été adoptées pour isoler les maisons et les habitants. Tout commerce dans ce moment-ci serait fort nuisible. J' ai fait fermer les théâtres et tous les lieux publics. Des cordons de troupes sont placés les long de la côte et aux confins de l'état, aussi bien qu' aux limites de chaque province. Pour purifier l'air, j'ai ordonné que l' on parfumât toutes les rues avec de la poix brûlée dans des grands tonneaux traînés sur des chariots. Un petit fort sur un îlot recevra les familles de ceux qui ont été attaqués par *notre ennemi*, ainsi qu'eux-mêmes (2). Ils y seront bien soignés, mais il leur est défendu toute communication en dehors. J'ai fait pour notre salut tout ce qu'on pouvait faire de mieux. Aussi votre imagination, qui s'était, je ne sais comment, un petit peu exaltée, doit-elle maintenant se trouver calmée.

(1) Historique.
(2) Historique.

LE VICOMTE (*s' adressant au Marquis.*) De quoi parle-t-il, Monsieur?

LE MARQUIS. Serait-il possible, Monsieur (*au ministre*), que ce secret ne soit pas autre chose que l'apparition du Choléra-Morbus?

LE MINISTRE. N' élevez pas trop la voix, je vous prie, marquis; j'ai défendu qu' on l'appelât même par son nom. Il faut le nommer *La maladie dominante* (1). Ce moyen si simple fera disparaître, ou rendre moins sensible, l'impression décourageante qu' il produit. Que d' à propos et de prévoyance un homme d' état ne doit-il pas avoir!

LE VICOMTE. Le grand secret, que vous avez confié à ces dames, n' est que le choléra?

LE MINISTRE. Oui, Monsieur: qu' est-ce que vous trouvez de si étrange? N' est-il pas un secret par lui-même? Que sait-on sur l'essence de cette maladie? La connaît-on assez, Monsieur le Vicomte? Elle est, et sera peut-être pour longtemps un des secrets de la nature. Dans l' ignorance, toutes les précautions, quelles qu'elles soient, ne sont jamais de trop. Savez-vous que sans la plus grande circonspection observée ce malheur nous aurait mené à des suites très-fâcheuses?

LE MARQUIS. Monsieur le ministre, comment se fait-il pourtant que le Prince, aussitôt arrivé, ait contremandé toutes les ordonnances, tous les règlements qui avaient été publiés pendant son absence, à l'apparition de *votre maladie dominante*?

(1) Historique.

Le Ministre. Comment, Monsieur! Son Altesse est arrivée dites-vous?

Le Marquis. Son Altesse est aux *Délices* depuis neuf heures du matin. Le plus heureux des hasards a permis que j'eusse le bonheur de lui présenter mes hommages au moment où il entrait dans ses appartements. Il a porté tout de suite son attention précisément sur le *Choléra* et sur les mesures adoptées, qu'il a hautement désapprouvées comme très-outrées et ridicules à la fois, et qu'il se proposait de remplacer par d'autres plus raisonnables. À quoi bon, disait-il, décourager le monde jusqu'à ce point, et porter en général une si mortelle atteinte aux communications sociales et des entraves au commerce? C'est une maladie comme toutes les autres, à laquelle, faute d'expérience et de bon sens, on donne des qualités très-souvent qu'elle n'a pas. Son jugement est très-sensé. En effet, Monsieur le ministre, j'ai étudié cette maladie, lorsque je fus en Asie avec l'armée. Il s'en faut qu'elle ait le même caractère que la peste, que vous lui attribuez. Les règlements publiés dans le temps sur des précautions à prendre, doivent éloigner cette crainte, au moins pour moi et pour tous ceux qui partagèrent avec moi la plus profonde étude de l'expérience sur ce nouveau malheur, qui est encore venu travailler l'espèce humaine. Des précautions raisonnables, et voilà tout. Point d'exagération.

Le Ministre. Je suis vraiment surpris que je n'aie pas été mandé à l'arrivée du Prince.

Le Vicomte. Après les travaux d'un pareil ministère, vous auriez peut-être besoin de repos, et c'est...

La Duchesse (*interrompant*). Il paraît, Messieurs, que vous vous soyez donné le mot pour mystifier notre ami de S.t Gervaud. À la campagne, c'est vrai, il doit être permis de tracasser un peu son monde, et surtout quand on sait comme le chevalier, apprécier le langage de l'amitié.

Le Vicomte. Non, duchesse, je ne peux faire grâce à S. E. de nous avoir fait perdre, par son maudit secret, que tout le monde connaissait, notre partie de chasse, et par un temps si beau.

La Duchesse. Nous aussi, Messieurs, nous avons d'autres secrets à vous apprendre. En attendant je demande à mon Conseil ce qu'il pense en définitif sur notre voyage. Pourrat-on l'ajourner sans inconvénient? Chevalier de S.t Gervaud, veuillez bien nous dire votre avis. (*Au moment où le ministre veut parler, on entend du bruit sur la place du village. On court à la fenêtre.*)

Le Vicomte. On vient d'afficher des placards. Dubois s'est emparé d'un de ces imprimés et nous l'apporte. (*Tout le monde revient à sa place.*)

SCÈNE VII.

Erminie, Dubois et *les précédents.*

Erminie (*entrant et debout.*) J'ai entendu en dehors des acclamations, des voix, des cris de Vive notre bon Prince Robert; et tout cela se mêlant à des emportements joyeux, tandis qu'on lisait un imprimé qui venait d'être affiché. (*Elle va s'asseoir près du marquis au fauteuil que le vicomte lui a cédé: celui-ci s'assied auprès d'elle.*)

Dubois. Voici d'où vient tout ce bruit (*il donne le placard à la Duchesse*).

La Duchesse. C'est une ordonnance (1) de son Altesse qui rappelle ses règlements sanitaires. (*Après l'avoir à peine parcourue elle la donne au ministre*). Tenez, chevalier, vous aurez la complaisance de nous en faire la lecture dans notre après-diné. A présent je dois vous parler un instant d'autre chose.

Le Ministre. (*Il lit aussi à la hâte l'ordonnance*) Si, vraiment, Madame, S. A. ne se trompe pas. Je vois que ses dispositions sont dictées par son génie ainsi que par une politique sage et prévoyante. Eh bien! c'était aussi ce que je pensais; mais je dois maintenant avouer et très-franchement, que j'ai dû sacrifier mes principes... C'est encore un secret inviolable pour moi. Le Prince dit fort bien la peur (*il lit toujours parcourant.*) Oui, oui, la peur gâte tout. C'est elle qui nous surprend souvent à l'instant même où nous croyons avoir plus de courage et de fermeté. Mais vous conviendrez pourtant, Messieurs, que lorsque l'homme est pris au dépourvu par des accidents comme celui-ci qu'on ne connaissait pas, les passions en tumulte obscurcissent la raison et vont le jeter dans l'incompris, dans le doute, dans l'exagéré. Un cœur froid tombe alors irrésolu dans l'inaction. Certes il vaut cent fois mieux alors agir au hasard plutôt que de ne rien faire. L'expérience avec ses conseils arrive toujours tard malheureusement. C'est, Messieurs, ma justification et celle de tout

(1) Historique.

gouvernant qui eût été surpris comme nous l'avons été. L'arrivée de notre bon Prince vient de mettre un terme à nos incertitudes, en éclairant notre esprit: grâce à son intelligence je pense que nous sommes sauvés.

La Duchesse. Très-bien, chevalier, on ne peut raisonner avec plus d' à-plomb et de vérité: je vous en fais mes compliments. Vous nous rendez la vie, tandis que vous nous donnez une nouvelle preuve de votre bon sens et de votre savoir faire.

La Comtesse. Et moi aussi, Chevalier, je me félicite avec vous et très-sincèrement. Duchesse, voudriez-vous avoir la bonté de nous faire dîner? il est bientôt six heures.

La Duchesse. Oui, comtesse. Je viens de dire qu'on nous serve. En attendant, sans aucune préface, et sans vous lire un long discours, qu' en ma qualité de Présidente de notre Conseil j'avais préparé, et dont je vous fais grâce, j'ai le plaisir de vous faire part en deux mots, que le prince polonnais Kanzinski, que vous avez tous connu il y a un an, va devenir mon époux. Cela ne doit pas vous surprendre. D'Oraintal, tout en conduisant ce mariage, n'a fait que prévenir les vœux de mon cœur. Ce n' est pas encore tout: M.r le vicomte de Vaugelas sera l' époux d'Erminie: ils se conviennent parfaitement. Voici des secrets qu' il vous restait encore à connaître. Je leur dois le bonheur d' avoir parmi nous le marquis d'Oraintal. (*Le Ministre fait un acte d'etonnement.*)

Dubois (*au ministre entrant.*) Un courrier du cabinet a porté cette dépêche pour V. E.

Le Ministre (*après avoir lu la dépêche.*) C'est bon. Je suis

mandé demain pour le Conseil. (*Il donne l'enveloppe à Dubois, qui sort.*)

SCÈNE VIII.

CANNIVET *maître d'hôtel* et *les précédents.*

CANNIVET. Madame la duchesse, V. E. est servie. (*Tous se lèvent*).

LE VICOMTE. Après la pluie le beau temps. Je ne pouvais être mieux recompensé de ma partie de chasse. (*Le vicomte donne le bras à Erminie, le ministre à la duchesse, le marquis à la comtesse, et il sortent.*) (1)

LA TOILE TOMBE.

Fin de la Comédie.

(1) En 1837 j'écrivis cette comédie à Campobasso, chef-lieu de la province de Molise, où j'étais intendant. Ce sujet n'est historiquement que ce qui se passait dans un pays à cette époque malheureuse de l'invasion d' un mal inconnu. L'arrivée du Prince de son voyage reconduisit, par son extrême bon sens, le calme chez son peuple. Je fesais lire souvent cette comédie, comme un des moyens pour familiariser les idées positives apportées par le Chef de l' état à son retour. L'arme du ridicule, agissant à propos, est très-souvent-celle qui l'emporte en quelques circonstances. Pourtant je ne voulais par-là faire la satire à ceux qui entraînés par cette espèce d'ouragan politique et dans l' ignorance du mal durent d'abord adopter des expédients qu'autrefois avaient été employés pour la peste. Les premières impressions passées, l'épouvante se dissipa. Cette comédie ne fut point imprimée. Plusieurs personnes voulurent la lire, dans le temps, à Naples, à Avellino, et plus tard à Foggia. On voulait même la représenter dans un salon.

*

SECRETS. Cromwel, sur des affaires importantes, dictait à son secrétaire trois ou quatre lettres qui se contredisaient; il lui cachait celle qu'il donnait au courrier.

La maxime la plus sage à l'égard des secrets, est de n'en point écouter et de n'en point dire. Pourtant j'ai eu la conviction d'un bonheur véritable en déposant mon secret dans le sein d'une amie: il fut couvert d'un voile de plus.

Que de secrets, je répète avec Sue, restent encore inconnus! La science en a tant à pénétrer! En présence de ces faits qui confondent notre raison, le sage ne doit pas crier à l'impossible, à l'absurde, au hasard. Dieu peut tout. L'Alchimie nous mena aux merveilles de la Chimie. L'influence magnétique se réalisant par fois d'une manière surprénante, où nous conduira-t-elle? Comment peut-elle s'expliquer? On s'efforcera de parvenir à ce but, qui restera toujours un secret du Créateur, s'il ne permet pas autrement. La marche toujours progressive de ce qu'on appelle science humaine n'avancera pas, si la suprême volonté ne vient pas élucider les plus étranges phénomènes de la nature, qui jusqu'à ce moment-là seront toujours des mystères.

Le chevalier Marini sur les secrets de Dieu fait ce sonnet:

Sotto caliginose ombre profonde
Di luce inaccessibile sepolti,
Tra nembi di silenzio oscuri e folti
L'eterna mente i suoi secreti asconde.

E s' altri spia per queste nebbie immonde
I suoi giudizi in nero velo avvolti,
Gli umani ingegni temerari e stolti
Col lampo abbaglia e col suo tuon confonde.
O invisibile sol, che a noi ti celi
Dentro l'abisso luminoso e fosco,
E de' tuoi propri rai te stesso veli;
Argo mi fai, dove io son cieco e losco:
Ne la mia notte il tuo splendor riveli:
Quanto t' intendo men più ti conosco.

L'Ariosto dans son chapitre qui commence: « Ne la mia negra pena », parle du secret en ces termes:

Dio, come in gli altri magisteri sui,
Providenzia ebbe assai, quando il cor pose
Ne la più ascosa parte ch' era in lui.
Ch' ivi i pensieri e le segrete cose
Volse riporre, e chiudervi la via
A queste avide menti e curiose.

L'Anguillara, lib. 2, st. 253, dit:

.... Quel che hai veduto
Serba dentro il tuo cor nascosto e muto.

On trahit quelquefois les secrets qu' on devine, rarement ceux qu'on vous confie. Point de demi-confidences.

V. Confiance

SECTE. Toute secte et en quelque genre que ce puisse être, dit un ancien, est le ralliement du doute et de l'erreur. Quand la vérité est évidente, il est impossible qu'il s'élève des partis et des factions. Jamais on a disputé s'il fait jour à midi.

SÉDITION, SOULÈVEMENT. Toute action ou toute omission, réunie à une désobéissance déclarée, est une sédition dans le sens le plus ample, et un soulèvement dans le sens le plus reserré. Le nom de sédition est borné à des actions qui ont en vue le renversement de l'état ou du souverain. Dans ce cas les séditieux doivent être considérés comme des étrangers, et il n'appartient qu'à la politique de trouver les moyens pour sauver l'état.

SENS (BON) et FAUX BON SENS. C'est toi qui causes tous les malheurs: les révolutions chez les peuples, les catastrophes dans les familles. Le faux bon sens c'est l'idole des cœurs égoïstes, dit une spirituelle dame auteur de nos jours. Il se vante de ne point connaître les passions, et se mêle de les conduire en supprimant l'enthousiasme de la pensée, le feu du cœur...

Le bon sens au contraire consiste à se cacher et à respecter l'homme tel que Dieu l'a créé, sans oser vouloir changer les principes de la création et leurs effets, qui sont pour nous autant de mystères.

Des fous reviennent facilement au bon sens. Le bon sens, dit Bonnin, est la philosophie de l'instinct; il est la raison dans sa pureté native.

SENSIBILITÉ. On a tant abusé du mot sensibilité, qu'avec le meilleur naturel, on serait ridicule de se vanter d'être sensible. Ceux qui ne le paraissent pas, ont souvent plus de sensibilité. Les eaux calmes sont souvent les plus profondes. Les âmes tendres et sensibles sentent les besoins du cœur plus qu'on ne sent les autres nécessités de la vie.

SENTIMENT. Ce qui se fait sous l'inspiration du sentiment, a toujours un caractère de grandeur et de vérité.

Les passions altèrent nos facultés morales, flétrissent nos avantages physiques. Il n'y a pas de cosmétique qui vaille l'indifférence; c'est la véritable eau de Ninon. Je ne connais pas de fard qui vaille la joie. Laissez vous aimer tant qu'on voudra; mais vous, de votre côté, gardez-vous du sentiment: le sentiment tue.

SÉPARATION. Un ancien dit: «Leurs adieux furent aussi tendres que l'avait été leur reconnaissance. Le moment où l'on se trouve, et celui où l'on se sépare, font les deux plus grandes époques de la vie. »

SERMENT. Rien ne prouve mieux, dit La Bruyère, l'insuffisance de la promesse, que l'habitude du serment. L'abbé Casti a dit (dans les Animali parlanti) parlant du peuple:

Giura, e giurando spesso
Col giuro annulla il giuramento stesso.

Un serment réciproque se détruit de fait, lorsqu'une des parties l'a rompu.

SIBYLLES. V. VOMERO.

SIGISBÉ. V. GALANTERIE.

SILENCE. Le silence tue: mais se taire à propos vaut souvent mieux que bien parler. Craignez partout le silence de l'envie. Le silence est la plus désirable des réponses en certaines occasions: il est l'ornement des femmes.

Il silenzio va intorno e fa la scorta,
Ha le scarpe di feltro e 'l manto bruno;
Ed a quanti ne incontra di lontano
Che non debban venir cenna con mano.

Ariosto, *c. 14, st. 94.*

SIMPLICITÉ. Ce n'est parce que les anciens ont suivi le goût simple, qu'il est le meilleur; c'est parce qu' il est le meilleur qu'ils l'ont suivi. La simplicité est la coquetterie du bon goût.

SINGERIE. Tout est singerie parmi les hommes. Ce qu'on fait à la cour donne le ton parmi les grands personnages, la noblesse et les hauts emplois. Ceux-ci sont imités ou singés par les banquiers, les notaires, les capitalistes, ce

qu'on appelle la grande propriété. Puis vient la bourgeoisie, la petite propriété, qui veut singer la grande, et qui à son tour est singée par les artisans aisés, qui sont singés par les ouvriers, lesquels le sont encore par le peuple. Vous voyez bien que c'est à n'en pas finir, et comme dit la Fontaine:

« Tout petit prince a des ambassadeurs,
« Tout marquis veut avoir des pages. »

SOCIÉTÉ. C'est la société aristocratique et polie qui fait l'opinion, parce qu'en apparence elle vit sans reproche.

Le grand art de la société, dit Ganganelli, consiste à servir les personnes selon leur goût.

V. COMPAGNIE et CONVERSATION.

SOIR (le). Le soir annonce l'approche de la nuit. Virgile en fait la description dans ce vers:

Et jam summa procul villarum culmina fumant.

« Che già dall'alte ville il fumo esala, » dit Poliziano, en l'imitant aussi par un seul vers.

L'Ariosto imita aussi l'approche de la nuit comme Virgile dans la stance suivante, c. 14:

« Con questa compagnia lieto e giojoso,
« Che sì gli satisfà, sì gli diletta,
« Essendo presso all'ora ch'a riposo
« La fredda notte ogni animale alletta,

« Vedendo il sol già basso e mezzo ascoso,
« Cominciò a cavalcar con maggior fretta;
« Tanto che udì sonar zufoli e canne,
« E vide poi fumar ville e capanne ».

Ce même Ariosto, dans le ch. 23, st. 115, a dit encor sur le même sujet:

« In così poca, in così debol speme
« Sveglia gli spirti e gli rinfranca un poco;
« Indi al suo Brigliadoro il dosso preme,
« Dando già il sole alla sorella il loco.
« Non molto va che dalle vie supreme
« De' tetti uscir vede il vapor del fuoco,
« Sente cani abbajar, mugghiare armento:
« Viene alla villa, e piglia alloggiamento. »

Et Tasso aussi dans le Rinaldo a dit:

« Tal che allor che il villan disciolti i buoi
« Dal giogo a riposar lieto si accinge,
« E ritogliendo il sol la luce a noi,
« Vie più remoto il ciel colora e pinge ».

SOLITUDE. Un homme qui mange comme les soldats d'Ulysse les fruits du *lotos*, perd la mémoire. Le bruit du monde, qui l'a oublié, ne vient plus jusqu'à lui. Alors il s'ac-

coutume à rendre indifférence pour indifférence. Le *lotos* est une plante aquatique d'Egypte appelée aussi *fève d'Egypte.* Le proverbe dit: *manger du lotos, oublier son pays pour un autre.*

Le goût de la solitude nous prépare à la mort, comme un exercice journalier nous prépare au repos.

Que celui qui ne se sent pas d'humeur à rien souffrir ni à rien sacrifier, n'est surprenant qu'il ait recours à la solitude.

Je ne souffre pas, disait une dame, qu'on vienne troubler ma solitude dépeuplée d'images, parée des fantaisies de l'espérance et pleine de bonheur: cette solitude innocente complice des grandes passions.

Qui se livre à la solitude, souscrit a bien des privations sans doute; mois il n'est point de privations volontaires, écrivait Mademoiselle d'Aubigné, qui ne finissent par devenir des jouissances.

Mad. de Sévigné se consolait par les plaisirs de l'esprit, de la solitude de la campagne. « J'ai apporté ici, écrit-el-
« le à sa fille, quantité de livres choisis; on ne met pas la
« main sur un, tel qu'il soit, qu'on n'ait envie de le lire
« tout entier. J'ai toute une tablette de dévotion. Eh, quelle
« dévotion! quel point de vue pour honorer notre religion!
« L'autre est toute d'histoires admirables; l'autre de poésies,
« et de nouvelles, et de mémoires. Quand j'entre dans ce ca-
« binet, je ne comprends pas pourquoi j'en sors; il serait di-
« gne de vous, ma fille. Quand je suis seule ici, je fais mes
« affaires, je lis, j'écris, je me promène. Quand j'ai com-
« pagnie, je travaille ».

Heureux qui naît avec le goût de la solitude, car il aime à se retirer dans le santuaire des muses, il jouit du repos sans langueur et d'un plaisir toujours nouveau: quoique seul, il est environné d'amis qui égayent sa retraite.

L'homme le plus heureux est celui qui unit aux jouissances rapides des sens les douceurs et les charmes de l'étude: c'est la ressource la plus assurée contre l'ennui, ce mal indéfinissable attaché à l'homme.

V. Politique et Vie.

Le Tasso dit dans ses *Rimes* de la Solitude:

« Cari alberghi riposti, che sovente
« Di nojosi pensier rifugio siete
« Al buon Leandro, che tranquille e liete
« L'ore spendendo in voi, cheta la mente;
« Lungi sia la volgare e mesta gente
« Da questa solitudine secreta;
« Nè mai la vostra somma alma quiete
« Turbi pensiero o ragionar dolente.

Sommeil. Celui qui dort immodérément n'est propre à rien; c'est comme il fût mort.

« Tosto s'opprime chi di sonno è carco;
« Che dal sonno alla morte è picciol varco ».

Tasso.

Vita vigilia est, a dit Pline dans sa préface; et S.t Pierre

Crisologo dit: *Semper et ad omnia vigilas esse salutares nullus ignorat; quia revera plus vigilare, plus vivere est.*

« La gola e il sonno e l'oziose piume
« Hanno dal mondo ogni virtù sbandita.

PETRARCA.

V. VERTU.

SOMNAMBULES. M.r S. B. de Foggia, lors de ma première jeunesse, tout en dormant se levait la nuit, s'habillait, allait lui même seller son cheval, y montait dessus, et courait à sa ferme à trois milles de la ville. Il y fesait quelques tours toujours au trot, et revenait à la maison. Il ôtait les harnais à son cheval, le remettait dans l'écurie, remontait dans sa chambre, se déshabillait et se couchait. Le lendemain on lui racontait tout ce qu'il venait de faire: il ne le croyait pas.

Un savant dit qu'il avait vu un somnambule, mais il se contentait de se lever, de s' habiller, de faire la révérence, de danser le ménuet assez proprement, après quoi il se déshabillait, se recouchait et continuait de dormir. Cela n'approche pas du jeune séminariste de l' *Enciclopédie.*

Quelle est la cause de mes idées et de mes actions dans le sommeil et dans la veille? Je l'ignore: c'est le secret du Créateur.

SONGES (les). Dans le sommeil nous nous surpassons en quelque manière nous-mêmes, et il semble que le corps n'est pas plutôt endormi, que l'âme s'éveille. J'ai lu dans Montesquieu ces paroles: « Elle fuit, mes bras la suivent,

« mon songe s'envola avec elle, il ne me resta qu'un doux « regret de ne la plus voir, mêlé du plaisir de l'avoir vue. »

Somnia quæ mentes ludunt volitantibus umbris,
Non delubra deum nec ab æthere numina mittunt,
Sed sibi quisque facit.

PETRONE, ch. 104.

Les songes, dit un ancien, ont toujours été un grand objet de superstition; rien n'était plus naturel. Un homme vivement touché de la maladie d'une personne qu'il aimait, songe qu'il la voit mourante; elle meurt le lendemain; donc les dieux lui ont prédit sa mort. Un général d'armée rêve qu'il gagne une bataille; il la gagne en effet; les dieux l'ont averti qu'il serait vainqueur. On ne tient compte que des rêves qui ont été accomplis; on oublie les autres. Les songes font une grande partie de l'histoire ancienne, aussi bien que les oracles.

Guarini, dans le Pastor fido, dit des songes:

Son veramente i sogni
De le nostre speranze,
Più che dell'avvenir vane sembianze,
Imagini del dì guaste e corrotte
Da l'ombre de la notte.

Le Tasso, ch. 14, st. 3, dit:

Non lunge a l'auree porte, ond'esce il sole,
È cristallina porta in oriente,

Che per costume innanzi aprir si suole
Che si dischiuda l'uscio al dì nascente:
Da questa escono i sogni i quai Dio vuole
Mandar per grazia a pura e casta mente:
Da questa or quel ch' al pio Buglion discende
L' ali dorate inverso lui distende.

Nulla mai visïon nel sonno offerse
Altrui sì vaghe imagini e sì belle,
Come ora questa a lui, la qual gli aperse
I segreti del cielo e de le stelle:
Onde, siccome entro uno speglio, ei scerse
Ciò che là suso è veramente in elle.
Pareagli esser traslato in un sereno
Candido e d'auree fiamme adorno e pieno.

Sot. Un sot dans l'élévation est comme un homme placé sur une éminence, du haut de laquelle tout le monde lui parait petit, et d' où il paraît petit à tout le monde.

Les sots ne comprennent pas les gens d'esprit.

Le portier d'un sot peut toujours dire qu' il n' y a personne au logis.

Si vous voulez perdre le bons sens, disputez avec un sot.

Rien n'est plus insupportable que la bêtise active: le silence devrait être l'esprit des sots, et on ne peut leur pardonner de n' en pas faire usage.

Aimer un sot, dit une dame, c'est afficher qu'on a des sens, et non une âme; c' est dépouiller Venus de sa ceinture.

Il arrive souvent dans le monde, qu'une sotte commère par ses questions, par des propos hasardés, aide deux personnes d'esprit à s'entendre.

V. Louange.

Sottises. Lorsqu'on fait des sottises, et on en fait à tout âge, il faut les faire ouvertement. C'est souvent le moyen d'être moins tourné en ridicule. L'esprit n'étant pas le jugement, les plus grandes sottises sont souvent dites ou faites par les gens d'esprit.

Il n'y a pas de sottise qu'on ne puisse faire croire aux habitants d'une grande ville.

On voit très-souvent la sottise et l'envie se réunir, et essayer dans l'ombre de lancer leurs impuissants sarcasmes. Les antiques préjugés, les vieilles habitudes, exercent sur la plupart des hommes un empire invincible. Sottise et envie, compagnes indivisibles, sont presque toujours les agents les plus puissants au détriment de la société.

V. Provincial.

Souffrances. Quand les ennuis, les chagrins, les douleurs morales ont perdu le cadre de localité qui les vit naître, ils s'évanouissent souvent insensiblement. Si le cœur souffre, l'œil rend complices de cette souffrance tous les accessoires voisins. Il fait dépayser le mal pour arriver à la guérison, qui souvent n'est pas l'oubli. En voyant d'autres arbres, d'autres fleurs, d'autres pierres, d'autres horisons, la sérénité revient à l'âme. Il semble que cette nouvelle nature, innocente de votre malheur, promet à votre avenir

l'inaltérable complaisance de ses soins maternels. *Ma sofferenza è nel dolor conforto*, a dit Petrarca dans son sonnet qui commence: *Quanto più desiose.*

SOULÈVEMENTS. Dans les temps modernes on n'a pas besoin de chercher des législateurs. Le véritable législateur c'est l'expérience, dit M.r Thiers. Quelle preuve convaincante ne nous en offrent pas les révoltes de l'an 1848? Tout ce qu'on y a fait n'était que des stériles utopies d'école sans aucune base de réussite. On aurait dû refléchir à tout ce qui s'est passé depuis la première révolution française, sans parler des républiques de l'antiquité, pour repousser cette politique républicaine. Et des hommes qui s'annonçaient pour des apôtres de la liberté, ont bouleversé l'ordre social, même le plus libre, pour des soi-disantes républiques, qui au résumé n'étaient qu'un dispotisme de fait, et des plus absolus, coiffé du bonnet de la liberté.

Quand on viole le pacte convenu, par cela seul on rompt son ban, et on se met hors du bénéfice de cette loi qu'on répudie. Alors le pacte est détruit, et l'on peut à volonté n'en plus accepter ou en exécuter aucune partie. L'aggresseur devient coupable, et par sa folle provocation a rendu juste et légitime la sévérité des mesures qu'on lui applique.

Dans des temps d'exagération, l'homme modéré a toujours tort.

Aux désordres politiques la moltitude ne comprend pas les bonnes intentions, et ne sait les juger sainement. C'est une erreur que croire le contraire. Quand les passions sont

en jeu, nuls ne raisonnent, tous alors agissent ou mentent; on est toujours traître aux yeux des plus ardents, lorsque les succès ne récompensent pas nos efforts; dans des temps orageux, qui veut être honnête homme, devient nécessairement dupe ou victime. L'anarchie se résume dans ces deux vers du Cinna de Corneille:

« Quand le peuple est le maître, on n'agit qu'en tumulte,
« La voix de la raison jamais ne se consulte ».

Soupçon. Les soupçons sont les enfants du vice. L'Arioste, c. 23, st. 105, peint le soupçon (*sospetto*)

« Ma sempre più raccende e più rinnova
« Quanto spegner più cerca il rio sospetto:
« Come l'incauto augel che si ritrova
« In ragna o in visco aver dato di petto,
« Quanto più batte l'ale e più si prova
« Di distrigar, più vi si lega stretto ».

Souvenir. Il est malgré soi des heures de cruelles émotions, pendant lesquelles on cherche à analiser froidement les bouillantes impressions dont on se sent agité, pendant lesquelles on s'efforce de se rendre maître de sa volonté, de son amour, comme de sa haine: alors le souvenir des premières années revient bourdonner sourdement avec ses belles et pures espérances, que le présent a presque brisées: le présent sépare comme par un abîme ces deux moitiés de la vie, le *passé* et l'*avenir*.

Hélas! Le passé, hors de la puissance des hommes, commande au présent et à l'avenir.

On aime mieux, livré à soi-même, le souvenir de ses amis, que l'intérêt et les soins des indifférents. Rien n'est si fatigant et si fastidieux, disait Mad.***, que la reconnaissance des sentiments qu'on ne partage pas.

V. Enfance.

Souveraineté. Il n'y a d'autorité plus absolue, dit Montesquieu, que celle du prince qui succède à la république; car il se trouve avoir toute la puissance du peuple qui n'avait pas su se limiter lui-même.

L'art de règner consiste surtout dans l'habileté des choix.

V. Monarchie.

Souverains. Le souverain n'a qu'un seul devoir à remplir vis-à-vis de l'état, disait un grand politique: c'est de faire observer la loi.

V. Monarchie et Roi.

Spectacles. Tout chef de société devrait penser sérieusement à rendre son peuple content, s'il ne peut le rendre riche, car le contentement peut très-bien subsister sans être soutenu par de grands biens. Un homme par exemple qui se trouve dans un spectacle, à une fête, dans un endroit où une nombreuse assemblée de monde lui inspire une certaine satisfaction, un homme dans ce moment-là est heureux, et il s'en retourne chez-lui l'imagination remplie d'agréables objets, qu'il laisse règner dans son âme.

Il n'y a plus, à proprement parler, de spectacles publics. Quel rapport entre nos assemblées au théâtre, dans les jours les plus nombreux, et celles du peuple d'Athènes ou de Rome? Les théâtres anciens recevaient jusqu'à quatre mille citoyens. La scène de Scaurus était décorée de trois cent soixante colonnes, et de trois mille statues. On employait à la construction de ces édifices tous les moyens de faire valoir les instruments et les voix. Le concours d'un grand nombre d'hommes quelle influence ne devait-il point avoir sur les auteurs, sur les mœurs, sur l'ordre social en général!

V. Peuples.

Succès. Tout ce qui est extraordinaire, paraît grand, si le succès est heureux; tout ce qui est grand paraît fou, si l'événement est contraire. La prudence consolide les succès; la présomption les détruit. Le succès justifie tout et presque toujours.

Suffrages. L'orgueilleux méprise le suffrage public; l'homme vain en est l'esclave; le sage est heureux s'il l'obtient, consolé si on le refuse.

Supériorité. Il n'y a de supériorité réelle que celle du génie et de la vertu.

Toute supériorité est désagréable; mais celle d'un sujet envers son prince est toujours folle ou fatale. On doit aider les princes, mais on ne doit jamais les dévancer. Ne vous montrez pas plus savant que votre maître, dit le proverbe.

Superstition. La superstition chez les payens principalement était une faiblesse de l'esprit humain, qui n'a de ressource que dans l'ignorance. Elle est quelquefois sous les auspices de la politiqué. En fait de superstition rien ne doit nous étonner. Il n'y a aucun crime que l'intervention des dieux du paganisme n'ait consacré; on versait le sang humain pour les honorer.

V. Prostitution.

Sympathie. Il y a une espèce d'affinité de cœur et de génie, dont les effets par le vulgaire sont attribués aux enchantements. Une pareille sympathie ne se borne pas à l'estime. Elle va jusqu'à la bienveillance, et de là à l'amour le plus étroit. Elle persuade sans parler. Elle obtient tout sans recommandation. Une sympathie qui est appuyée d'un jugement parfait, est l'étoile polaire qui conduit à l'héroïsme. La sympathie est l'abécédaire de l'amour. La sympathie n'est point une illusion: notre cœur bat plus vîte à l'approche de ceux que nous aimons.

V. Antipathie.

T

Table. C'est à table que l'amour se plaît d'avantage à faire éclater sa puissance, ainsi que la politique y trouve trés-souvent son secret.

V. Estomac.

Talents. Il n'y a que les âmes basses qui aiment à dé-

nigrer les talents, et que les sots qui applaudissent les envieux. La calomnie est un ver qui attaque les fleurs les plus excellentes.

Les talents ne rendent point heureux, surtout quand on est malade.

C' est le talent qui donne l' émulation; et c' est l'émulation qui fait prospérer le talent.

On ne doit estimer les talents, que pour le bien qui en revient à la société.

V. Calomnie.

Témérité. *Nec temeritas semper felix, nec prudentia ubique tuta.* La témérité n'est pas toujours heureuse, ni la prudence toujours sûre.

V. Gioviano Pontano.

Tempérance. C' est dans le sein de la tempérance que l' âme réunit toutes ses forces; c'est dans le calme des passions qu' elle est éclairée de la véritable lumière. La tempérance est la plus fine des voluptés, dit Démophile.

L' Arioste a dit, c. 38, st. 42 :

« Perciò non sarà mai ch' io mi sconforti,
« O mai più del dover pigli baldanza
« Per casi o buoni o rei che sieno sorti,
« Ma sempre avrò di par tema e speranza ».

Temps. Les mêmes choses sont bien ou mal reçues selon les temps. On se plaint souvent autant de la guérison que

de la blessure. Que la nuit paraît longue à la douleur qui veille. Le temps, cette image mobile de l'immobile éternité, fuit sur nos plaisirs, et semble s'arrêter sur nos peines.

Le temps est l'enlumineur patient des vieilles pierres, qui jettent des teintes d'or et de bronze sur les précieux débris des siècles passés.

Il n'est pas de dépense plus chère, dit Théophraste, que celle du temps.

La béquille du temps fait plus de besogne que la massue d'Hercule.

Un bon emploi du temps abrège et étend la vie. Le seul remède qu'on peut apporter à la fuite du temps, c'est de le bien employer à tout âge.

Le temps change tout sur la terre, et les cœurs comme le reste.

L'amour ne reforme pas les chaînes que le temps a su détruire, et les fleurs dont il les avait tissues ne lui paraissent plus assez fraîches pour en resserrer les nœuds, écrivait N.***

Vois la rapidité de cet astre qui jamais ne s'arrête? il vole et le temps fuit. Ta beauté même aura son terme. Ces paroles étaient adressées à une jolie femme et vertueuse. Elle répondit: la vertu, qui est une beauté intrinsèque, reste.

Petrarque dans le *Trionfo del Tempo* dit :

« Passan vostre grandezze e vostre pompe,
« Passan le signorie, passano i regni,
« Ogni cosa mortal tempo interrompe ».

Et Tasso dans le *Torrismondo*, act. 1.° sc. 2 :

« Non è duol cosi acerbo e così grave
« Che mitigato alfin non sia dal tempo,
« Consolator degli animi dolenti ,
« Medicina ed oblio di tutti i mali. »

Ariosto, c. 34, st. 92, dit:

« Era quel vecchio sì spedito e snello ,
« Che per correr parea che fosse nato ,
« E da quel monte il lembo del mantello
« Portava pien del nome altrui segnato. »

V. Avenir, Présent et Souvenir.

Théâtre. Le directeur d'un théâtre de province annonça en ces termes une pièce nouvelle dont il était lui-même l'auteur:

« Le Déluge. Dramme nouveau: la terreur y domine.
« Acte premier: La guerre et ses fureurs.
« Acte second: La peste et ses horreurs.
« Dans le suivant j'ai placé la famine.
« Le quatrième est d'un effet très-beau:
« Au bruit affreux du tonnerre qui gronde
« Le genre humain descend dans le tombeau.
« Le dénouement sera la fin du monde ».

Si j'étais auteur d'un ouvrage dramatique, disait quelqu'un, au lieu d'acheter des applaudissements quelquefois

si funestes, je me glisserais dans le parterre le jour de la première représentation et je sifflerais impitoyablement les plus beaux morceaux de ma pièce; les spectateurs se révolteraient contre moi; on applaudirait à outrance: *à la porte, à la porte le perturbateur*, s' écrierait-on de tous côtés! et cette glorieuse humiliation porterait la joie dans mon âme.

Timidité. La modestie et la timidité sont sœurs. Elles se ressemblent, et souvent on les prend l'une pour l'autre. La timidité ne peut que nuire dans la société. J' aime mieux, écrivait une dame, qu'on vous trouve fat que contraint. De l'embarras à la gaucherie il n' y a qu' un pas, je vous en avertis. Quand on sait se donner la grâce de la timidité avec aisance, on peut faire du chemin dans le monde de la galanterie.

Toilette. La toilette est une magnifique poésie de la vie féminine. Rien ne poétise les femmes comme le prestige de la toilette; et le goût exquis, la distinction qui préside à la toilette des grandes dames, sont ce qui séduit en elles. Ce qu' on voit est harmonieux de couleur et d' arrangement; ce qu'on touche est souple et soyeux; ce qu'on respire, suave et parfumé; ce qu' on entend, plein de douceur et de mélodie. En un mot, ces êtres privilégiés exhalent autour d' elles une magie qui quadruple les délices du cœur. Mais hélas! le dedans ne répond pas toujours au dehors.... Les eaux calmes sont souvent les plus profondes.

Lisons ici quelques vers de nos grands poètes italiens sur la toilette féminine.

D'abord le poète Marini dans une de ses chansons s'exprime ainsi:

« Dal tenero alabastro
« Raccoglie altra di loro (1)
« La chioma vagabonda e fuggitiva;
« Altra l'ara e coltiva,
« Trattando i solchi d'oro
« Con lieve eburneo rastro;
« Altra dell' auree fila in aureo nastro
« Gli errori affrena o stringe;
« Altra le bagna e tinge
« Di molle ambrosia e pura ».

Lisons les belles stances 23 et 24 du Tasse dans le chant 16 de son poème divin sur la toilette d'Armide:

« Ride Armida a quel dir, ma non che cesse
« Dal vagheggiarsi e dai suoi bei lavori:
« Poi che intrecciò le chiome, e che ripresse
« Con ordin vago i lor lascivi errori,
« Torse in anella i crin minuti, e in esse,
« Quasi smalto su l'or, consparse i fiori;
« E nel bel sen le peregrine rose
« Giunse ai nativi gigli, e 'l vel compose.

(1) Femmes de chambre.

« Nè il superbo pavon si vago in mostra
« Spiega la pompa delle occhiute piume,
« Nè l'Iride sì bella indora e inostra
« Il curvo grembo e rugiadoso al lume.
« Ma bel sovra ogni fregio il cinto mostra
« Che nè pur nuda ha di lasciar costume.... »

Ton. Un ton poli, dit M.r de Châteaubriand, rend les bonnes raisons meilleures et fait passer les mauvaises. Le mauvais ton rend insupportable la société de beaucoup de gens d'esprit.

Tort. Rien n'est si habile, disait M.me de Maintenon, que de n'avoir point tort; et c'est là toute ma politique.

Un tort vous coûte moins à avouer qu'un ridicule.

Un homme, dit Pope, ne doit jamais rougir d'avouer qu'il a tort: car en faisant cet aveu, il prouve qu'il est plus sage aujourd'hui qu'il n'était hier.

Il n'y a point de honte à se rétracter quand on a tort.

Toujours ou jamais. C'est à dire il vaut mieux ne jamais se rencontrer pour se quitter. C'est un proverbe anglais: *for ever or never.*

Traître. Un simple soupçon, dit un ancien, a souvent fait des traîtres; et plus souvent une apparence de confiance a étouffé des desseins de trahison.

Pour punir un traître, ne consentez jamais à devenir aussi traître que lui.

TRANQUILLITÉ D'ÂME. Ce bonheur se trouve plutôt dans une douce retraite, que partout ailleurs. C'est dans la modération de ses désirs surtout, dans l'éloignement de l'orgueil, que l'âme se repose très-fréquemment des injustices du sort et de l'iniquité des hommes. Lisons les beaux vers de Tasso c. 7, st. 9 et suivantes :

« Figlio, ei rispose, d'ogni oltraggio e scorno
« La mia famiglia e la mia greggia illese
« Sempre qui fur, nè strepito di Marte
« Ancor turbò questa remota parte.

« O sia grazia del ciel che l'umiltade
« D'innocente pastor salvi e sublime,
« O che siccome il folgore non cade
« In basso pian, ma su l'eccelse cime;
« Così il furor di peregrine spade
« Sol de' gran re l'altere teste opprime,
« Nè gli avidi soldati a preda alletta
« La nostra povertà vile e negletta:

« Altrui vile e negletta, a me sì cara,
« Che non bramo tesor nè regal verga,
« Nè cura o voglia ambiziosa o avara
« Mai nel tranquillo del mio petto alberga.
« Spengo la sete mia nell'acqua chiara,
« Che non tem'io che di venen si asperga;
« E questa greggia e l'orticel dispensa
« Cibi non compri alla mia parca mensa.

« Che poco è il desiderio, e poco è il nostro
« Bisogno onde la vita si conservi ».

Tout homme qui se laisse mener par la raison, dit Platon, choisira mieux un état subordonné, que de s' immiscer en plusieurs affaires. Dioclétien après avoir gouverné l' empire pendant vingt années, finit par le refuser; et lorsqu' il fut rappelé par Massimien, il répondit qu' il voulait cultiver son jardin et ses ognons plutôt que soutenir l' énorme poids du gouvernement.

J' aime qu' on lise ici le beau sonnet du poète italien Angelo Grillo.

SONETTO

O secretarie del mio cor fedeli,
Antiche piante, e voi rami frondosi,
Fioriti prati, verdi colli, ombrosi
Ricetti, ove non è chi ci riveli:
Come contento in voi vien che io mi celi
Dal vulgo ignaro e 'n santa pace io posi!
Dolce è scoprirvi i miei pensieri ascosi,
Dolce ch' in voi sospiri e mi quereli.
Dolci i pinti augelletti, ov' eco taccia,
Se rispondon cortesi; e 'l semplicetto
Melampo (1) se lusinga o se si sdegna.
Dolce de la mia vita e de l' affetto
Stanco, tranquillo porto, ove la traccia
Del ciel, romito, alto silenzio insegna.

(1) Son chien.

Triomphe de la raison. Le triomphe de la raison c'est de trouver du charme aux choses que les circonstances nous forcent d'accepter, écrivait Mademoiselle d'Aubigné à une de ses amies, lors de son mariage avec Scarron. Si elle épousait un vieillard infirme, un homme qui était plus son père que son époux, c'était la raison qui triomphait en elle. Je connais une charmante jeune femme, d'un caractère si doux, d'une vertu véritable, et très-religieuse, qui à vingt-deux ans épousa un vieillard. Elle lui fait toujours la plus agréable compagnie et lui prodigue le trésor d'un affectueux attachement. C'est un tribut mérité que l'on paie ici avec la plus grande satisfaction à une femme adorable par les qualités du cœur et de l'esprit ainsi que par celle de la figure. Je souhaite à cette chère O.*** le même sort de Madame Scarron, dont elle serait à coup sûr très-digne.

V. Raison et Vieillard.

Tristesse. La tristesse dispose aux affections tendres.

Les hommes presque toujours trouvent plus belles les femmes quand elles pleurent. Moi je ne suis point de cet avis.

Quiconque est né envieux et méchant, est naturellement triste.

Trônes. Les champs de bataille sont la terre natale des trônes.

Turenne (Maréchal de). Il fut tué d'un coup de canon au-

près du village de Saltzebac, en allant choisir une place pour dresser une batterie (27 juillet 1675).

V. Courage.

U

Union. Sans union il ne peut exister ni force ni esprit public.

Univers. Disons avec Pascal : tout ce que nous voyons du monde n'est qu'un trait imperceptible dans l'ample sein de la nature. Nulle idée n'approche de l'étendue de ses espaces. Nous avons beau enfler nos conceptions, nous n'enfantons que des atômes au prix de la réalité des choses. C'est une sphère infinie, dont le centre est partout, la circonférance nulle part. Enfin c'est un des plus grands caractères sensibles de la toute-puissance de Dieu que notre imagination se perd dans cette pensée.

Usage. L'usage prévaut presque toujours contre la raison. M. d'Épinay dit que l'usage le plus généralement reçu, n'est pas toujours le meilleur à suivre. L'usage humain change sans cesse et varie dans toutes nos opérations. Le poète Dante en fait une comparaison aussi belle que docte dans les deux vers suivants, qu'on lit au chant XXVI, vers 137 et 138, Paradiso :

« Chè l'uso de' mortali è come fronda
« In ramo, che sen va, ed altra viene ».

Horace dans l' Art poétique, vers 60 et suiv., avait dit avant Dante:

« *Ut silvae foliis pronos mutantur in annos,*
« *Prima cadunt; ita verborum vetus interit aetas* ».

Comme les forêts changent d'aspect au declin de l'année, et que les prèmieres feuilles sont aussi les prèmieres à tomber; de même les expressions surannées périssent, et les nouvelles fleurissent et brillent de toute la vigueur de la jeunesse.

Et après, vers 70 et suiv:

« *Multa renascentur quae jam cecidere, cadentque*
« *Quae nunc sunt in honore vocabula, si volet usus* ».

Beaucoup de mots qui sont déjà tombés, renaîtront; beaucoup maintenant en honneur, tomberont, si l' usage le veut aussi.

V. Monde.

Usure. On a dit que la grande usure est la marque infaillible de la pauvreté publique, et que l'usure raisonnable est un avantage pour le prêteur, un bienfait pour l' emprunteur: c'est un véritable fermage. Veut-on faire disparaître l' usure? Des caisses d' emprunt pour le compte du gouvernement en faciliteraient (1) les moyens, surtout dans les provinces.

(1) V. mes discours aux Conseils des provinces (*Opere staccate*).

V

Valeur. Il n' est point de destin inflexible devant le génie et la valeur.

Le courage n'est pas une vertu, mais une qualité heureuse commune aux scellérats et aux grands hommes.

Donner aux choses leur juste valeur c' est une des maximes de l' homme sage. Quelquefois on fait plus cas d' un rien que d' une chose d' importance, en jugeant, faute de bon sens, à l' envers. Pésez les choses dans la balance de l' impartialité, c' est le conseil de la prudence et de la sagesse.

V. Sage.

Vanité. La vanité ne respire qu' exclusions et préférences : exigeant tout et n' accordant rien, elle est toujours inique.

La Bruyère dit que la vanité est l' élément des sots. Et Théophraste a dit que la vanité l' emporte beaucoup, dans la vie, sur l'utilité. C'est un voile moral qui nous cache nos faiblesses et nos défauts. On méprise un vaniteux : il s' admire. De toutes les vanités humaines, la plus ombrageuse est celle des parvenus.

La vanité est un souffle qui dessèche tout. L'excessive vanité rétrécit l' esprit, abaisse l' âme, en la dépouillant de tous les sentiments équitables et généreux.

Les angoisses de vanité trompée, ces irritations perpétuelles, ces luttes d' ambitions rivales, ne peuvent que fa-

tiguer et vieillir. Une âme qui n'est pas influencée par ce sentiment, jouit d'un calme balsamique.

On avait fait sur la comtesse de Boufflers (depuis Maréchale de Luxembourg) une chanson qui commençait par ces vers :

« Quand Boufflers parut à la cour,
« On crut voir la mère d'amour:
« Chacun s'empressait à lui plaire,
« Et chacun l' . . . . à son tour ».

Soupçonnant le comte de Tressan d'en être l'auteur, elle lui dit : « Connaissez-vous cette chanson? Elle est si bien « faite, que non seulement je pardonnerais à l'auteur, mais « je l'embrasserais ». Et bien, lui dit Tressan, alleché comme le corbeau de la fable. C'est moi, Madame la Maréchale. Elle lui appliqua un soufflet. Ce fut une vanité bien payée. On en rit, car rien n'est plus dû que la risée à la vanité.

La vanité, qui est la plus essentielle et propre qualité de l'humaine nature, comme dit Charron, est venu m'attaquer, en troublant un peu mon esprit. C'est-elle qui, se masquant sous la pensée d'être agréable à quelque personne, m'a poussé à publier ce petit ouvrage. Je ne le croyais pas d'abord ; mais une lettre que je reçois d'une respectable dame très-savante et d'un esprit supérieur, m'a convaincu que j'ai soubi à mon tour et sans le vouloir et décidément son empire. Voici cette lettre :

« Vous voulez connaître, Monsieur et Ami, ce que je « pense de votre pot-pourri imprimé déjà presque entiè-

+ subi

« rement, et si je crois que vous ferez bien de le publier.
« Je le trouve amusant et même intéressant. Vous met-
« tez l'homme à découvert dans sa véritable position so-
« ciale. Mais les leçons de l'expérience, ainsi que les ma-
« ximes de la sagesse, sont presque toujours perdues. Les
« hommes rarement se corrigent. Emportés plus souvent
« par leurs passions au de-là de leurs intérêts, ils mécon-
« naissent alors les plus sains principes de la philosophie et
« de la morale. Aussi pourrait-on dire dans ce cas que vous
« ayez perdu votre temps. Mais comme ce recueil renferme,
« par la variété des matières, quelques éléments d'amuse-
« ment, publiez-le. Cela flattera même un peu votre vani-
« té. Pardon, Monsieur! Si, tout homme en a. Et moi aussi
« j'ai de la vanité; j'ai celle surtout de vous convaincre
« de la sincérité de mon attachement ».

VEILLER. Bien des fois c'est un grand plaisir à veiller. La majesté de la nuit est vraiment contagieuse: elle impose, elle inspire. Quelle puissance dans cette idée! tout dort, et je veille.

V. FEMME et ORGUEIL.

VENDÉENS. Quand on demandait aux Vandéens pourquoi ils avaient pris les armes, ils répondaient: Nous avions des nobles; pourquoi voulait-on, en les tuant, en faire d'autres? Nous devions perdre au change.

VENGEANCE. Souvent on n'abaisse pas un regard sur un homme que l'on croit peu redoutable; mais nul n'est pe-

tit quand il se venge; la vipère qui rampe peut tuer le plus noble animal.

Il faut être retenu sur la vengeance; il est utile de se faire craindre, mais il est presque toujours dangereux de se venger. Rien de plus faible que de faire tout le mal qu'on peut faire.

Une femme ayant fait une infidélité à son mari, et se trouvant à la mort, lui avoua son crime, en lui demandant pardon. Je vous l'accorde, lui dit-il, à condition que vous me pardonniez vous même de vous avoir empoisonnée. L'Ariosto dit, dans le IXme chant, st. 45:

« E la vendetta sfoga l'odio assai ».

Il dit aussi au chant XXme st. 35:

« Se dieci o venti o più persone a un tratto
« Vi fosser giunte, in carcere eran messe,
« E d'una al giorno, e non di più, era tratto
« Il capo a sorte, che perir dovesse
« Nel tempio orrendo ch'Orontea avea fatto,
« Dove un altare alla vendetta eresse;
« E dato all'un de' dieci il crudo ufficio
« Per sorte era di farne il sagrificio ».

Le Tasso dit c. 11, st. 86:

« Noi morirem, nè invidia avremo ai vivi;
« Noi morirem, ma non morremo inulti;

« Nè l'Asia riderà di nostra sorte,
« Nè pianta fia da noi la nostra morte ».

La vengeance qu'on exerce sur le méchant, est une réparation qu'on fait à la vertu.

La seule vengeance délicate et permise, est de faire du bien à ceux qui nous offensent.

On ne jouit qu'une fois du plaisir de se venger; on jouit toujours de l'idée de ne pas s'être vengé.

Venise. Paul-Luc Anafeste fut son premier doge. Il existe encore, dit Louis XVIII dans ses Mémoires, onze des douze familles qui concoururent à son élection. Je veux conserver leurs noms; on peut, sans contredit, les placer à la tête de toute la noblesse d'Europe, dont aucune maison ne peut lutter d'antiquité avec elles :

Polani (éteinte), Badaeri, Barozzi, Contarini, Dandolo, Faliero, Gradenigo, Memo, Morosini, Michieli, Sanudi et Tiepolo.

On joint à ces maisons quelques autres, dont l'origine remonte aussi haut : celles des Bembo, des Bragadini, des Cornaro, des Giustiniani, des Delphini, des Guerini, etc.

Une seconde classe de noblesse prit naissance lors de la clôture du livre d'or en 1290. On compte parmi, Moncenigo, Zani, Lorenzo, Celso, Vanieri, Loredano, Vendramini, Grimani, Priuli, Sagredo, Zeno, etc. Enfin une troisième classe comprenait, et ceux qui avaient acheté leurs titres de noblesse au prix de cent mille ducats, et ceux aux quels, parmi les étrangers, la Seigneurie avait cru devoir accorder le privilège de noble vénitien.

Le sang est beau à Venise, principalement dans la classe de la citadinance et de la plebe. La noblesse est moins bien partagée: cela doit provenir, comme en Espagne et ailleurs, de la fréquence des mariages entre gens des mêmes maisons. En France, en Angleterre la noblesse présente le plus de beaux hommes et de belles femmes par les nombreuses mésalliances qui s' y contraetent.

Le Doge de la république de Venise était élu de la manière suivante.

Tous les nobles qui étaient présents au grand Conseil tiraient chacun une boule de l' urne, où trente des boules qu' elle contenait étaient dorées.

Ceux qui étaient possesseurs des boules dorées, en tiraient neuf au sort.

Ces neuf choisissaient quarante, qui ballottés, étaient réduits à douze.

Ces douze élisaient vingt cinq électeurs, lesquels par ballottement étaient réduits à neuf.

Ces neuf en choisissaient quarante-cinq, qui par ballottement aussi étaient réduits à onze.

Ces onze nommaient les quarante et un électeurs, qui choisissaient définitivement le Doge de la république de Venise.

SONETTO

DI MONSIGNOR GIOVANNI DELLA CASA

Questi palazzi e queste logge or colte
D'ostro, di marmo e di figure elette,
Fur poche e basse case insieme accolte,
Diserti lidi e povere isolette.
Ma genti ardite d'ogni vizio sciolte
Premeano il mar con picciole barchette
Che qui non per domar provincie molte,
Ma fuggir servitù s'eran ristrette.
Non era ambizion ne' petti loro;
Ma il mentire abborrian più che la morte,
Nè vi regnava ingorda fame di oro.
Se il ciel v'ha dato più beata sorte,
Non sien quelle virtù, che tanto onoro,
Da le nove ricchezze oppresse e morte.

V. Doge.

Vérité. L'ouïe est la deuxième porte de la vérité, et la première du mensonge. La vérité entre par les yeux et le mensonge par les oreilles. La vérité se voit, mais on ne l'entend que rarement. Un homme rusé ne fait pas connaître en parlant le but qu'il veut atteindre: mais l'adroite pénétration sait le comprendre. On loue quelquefois celui qu'on veut calomnier.

Si la vertu et la vérité ne mènent pas à la fortune, elles peuvent souvent conduire au bonheur: l'un vaut l'autre.

Quelquefois j'ai remarqué le peu de succès qu'obtient d'abord la vérité.

La vérité est la fille du temps: son père doit la laisser aller à la fin du monde.

La vérité est mère de la haine.

Il faut si peu de chose pour dénoncer la vérité aux esprits observateurs qui ont étudié la sciences des indices.

La vérité se trouve dans les bouchons. *In vino veritas.* Les auberges doivent être regardées comme le véritable état civil d'un pays: le notaire n'est pas plus instruit qu'un aubergiste de tout ce qui se passe dans un petit endroit. Un aubergiste est le répertoire vivant de toutes les aventures, il fait la police sans s'en douter au milieu des bouteilles. Le Maréchal duc de Richelieu, dans sa mission extraordinaire que le roi lui confia près de l'empereur d'Autriche, n'eût de meilleurs agents dans ses grands dîners, pour parvenir à découvrir le mystère d'un secret pour lequel il avait été envoyé.

Le mémoire des dépenses qu'il remit au contrôleur général, quand il rentra après la mission accomplie, étonna pour l'immeuse quantité de bouteilles de vin de Champagne qu'on y lisait. Il répondit: C'étaient mes agents de police.

V. Estomac et Vrai.

Vertu. Les gens vertueuses son rares; mais ceux qui estiment la vertu, ne le sont pas.

+ vertueux sont

Les vertus qui forment le caractère d'un peuple, sont souvent démenties par les vices des particuliers.

Celui, dit Napoléon, qui ne pratique la vertu que dans l'espérance d'acquérir de la rénomée, est près du vice.

Il ne faut point prendre pour des vertus des actions et des intérêts arrangés avec industrie.

La perfection de la vertu, a dit Plutarque, se forme de trois choses: du naturel, du l'instruction et des habitudes.

« Virtute è combattuta a prima vista,
« Ma vince alfine, e 'l vizio mette al fondo,
« E lungamente gloriosa regna ».

Fortunio Spira nelle rime scelte.

« Signor, non sotto l'ombra in piaggia molle,
« Tra fonti e fior, tra Ninfe e tra Sirene,
« Ma in cima all'erto, e faticoso colle
« De la virtù, riposto è il nostro bene.
« Chi non gela, non suda, e non si estolle
« Dalle vie del piacer, là non perviene ».

Tasso c. XVII, st. 61.

Petrarca exhorte la personne à laquelle il adressa ce sonnet moral, à suivre la vertu et l'étude de la poésie:

« La gola e 'l sonno e l'oziose piume
« Hanno dal mondo ogni virtù sbandita;
« Ond'è dal corso suo quasi smarrita
« Nostra natura, vinta dal costume.

« Ed è sì spento ogni benigno lume
« Del ciel, per cui s' informa umana vita,
« Che per cosa mirabile s' addita
« Chi vuol far d' Elicona nascer fiume.
« Qual vaghezza di lauro o qual di mirto?
« Povera e nuda vai, filosofia,
« Dice la turba al vil guadagno intesa.
« Pochi compagni avrai per la tua via;
« Tanto ti prego più celeste spirto
« Non lasciar la magnanima tua impresa ».

La personne à laquelle ce sonnet fut écrit était Madame Justine Levis de Sassoferrato, en réponse à un autre sonnet que cette dame écrivit à Petrarca, et que voici :

SONETTO DI GIUSTINA LEVI PERROTTI DA SASSOFERRATO

« Io vorrei pur drizzar queste mie piume
« Colà, signor, dove il desio m' invita,
« E dopo morte rimanere in vita
« Col chiaro di virtute inclito lume.
« Ma il volgo inerte, che dal rio costume
« Vinto, ha d' ogni suo ben la via smarrita,
« Come degna di biasmo ognor m' addita,
« Ch' ir tenti d' Elicona al sacro fiume.
« All' ago, al fuso, più che al lauro o al mirto,
« (Come se qui non sia la gloria mia)
« Vuol ch' abbia sempre questa mente intesa.

« Dimmi tu ormai, che per più dritta via
« A Parnaso ten vai, nobile spirto,
« Dovrò dunque lasciar sì degna impresa ? »

V. Temps.

Vices. L'hypocrisie, l'ingratitude et l'égoisme sont les plus odieux des vices. Nos vices comme nos défauts sont nos infirmités morales.

Victoire. La victoire est souvent une déception, si la défaite est un chagrin.

Vie. Quelle est la chose qu'on reçoit sans remercier, dit un homme célèbre, dont on jouit sans savoir comment, qu'on donne aux autres quand on ne sait où on est, et qu'on perd sans s'en apercevoir ?

Quelque soit l'amour de la vie, les peines la diminuent, le désespoir l'éteint.

Hier, aujourd'hui, demain, sont les trois jours de l'homme.

Dans l'extrême jeunesse on vit trop hors de soi, et dans l'extrême vieillesse trop en soi.

La vie a des nécessités qu'il faut savoir subir. Notre vie est composée, pour le corps comme pour le cœur, de certains mouvements réguliers. Tout excès apporté dans ce mécanisme, est une cause de plaisir ou de douleur. Le plaisir ou la douleur est fièvre d'âme essentiellement passagère, parce qu'elle n'est pas long-temps supportable.

Il n'est pas une de nos actions, pas même la démarche la plus insignifiante, qui ne laisse un germe dans notre exis-

tence, et qui au bout de quelque temps ne finisse par porter son fruit.

La vie de l'homme qui aime la paix est la plus longue. La journée qu'on passe sans dispute, sans querelles, sans agitation, fait passer la nuit en repos. L'homme pacifique voit, écoute et se tait. Voulez-vous être moins malheureux? ne vous mêlez pas de ce que ne vous regarde pas. N'oubliez pas cet ancien proverbe toscan: *Di quel che non ti cale non dir nè ben nè male.*

La vie toute entière se compose de choses sur lesquelles il faut glisser. Malheur à qui s'y appésantit! Les plus heureux sont ceux qui glissent mieux.

La vie est un vêtement. Quand il est sâle, on le brosse; quand il est troué, on le raccomode; mais on reste vêtu tant qu'on peut.

La vie est un bâtiment à soigner. Quand on le tient poli et propre, il ne tombe pas si tôt. Mais si une partie s'écroule, il faut recourir à l'ouvrier.

On se remue, on se hâte, on s'épuise, on arrive. Que de joie! Mais derrière le but se cachent les mécomptes. La joie est courte, et bien longs sont les jours qui suivent la victoire. Pour vivre bien, il ne faut jamais mêler la joie et les affaires, le trouble et le calme.

Me faire oublier, disait quelqu'un, c'est ma vie dans ma retraite: à vous la gloire pour votre état, la gloire et les persécutions du monde; à moi la tranquillité pour ma vie obscure. Mais malheureusement ce repos se perd très-souvent dans l'intérêt particulier.

Il faut toujours, s'il est possible, être supérieur aux

choses que l'on fait, ou du moins le paraître, ce qui est la même chose pour le public, qui ne peut juger que sur les apparences. Il n' y a point de position dans la vie, où ce principe ne donne un vernis brillant à celui qui le met en usage, surtout s'il sait y joindre cette grâce si rare et presque inséparable de l' aisance, qui ajoute encore à ses charmes.

Le prince de Ligne disait à quatre-vingts ans: J'ai passé par cette époque délicieuse de la vie, où la jeunesse s'énivre de toutes sortes de promesses flatteuses, que l'âge mûr tient si rarement, et sur lesquelles vient souffler la vieillesse. Les jours ont alors la rapidité des instants, et les instants la valeur des siècles: heureux celui qui sait les mettre à profit! La vie est une coupe d' eau limpide, qui se trouble à mesure qu' on la boit: les premières gouttes sont d'ambroisie, mais la lie est au fond du vase; plus l'existance est agitée, plus à la fin s'augmente l'amertume du breuvage. L' homme arrive à la tombe comme le distrait à la porte de sa maison.

Le poète Angelo Grillo dit:

« Breve, diurno e nubiloso giorno
« È questa mortal vita, e da che uom nasce
« Morir comincia, e son le prime fasce
« E la cuna feretro al gran ritorno ».

Le Tasso fait le portrait de la vie dans ces beaux vers qu' on lit au chant 16, st. 14 et suivants:

« Deh! mira, egli cantò, spuntar la rosa
« Dal verde suo modesta e verginella,
« Che mezzo aperta ancora e mezzo ascosa,
« Quanto si mostra men tanto è più bella.
« Ecco poi nudo il sen già baldanzosa
« Dispiega, ecco poi langue, e non par quella,
« Quella non par che desiata avanti
« Fu da mille donzelle e mille amanti.
« Così trapassa al trapassar d' un giorno
« Della vita mortale il fiore e 'l verde;
« Nè perchè faccia indietro april ritorno
« Si rinfresca ella mai nè si rinverde ».

V. Physionomie.

Vie de la campagne. Pline, après avoir rendu compte à son ami de l' emploi de son temps à la campagne, s' écrie: Ô innocente vie! que cette oisiveté est aimable! qu'elle est honnête et préférable aux plus illustres emplois! mer, rivages, dont je fais mon vrai cabinet, que ne m'inspirez vous pas! Et ne vaut-il pas mieux passer ici sa vie à ne rien faire, que de songer sérieusement dans la ville à faire des riens? Si on trouve plus de politesse dans un certain monde, au village il y a plus de bonté: là il y a plus d'emplois, ici plus d' occupations: là le temps se perd presque toujours, ici on en profitte: là on meurt, ici on vit.

Personne plus que moi n' a su apprécier le charme de cette vie. Lorsqu' on porte son regard sur un vaste horizon, contemplant le lever et le coucher du soleil s' enfonçant dans la mer, surtout sous ce beau ciel et si pur de Na-

ples, peut-on ne pas s'écrier: Quel superbe tableau! que tout est mesquin et misérable dans une ville! Dans l'enceinte des murs on ne respire pas. La vie de la campagne paraît triste, insipide, monotone aux âmes arides et agitées par les passions, et infectées des vices de la société. L'ennui file leurs heures éternelles. Sans doute à la campagne il y a de quoi languir; mais quoi! l'ennui craint-il le séjour des villes? c'est là qu'est son séjour habituel. L'ennui est une maladie de l'esprit humain. Si l'on peut s'en défaire, c'est au sein d'un air pur, élastique, et des beautés riantes et vraies de la nature.

C'est à la campagne qu'on ne trouve presque plus ni les maux de l'opinion, ni ceux de la vanité, qui poursuivent et tourmentent plus vivement notre malheureuse espèce.

Lord Brougham vient de faire graver sur le frontispice de son habitation a Cannes ce beau distique qui prouve son projet de changer la vie politique contre celle du repos :

« *Inveni portum: spes et fortuna valete;*
« *Sat me lusistis; ludite nunc alios* ».

V. Ennui et Vomero.

Vieillards. On se plaint de l'égoïsme des vieillards, mais très-souvent cet égoïsme n'est que de la lassitude et du dégoût. Plus on s'est mêlé long-temps aux luttes du monde, moins on y porte d'intérêt. N'a-t-on pas en effet reconnu dix fois, cent fois, mille fois, que si la défaite est un chagrin, la victoire est souvent une déception?

Le succès serait une puissance très-haute s'il donnait toujours le bonheur.

V. Galanterie et Triomphe de la raison.

Vieillesse. La vieillesse a ses douceurs. Un jeune homme sans doute se croit plus heureux qu'un vieillard, parce qu'il est entouré de plaisirs; mais si le vieillard ne regrette pas ses plaisirs, si d'autres goûts lui en crèent de nouveaux, qu'a-t-il perdu? l'agilité et la force sont les attributs de la jeunesse; mais ce sont aussi, dans un degré bien supérieur, les qualités du cerf et du taureau. Sommes-nous pour cela plus malheureux que les animaux?

Ce qui tue les vieillards, c'est la solitude qui les environne, c'est l'ennui qui appésantit le fardeau de la vie; mais celui qui depuis sa jeunesse a cultivé des talents, a contracté l'habitude du travail et de la vertu, recueille au déclin de la vie le fruit de ces heureuses sémences; il s'occupe et il jouit.

La vieillesse est l'enfer des femmes, dit La Rochefoucault. J'espère, disait une femme, qui était encore belle à cinquante ans, qu'elle ne sera pas même mon purgatoire: ils n'y a que les sots qui vieillissent.

Voici un épigramme de V.** Laïs qui remet son miroir dans le temple de Venus:

« Je le donne à Venus, puisqu'elle est toujours belle.
« Il redouble trop mes ennuis:
« Je ne saurais me voir dans ce miroir fidelle
« Ni telle que j'étais ni telle que je suis ».

Je le traduirais en italien par ces vers:

« Lo dono a Citerea, chè sempre è bella;
« Esso raddoppia troppo il mio scontento.
« Mirarmi al fido specchio non più quella
« Che fui, e quale or son, saria tormento ».

Ou bien:

« A Venere lo dono, ognor si vaga;
« Il fido specchio or doppia il mio scontento.
« Qual fui più non vedermi, non mi appaga;
« E 'l mirarmi qual son, saria tormento ».

L' âge ne donne point droit au respect, quand il n' est pas accompagné des qualités qui en font le mérite.

On me cache par bonté, disait une vieille dame, tout ce qui m' affligerait. C'est la destinée de la vieillesse d' être ménagée comme l' enfance.

Une trop grande négligence, dit La Bruyère, comme une excessive parure dans les vieillards multiplient leurs rides et font mieux voir leur caducité.

La vieillesse, dit Montaigne, imprime plus de rides à l'esprit qu' au visage.

Bien des hommes sont vieux par les années, tandis qu'ils sont jeunes de corps et d'esprit. De là les illusions prolongées de la vie, qui aboutissent toujours à un fatal mécompte.

Madame de Maussion, qui a écrit quatre lettres sur la vieillesse des femmes, se garde bien de rejeter sur la vieil-

lesse les torts qui appartiennent aux caractères, aux principes, aux mœurs. Elle propose aux femmes la générosité, la propreté et la gaîté comme les plus sûrs et les plus aimables moyens d' effacer les traces de l'âge; et cependant, dit-elle, il faut mettre, dans leur emploi même, la retenue, l'extrême mesure qui conviennent à la saison de l'expérience et de la sagesse. Une aimable vieille peut encourager les saillies de la jeunesse; elle peut quelquefois elle-même s' échapper en mots heureux; la raillerie n'est point déplacée dans sa bouche, si elle en sait bannir l'amertume; elle peut la rendre utile aux jeunes gens, et prescrire, en badinant, au cercle dont elle est la doyenne, ces convenances traditionnelles qui composent le code de la bonne compagnie.

Vieillir. Que ce mot est dur! qu' il rapporte avec lui des idées tristes! Cependant vieillir c' est encor vivre, et la vie est si douce!

Il y a des vieux pourtant qui peuvent se dire encor jeunes, tant ils sont robustes et hardis. L'Ariosto en fait un portrait, ch. 40, st. 53, en disant:

« Ed io, disse Sobrin, ove rimagno?
« E se vecchio vi pajo, vi rispondo,
« Ch'io debbo esser più esperto, e nel periglio
« Presso alla forza è buono aver consiglio.
« D' una vecchiezza valida e robusta
« Era Sobrino, e di famosa prova,
« E dice che in vigor l' età vetusta
« Si sente pari all'età verde e nuova ».

Villars (maréchal de). Né en 1658. Il savait par cœur les beaux endroits de Corneille, de Racine et de Molière. Il dit un jour, à un homme d'état fort célèbre, qui était étonné qu'il sût tant de vers de comédie: J'en ai joué moins que vous, mais j'en sais d'avantage. Il mourut en 1734.

Visage. On se sent fort et bien à son aise quand c'est par la figure qu'on plait. La femme qui se voit dans son miroir lorsque son visage est véritablement beau, joli ou plein de charmes, n'a qu'à paraître: elle sera toujours sûre de faire des heureux, si elle veut, rien que par un seul de ses regards. Ce sont les armes de la coquetterie, que la modestie ne reprouve que jusqu'à un certain point.

Le Tasso décrit le beau visage de son amie par ces vers:

« Stavasi Amor, quasi in suo regno, assiso
« Nel seren di due luci ardenti ed alme,
« Mille famose insegne e mille palme
« Spiegando in un sereno e chiaro viso ».

Petrarca dit de sa très-chère Laure:

« Quel viso al quale, e son nel mio dir parco,
« Nulla cosa mortal puote agguagliarsi ».

Visites. Il faut amuser les visites. Rien n'est plus ennuyeux que ces visites qui filent: on s'ennuie moins quand on n'attend personne.

Un homme sage doit se soustraire le plus qu'il peut aux visites. Il y a des occupations importunes, qui vous prennent le temps le plus précieux. Tacite dit, en parlant de Séjan, que sa maxime était, qu'en se dérobant aux visites on affaiblit l'envie: *minue invidiam, adempta salutantium turba.*

Voix. Le cœur a la voix des passions; la conscience a celle du retentissement de la vérité dans le for intérieur: c'est l'instinct de l'homme moral. Cette voix nous donne les meilleurs conseils; mais celle des passions malheureusement est presque toujours la mieux écoutée. Quel charme qu'une agréable voix! Une conversation à voix basse et douce vous ravit, et vous décèle la personne du beau-monde: une voix aigre vous prouve le contraire; c'est alors défaut d'éducation.

Tasso dans ses vers dit:

« Quell' angelica voce, che si frange
« Fra bianche perle e bei rubini ardenti,
« Sì che arrestar le stelle ai suoi concenti
« Puote, e 'l sol quando ratto esce dal Gange ».

Le même dans son poème, ch. 4, st. 38, dit sur le son d'une douce voix:

« Tace, e la guida ove tra i grandi eroi
« Allor dal vulgo il pio Buglion s' invola.
« Essa inchinollo riverente, e poi
« Vergognosetta non facea parola:

« Ma quei rossor, ma quei timori suoi
« Rassicura il guerriero, e riconsola ;
« Sì che i pensati inganni alfine spiega
« In suon che di dolcezza i sensi lega ».

VOLONTÉ. Un mauvais payeur passa une obligation payable à volonté. Assigné devant le juge, il soutint que sa volonté n' était pas encore venue. Eh bien! dit le juge, qu' on le mette en prison jusqu' à ce qu' elle vienne.

Il y a deux sortes de volontés: l'une aveugle, et qui veut sans s'inquiéter si elle peut; l'autre clairvoyante, qui veut ce qu'elle peut, et ne se hasarde guère au-delà de ses forces.

VOLUPTÉ. Quelques sages de la Grèce méprisaient la volupté; mais des philosophes moins abstraits prétendent que la volupté est le souverain bien, lorsqu' elle est assaissonnée par l' esprit et par la délicatesse.

C'est en vain, écrivait-on à une dame, que vous espérez trouver dans la seule volupté ce charme qui nous attache à la vie. Un vide affreux sera la suite d' un aussi faux système; un cœur, une âme honnête ne s'émoussent ni se blasent jamais.

Le demi-mot et le demi-jour viennent souvent en aide aux plaisirs de la volupté. M.r le Vicomte J. A. de Ségur fit les vers suivants :

LE DEMI-MOT.

« Ne pas tout dire est une adresse,
« Ne pas tout montrer est un art.
« Le voile ôté, le charme cesse;
« Entr'ouvert, il plait au regard.
« Il est une heureuse alliance
« Et de l'esprit et de l'amour,
« Qui fait connaître la puissance
« Du demi-mot, du demi-jour.

« Phœbé pour un mortel s'enflamme;
« Mais modeste en sa volupté,
« Plus l'amour découvre son âme,
« Plus elle voile sa clarté.
« Ce mot, *j'aime*, en sa bouche expire;
« Son amant l'essaie à son tour.
« Qui cause leur tendre délire?
« Le demi-mot, le demi-jour.

« Toi si belle et toujours si tendre,
« La Vallière, au déclin du jour,
« Sans croire que l'on peut t'entendre,
« Tu viens soupirer ton amour:
« Louis devine sa victoire,
« Qu'il dérobe à toute sa cour:
« Qui donc a pu l'y faire croire?
« Le demi-mot, le demi-jour ».

Il ne faut point disputer sur la volupté. Elle prend sa source dans le caprice, et lui seul la détermine, aidé de l'imagination. Celle-ci met le prix à tout: échauffe le cœur et fait naître des désirs. Le microscope de l'imagination grossit et exagère un peu le plaisir. Et c'est ainsi que la volupté même n'est souvent que l'art de se tromper délicatement.

Le poète Ascanio Pignatelli écrivait ainsi:

« Ben veggio omai come fallace e vano
« Piacer mi adesca, e l'alma invola e prende
« Qual falsa gemma il senso ingordo umano ».

La volupté n'est pas faite pour tout le monde.

Il y a des voluptés purement spirituelles, comme la satisfaction de posséder une science et de découvrir par elle des vérités simples et naturelles, le plaisir d'exceller dans un art honnête et noble.

Il y en a d'autres qui sont spirituelles et corporelles à la fois, parce que c'est l'âme qui les reçoit et qui en juge par l'organe des sens corporels: ainsi que la vue d'objets que le grand théâtre de la nature nous offre, ou celle d'une belle statue, d'un beau tableau, d'une harmonie suave.

V. Lecture.

Vomero (le). C'est un petit village élevé qui semble se grouper avec d'autres sur une des plus belles collines au-dessus de la ville de Naples. Tout ce qui s'y déroule aux yeux est empreint d'un charme à ne pouvoir s'expri-

mer. À droite se déploie un tableau encadré de plaines, de hauteurs, de forêts, parmi lesquels on aperçoit la Chartreuse des Camaldules. À gauche on voit des superbes maisons de campagne (*casini*) le long des pentes délicieuses, tapissées de jardins, de bosquets beaux et vastes qui s'étendent jusqu'à la ville et au bord de la mer. Des horizons splendides et accidentés, émerveillent l'imagination. L'air qu'on y respire est très-pur. Depuis le mois d'avril jusqu'au mois de novembre on y trouve bonne société, surtout à Belvedere, site des plus charmants, qui appartenait autrefois au prince de ce nom. C'est pendant les deux années (1850 et 1851) que j'ai demeuré dans ce lieu enchanteur avec ma famille, qu'il se réunissait une coterie des plus distinguées et des plus gaies. Au *Casino grande* du duc de Regina on admire à la troisième chambre un tableau représentant une Sybille Cumane. Son image est ravissante et jolie. On le dirait un portrait parfait de la belle et vertueuse Josephine F.***, née princesse de C.*** En entrant dans cette chambre pour la première fois je m'arrêtai à contempler ce tableau; et tout de suite, étonné par cette ressemblance merveilleuse, j'écrivis quatre vers que je donnai a M.r le baron G.*** qui était logé dans ce *Casino*. Ce jour-là je dînais chez ce respectable ami. Voici ces vers :

« Son ne' cieli; Giuseppina
« Qui è l'immagine di me,
« Quel che il Nume omai destina,
« Vanne a lei, dirallo a te ».

On sait que les Sybilles prédisaient tous les événements

du monde. On les croyait inspirées par Dieu. Le nom de Sybille signifie Conseil de Dieu. Vérités des oracles sybillins, était le titre d' un livre qu' un secrétaire de Séjan dédia à Pétrone.

Voyages. Socrate voulait qu' on fût curieux de voyager dans soi-même plutôt que de courir des terres inconnues.

Les voyages sont comme les livres : inutiles à ceux qui lisent sans goût, sans reflection, et pour tuer le temps; au contraire très-profitables aux personnes qui lisent attentivement avec le désir de s' instruire.

Un cavalier, qu' une grande pluie avait transi de froid, arriva dans une hôtellerie de campagne, où il trouva tant de monde qu' il ne put approcher du feu. Que l' on porte vîte à mon cheval une cloyère d'huîtres, dit-il à l' hôte. À votre cheval, s'écria celui-ci? croyez vous qu'il veuille en manger? Faites ce qui j' ordonne, répliqua le gentilhomme. À ces mots tous les assistants volent à l' écurie, et notre voyageur se chauffe. Monsieur, dit l' hôte en revenant, je l'aurais gagé sur ma tête, le cheval n' en veut pas. En ce cas, reprend le voyageur, qui s' était bien chauffé, il faut donc que je les mange.

Vrai. Le vrai va boitant, et le mensonge donne des ailes. Il est père de la haine.

Le roi Alphonse disait: Un roi doit tellement aimer la vérité, que chacune de ses paroles doit avoir autant de crédit et de force que les serments des particuliers.

V. Vérité.

Whigs et Tories. Les whigs composaient la faction des puritains; et le parti opposé, qui fut celui de l'église anglicane et de l'autorité royale, a pris le nom de *Tories*. Ceux-ci embrassaient une soumission entière aux rois, et les *Whigs* soutenaient les droits du peuple. Ces deux dénominations remontent au règne de Charles I.

Celle de *Tory* (au pluriel *Tories*) vient d'un mot irlandais qui signifie un *brigand*, un *voleur de grand chemin*.

La qualification de *Whig* est empruntée du dialecte écossais, et veut dire un *misérable*, un *mangeur de lait*.

Quoique ces épithètes de *Tories* et de *Whigs* fussent injurieuses au fond, chacun des partis auxquels elles s'adressaient tint à honneur de s'en décorer, à l'exemple des *Gueux* des Pays-Bas au temps du duc d'Albe.

FIN

TABLE DES MATIÈRES

A

V

ERRATA

Page	15	Ligne	11	le chaînes	*lisez*	les chaînes
«	18	«	15	il définissait	*lisez*	définissait
«	23	«	7	dans	*lisez*	à
«	25	«	16	parte	*lisez*	porte
«	36	«	25	par	*lisez*	pas
«	37	«	11	et	*lisez*	est
«	41	«	22	à le	*lisez*	la
«	id.	«	25	bigarre	*lisez*	bigarré
«	66	«	10	eut	*lisez*	eût
«	77	«	8	V. Grande Dame et Haute société	*lisez*	V. Grande Dame
«	96	«	11	V. Haute société.	*Qu' on ôte ce renvoi.*	
«	110	«	14	même	*lisez*	mêmes
«	139	«	23	selon le circonstances	*lisez*	selon les circonstances
«	153	«	1	1852	*lisez*	1851
«	163	«	1	tu est	*lisez*	tu es
«	232	«	18	on fait	*lisez*	on fit
«	272	«	13	pourat-on	*lisez*	pourra-t-on
«	273	«	4	ses règlements	*lisez*	vos réglements
«	275	«	10	il sortent	*lisez*	ils sortent
«	280	«	15	qu' ils l'ont	*lisez*	qu' ils ont
«	283	«	14	a bien	*lisez*	à bien
«	id.	«	15	mois	*lisez*	mais
«	292	«	18	suffrage	*lisez*	suffrage public
«	301	«	8	ognons	*lisez*	oignons
«	302	«	13	par celle	*lisez*	par celles

CONSIGLIO GENERALE DI PUBBLICA ISTRUZIONE

Napoli 11 giugno 1853.

Vista la dimanda di Raffaele Marotta, il quale ha chiesto di porre a stampa l'opera intitolata Mes Loisirs de la Campagne par *D. A. Patroni.*

Visto il parere del R. Rev. signor D. Michele Palmieri.

Si permette che la suindicata opera si stampi, però non si pubblichi senza un secondo permesso che non si darà se prima lo stesso R. Revisore non avrà attestato di aver riconosciuto nel confronto esser l' impressione uniforme all' originale approvato.

Il Presidente — Francesco Saverio Apuzzo.
Il Segretario — Giuseppe Pietrocola.







